

LE PERSONNAGE DE JACQUES THIBAUT, DANS LES THIBAUT

DE ROGER MARTIN DU GARD

DISSERTATION PRESENTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

UNIVERSITY OF MANITOBA

IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

MASTER OF ARTS

BY

DOROTHY F. GARFINKEL

OCTOBER, 1969



c Dorothy F. Garfinkel 1969

TABLE DES MATIERES

	PAGE
INTRODUCTION	1
 CHAPITRE	
1. JACQUES ET SES RAPPORTS FAMILIAUX	
Influences multiples jouant dans la formation de l'adolescent Jacques Thibault.	8
Portrait d'Oscar Thibault.	11
Complexité des rapports entre Jacques et son père.	13
Portrait d'Antoine Thibault.	22
L'ambivalence de l'attitude de Jacques envers son frère.	25
Conclusion - l'effet futur de cette ambivalence dans l'attitude de Jacques envers la famille.	32
 II. JACQUES PARMI SES AMIS	
Les traits à l'origine du développement de Jacques subsistent dans son activité ultérieure.	34
Lien entre Jacques et Daniel.	35
Rapports entre Jacques et ses camarades socialistes à Lausanne et à Genève.	43
Vénération de Jacques pour Meynestrel.	46
Le besoin d'activité physique.	48
Conclusion.	48
 III. JACQUES ET SES RAPPORTS AMOUREUX	
Le problème de l'amour dans l'oeuvre de Martin du Gard.	50
La question des influences dans le développement affectif de Jacques Thibault.	52
La pudeur morale domine ses rapports hétérosexuels.	56
Le premier contact avec la question sexuelle: Lisbeth et Jacques.	57
Rapports entre Jacques et Gise.	59

CHAPITRE

PAGE

Complexité de ses rapports avec Jenny.

63

Conclusion. Jacques est rendu à la guête
solitaire de son moi authentique.

73

IV JACQUES THIBAUT: SA RECHERCHE ETHIQUE.

Le socialisme et la mort de Jacques se lient
aux problèmes de sa personnalité.

76

Parallélisme entre la politique de Roger Martin
du Gard et celle de Jacques.

77

Importance que l'auteur prête à la question
de la mort.

79

Le socialisme de Jacques

81

- Son intellectualisme.

81

- L'aspect solitaire qui en résulte.

90

Comment la mort traduit une dernière tentative
pour accéder à une solution au problème de la
vie.

92

Conclusion.

100

CONCLUSION

102

BIBLIOGRAPHIE

114

INTRODUCTION

Dans l'histoire de la littérature française, Roger Martin du Gard est souvent reconnu pour avoir perpétué la tradition littéraire de la peinture d'une société à une certaine époque. Les grands exemples modernes s'en sont trouvés sans doute dans les maîtres du "roman fleuve": Balzac, Hugo, Zola; cependant, avec des romanciers comme Martin du Gard et Duhamel, le roman fleuve a pris une inflexion nouvelle, en élargissant la vie individuelle en chronique familiale. Avec l'avènement de ces romanciers, à l'accent mis sur une histoire centrale succédait le projet de création d'un groupe. Brenner souligne l'importance de la déclaration de Malraux du côté de qui se trouve Martin du Gard:

"Je ne crois pas vrai que le romancier doive créer des "personnages"; il doit créer un monde cohérent et particulier... faire concurrence à la réalité qui lui est imposée, celle de la vie, tantôt en semblant s'y soumettre et tantôt en la transformant, pour rivaliser avec elle".(1)

Compte tenu de ce souci de recreation du monde dans la génération 1914, peut-on justifier l'examen détaillé d'un seul personnage? Revenons sur les buts littéraires de Martin du Gard écrivant Les Thibault et sur la mesure de leur réussite.

L'auteur, à travers sa correspondance, dégage deux principes directeurs qu'il essayait de suivre en même temps. Le but principal est l'objectivité esthétique:

"Romancier objectif". Ca veut dire que, contrairement à la plupart des romanciers contemporains, dont la matière est essentiellement de source intime, intérieure, moi, j'ai, avant de pouvoir mettre ma matière en oeuvre, à la créer hors de moi, à la poser devant moi, séparée, détachée de moi, presque étrangère à moi. J'ai à donner une vie propre à mes personnages, et pas seulement à me refléter plus ou moins en chacun d'eux.(2)

Ce souci d'objectivité ne tend pas vers le pittoresque et l'original, mais, à travers la banalité, cherche à trouver ce qui fait de tel homme un homme et en

(1) JACQUES BRENNER, MARTIN DU GARD (PARIS: GALLIMARD, 1961), p.41.

(2) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRÉ GIDE, 12-8-33 CORRESPONDANCE (PARIS: GALLIMARD, 1968) I, p.571.

définitive, l'Homme. L'écrivain cite l'exemple de Tolstoi, dont le véritable génie est la profonde honnêteté devant son sujet.

Il se place devant l'objet avec un total asservissement à son oeil... Et c'est en cela qu'il est un maître absolument unique. Parce qu'il apprend seulement à voir, et non à peindre... Il me ressuscite le spectacle de l'homme, de la vie; lire Tolstoi c'est vivre intensément .(3)

L'impartialité à l'égard de ses personnages est délibérée; "le monde est ainsi", nous dit le romancier, et rien de plus.

Son refus catégorique de s'attribuer le rôle de juge enveloppe le deuxième principe esthétique qui se dégage de son oeuvre. Nous parlons de sa volonté d'être un romancier dépourvu de message philosophique. Il censure ceux qui lui prêtent des préférences, des théories, et une position philosophique; il tranche le débat entre le roman d'idées et le roman des êtres dans ses lettres à Margaritis: "Je l'ai résolu. "Romancier" de tout coeur. Sans philosophie théorique, ni sociologie, ni scientisme d'aucune sorte. Je me donne aux êtres".(4) Il avait parlé plus tôt de son intelligence sensible et non pas rationnelle; c'est par cette corde sensible qu'il peut exprimer, croit-il, les sensations, les caractères, les personnages, la vie humaine. Le fait qu'il est "manieur d'émotions" est une donnée naturelle:

Je crois me sentir, pour les oeuvres d'imagination et de sentiment, des réserves de puissance et de souplesse infinies; un naturel jaillissement; le don de saisir les nuances des émotions, les mobiles des caractères, la vérité des silhouettes; et, surtout, le don de voir et d'exprimer le dramatique humble que recèle toute vie humaine, dans son étanchéité .(5)

Selon ces réflexions de Martin du Gard, tout l'intérêt de son oeuvre semblerait psychologique. Mais André Maurois, dans un article sur ce sujet, élargit l'optique initiale. Roger Martin du Gard a le goût des êtres, dit-il, mais les êtres qu'il

(3) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE, 12-6-30, I, p.402.

(4) ROGER MARTIN DU GARD A PIERRE MARGARITIS, "CORRESPONDANCE" NNRF (DECEMBRE, 1968), pp.1131-1132.

(5) IBID., p.1120.

peint ont des idées sur la vie, et il est impossible que du spectacle de ces existences, le lecteur ne tire pas, lui aussi, quelques idées générales.(6) L'attention portée par Martin du Gard aux individus, à leur structure sensible, sa sympathie infinie pour l'homme, l'ouvrent inéluctablement aux grands problèmes humains. L'engagement, qu'il refuse de cautionner, constitue un élément essentiel de son oeuvre. C'est là sans doute un résultat de l'influence de Tolstoi sur Martin du Gard, surtout si l'on se rappelle les réflexions de celui-ci sur le dynamisme du "maître livre",

Guerre et Paix.

Je pense à Tolstoi, qui a "créé" d'autres personnages que Balzac, non plus des "types", des sortes de répliques littéraires de la vie, ... mais de vrais êtres vivants, qui ne sont pas des types, parce qu'ils sont trop vrais pour être des entités, des absolus, pour pouvoir porter une étiquette'.(7)

D'ailleurs, l'intérêt pour l'histoire que Martin du Gard avait contracté aux Chartes, l'amène à donner une place aux faits politiques dont ses personnages se trouvent être les témoins. De par ses aspirations esthétiques, il lui était impossible de concevoir un personnage moderne détaché de son temps et de la société. Ainsi, sans en compromettre l'objectivité, l'incidence intellectuelle de l'oeuvre, assure son intérêt à notre époque. Les Thibault ne traduisent guère la vie qu'a vécue leur créateur, mais ils nous rapprochent de ses préoccupations, de ses pensées, de sa vision des hommes et du monde. Les héros, aussi bien que leur créateur, n'échappent pas à l'histoire de leur temps, comportent ainsi un intérêt politique, métaphysique et psychologique. Gaëtan Picon souligne la valeur contemporaine des Thibault:

Martin du Gard a tort s'il pense que ses problèmes ont cessé d'être les nôtres. Sa pensée est plus proche de nous que ne le sont les grandes oeuvres qui, au début du siècle, ont frayé au roman de nouvelles voies, alors que lui-même s'est contenté d'un art de tradition. Un livre comme L'Eté 1914 appartient bien à l'époque qui a vu l'oeuvre de Malraux, de Saint-Exupéry, de Sartre, de Camus- puisqu'il dit l'effort de l'homme qui, séparé de Dieu, ne peut se sauver qu'en se liant aux autres, dans l'entreprise commune d'une histoire en dehors de laquelle nous ne pouvons rien être...(8)

(6) ANDRE MAUROIS, "L'UNIVERS DE MARTIN DU GARD", NNRF, (DECEMBRE, 1958), pp.1029-1035

(7) IBID., p.1134

(8) GAËTAN PICON, "PORTRAIT ET SITUATION DE ROGER MARTIN DU GARD", MERCURE DE FRANCE CCCXXXIV, (1958) p.25.

Camus conclut semblablement sur l'actualité des thèmes des Thibault, évoquant l'évolution qui mène l'individu à la reconnaissance de l'histoire de toute l'humanité, et à l'acceptation de ses luttes.(9) Il considère Martin du Gard comme le seul écrivain de son temps à annoncer la littérature d'aujourd'hui. C'est une oeuvre de notre temps car elle est faite du doute, de la raison déçue, de l'incertitude de l'homme sans autre avenir que lui-même. (10)

Notre étude des Thibault se justifie donc par l'actualité de l'oeuvre. Malgré la spécificité de leur cadre historique, social et géographique, les problèmes qu'ils posent ne cessent pas d'être les nôtres. Le problème de l'individu sans Dieu, menacé aujourd'hui par des bouleversements économiques et sociaux en chaque pays du monde est bien un problème qui confronte l'homme moderne. L'examen d'un personnage central des Thibault reçoit ainsi sa justification. On voit en Jacques une préfiguration de la génération de la Résistance, du pacifisme, des objecteurs de conscience; (11) mais l'intérêt principal de son étude est d'examiner comment il fait face aux situations qui nous confrontent tous. La question du déterminisme qui joue un si grand rôle dans son développement psychologique, n'est pas du tout dépourvue d'intérêt actuellement. Tout psychologue reconnaît l'influence durable de l'hérédité et du milieu sur l'activité sociale; la mesure selon laquelle l'individu accepte ces expériences et ces traits pour les intégrer à sa vie détermine en grande partie sa maturité. Ainsi l'étude de Jacques Thibault se justifie à un double niveau, thématique et psychologique. Sa façon d'aborder des problèmes éternels implique le nécessaire de sa constitution psychologique, ^{/examen} et l'union de ces deux aspects de son être assure l'importance contemporaine de sa figure.

Dans les trois premiers chapitres de cette étude, notre attention se portera sur l'assise psychologique de la personnalité de Jacques. Les contradictions, les hésitations, la variabilité de ses actions renouvellent, sans doute, incessamment

(9) ALBERT CAMUS, PREFACE AUX OEUVRES COMPLETES DE ROGER MARTIN DU GARD (GALLIMARD NRF, 1955) p.xvi.

(10) IBID., pp IX-X

(11) DAVID SCHALK, ROGER MARTIN DU GARD (CORNELL UNIVERSITY PRESS, 1965), pp.3-4

l'intérêt. Mais leur importance est surtout de souligner le manque de stabilité de sa personnalité finale. Son incapacité à faire de ces éléments divers un tout homogène contribue en grande partie à son idéalisme, à son irrationnalité et son imprévisibilité. Antoine résume le mieux cette diversité d'aspects en son frère: "On croit le connaître, et chaque jour, il est différent de ce qu'il a été la veille ..."(12) Il confirme cette observation juste dans son "Journal", en essayant de léguer à Jean-Paul un portrait vivant de son père:

Je veux seulement dire que ton père, comme les impulsifs, donnait l'impression d'avoir sur la plupart des questions des vues diverses, souvent contradictoires, et qu'il ne parvenait guère lui-même à coordonner. Dont il ne réussissait guère, tout au moins, à tirer une certitude précise, solide, durable, des directives nettement orientées. Sa personnalité, de même, était composée d'éléments hétérogènes, opposés et également impérieux, - ce qui constituait sa richesse - mais entre lesquels il avait du mal à faire un choix, et dont il n'a jamais su faire un tout harmonieux. De là son éternelle inquiétude et ce malaise passionné dans lequel il a vécu.(13)

L'accent mis sur le développement psychologique de Jacques dans ces trois chapitres exprime la structure de l'oeuvre; les six premières parties des Thibault développent l'histoire des individus de deux familles dont le destin est relié à celui de toute l'Europe dans la partie finale. C'est ainsi, qu'en suivant le progrès psychologique de Jacques en ses rapports sociaux, nous allons aussi mesurer le succès de son intégration dans ces milieux: famille, amis et femmes. Puis dans notre quatrième chapitre nos premières observations s'élargiront; c'est face à la guerre que Jacques doit, pour la première fois de sa vie, envisager son rôle d'individu dans la collectivité européenne. Notre étude psychologique suivra ainsi la progression de ses rapports avec des individus jusqu'à sa confrontation avec l'humanité.

Les questions philosophiques qui restent toujours à l'arrière-plan des six premières parties ne seront pas négligées, sans doute, dans notre étude. Les obstacles que l'atavisme et le milieu dressent devant Jacques ne sont pas réduits

(12) ROGER MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, (ED. DE POCHE), 1955), II, p.150

(13) ROGER MARTIN DU GARD, EPILOGUE, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) V p.347

par l'épanouissement de son être. Ses premières tentatives de révolte sont équilibrées par l'affection familiale et la fidélité aux valeurs bourgeoises dont il était incapable de s'affranchir. Ces traits lui imposent une sorte de joug qu'il ne peut pas secouer; au lieu de l'accepter et de l'intégrer à sa vie future, il essaie de s'en débarrasser à travers des liaisons multiples. C'est à cette attitude d'égoïsme social que Martin du Gard s'en prend; au lieu de contribuer au bien-être du partenaire, Jacques veut recevoir passivement le secours moral dont il a besoin. Ces défaillances psychologiques, marquées à l'origine de son développement, sont le plus sévèrement critiquées lors de son engagement politique. L'auteur introduit, comme contrepartie un Antoine victime des mêmes influences du déterminisme, mais qui réussit à les réunir à sa personnalité totale, sans sacrifice de sa liberté intérieure. Il réussit, là où son frère échoue, à préciser les directives de sa vie, en équilibrant son épanouissement personnel et sa contribution au progrès de l'humanité.

Martin du Gard réussit par son portrait de Jacques à unir objectivité et pensée. Il ne flatte jamais son personnage et montre, au contraire, tous les côtés qui trahissent ses faiblesses. Mais il a pour lui sympathie. Camus a appelé Martin du Gard, avec juste raison, un homme "de pardon et de justice".(14) "Il absout l'Homme de bien en raison de ses faiblesses, l'homme du mal à la faveur de ses élans généreux, et tous deux en considération de leur appartenance passionnée à une humanité souffrante et espérante".(15) Il concentre sur Jacques, sur sa nature sensible, une attention fraternelle et compréhensive. Cette sympathie, qui n'exclut pas sa sévérité pour la vie de Jacques, traduit ses buts humanistes. Martin du Gard ne délivre pas coûte que coûte un message, ni ne fait de ses personnages les porte-parole de ses idées personnelles. Jacques reste un être vivant et humain, et la vraisemblance de son portrait nous permet de faire de lui un symbole de l'homme éternel, faisant face aux problèmes éternels. Ayant soin de faire de Jacques un personnage réel, il le crée avec les

(14) CAMUS, PREFACE - p.xxxi

(15) IBID.

directions infinies du possible;(16)c'est ainsi que Jacques échappe à la rigidité et à l'uniformité des "types" naturalistes. Lalou souligne la signification des mots de Montaigne sur lequel Devenir! s'achève: "Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avec violence, selon que l'eau est vicieuse ou bonasse". Evoquer les êtres qui passent et l'humanité qui dure: telle était déjà, pour Martin du Gard, la mission du romancier".(17) Jacques est un de ces êtres qui passent, cédant leur place à quelqu'un d'autre. Mais ceux qui viennent après lui, ne peuvent-ils pas se reconnaître dans sa recherche de soi?

(16) ALBERT THIBAUDET, REFLEXIONS SUR LE ROMAN (PARIS, GALLIMARD, 1938), p.12

(17) RENE LALOU, ROGER MARTIN DU GARD, (PARIS, GALLIMARD, 1937), p.15.

JACQUES ET SES RAPPORTS FAMILIAUX

La considération de Jacques Thibault au sein d'un milieu bourgeois a suscité chez les critiques des observations multiples sur la révolte en lui:

Jacques veut détruire la poussé atavique vers une réalisation bourgeoise: indiscipline, fugues, amitiés, athéisme et socialisme - toujours hostile à la bourgeoisie. Jusque dans la mort sa vie aura été une lutte ouverte contre la société de son temps, contre l'ordre établi par elle". (1) "From the beginning, Roger Martin du Gard portrays Jacques as one who has rebellion in his inmost nature, as one who would never be at ease in any society". (2) "Jacques is the natural rebel, psychologically incapable of making any concessions to society". (3)

Mais ces remarques ne sont qu'en partie légitimes; à juger que les actes indépendants de Jacques expriment une prédisposition à la révolte, on néglige la nature complexe et contradictoire de son caractère et on méconnaît les intentions établies par l'auteur:

Il a une nature "révoltée" mais compliquée et "incertaine", écrit Martin du Gard dans sa correspondance à Marcel Lallemand, (à cause de la multiplicité de tendances, hérédités, éléments contradictoires qui sont en lui)...Perpétuel décalage en lui, flottement...Ne pas faire de lui un personnage à Jules Romains, aux contours nets symbolisant une idée claire. (4)

Jacques Brenner reconnaît l'équilibre que Martin du Gard essaya d'établir en créant ses personnages. Il cite les observations d'André Gide, qui dans son Journal discute de problème. "Il" (Martin du Gard) "se demande sans cesse "Que se passe-t-il, dans un cas donné, le plus généralement?...le "un sur mille" ne retient pas son attention; ou c'est pour ramener ce cas à quelque loi générale". (5) Mais Brenner, comme Gide, tout en admettant que Martin du Gard élimine l'exception et la minorité des cas dans la création de ses personnages, souligne aussi son souci de créer des êtres uniques et irremplaçables. Ce fut dans son Discours de Stockholm que l'auteur évoqua cette attitude ultime:

-
- (1) ARMAND DESCLOUX, LE DOCTEUR ANTOINE THIBAUT(PARIS: EDITIONS UNIVERSITAIRES, 1965), p.18.
 - (2) DAVID SCHALK, ROGER MARTIN DU GARD(CORNELL UNIVERSITY PRESS,1965),p.72.
 - (3) DENIS BOAK, ROGER MARTIN DU GARD (OXFORD: CLARENDON PRESS,1963), p.69.
 - (4) ROGER MARTIN DU GARD, "LETTRES À MARCEL LALLEMAND",NNRF, DECEMBRE,1958,p.1144.
 - (5) ANDRE GIDE, JOURNAL, 2 OCTOBRE, 1936-JACQUES BRENNER, MARTIN DU GARD, (PARIS: GALLIMARD 1961), p.94.

Oscar Thibault est la figure qui domine le récit jusqu'au moment de sa mort; son ombre s'étend jusqu'à ses derniers jours sur ses deux fils. Il incarne toute une race, une tradition, une vision du monde qu'il vise à transmettre intacte à ses fils. Il formule cette vision dans ses lettres posthumes, il la vit à chaque moment où il est en contact direct avec ses fils, et il la décrit au seuil de sa mort.

Une famille...Ce mot qu'il ne prononçait jamais sans emphase, éveilla en lui de confuses résonances, des fragments de discours prononcés naguère ... Effectivement, mon cher, si l'on admet que la famille doit rester la cellule première du tissu social, ne faut-il pas ... qu'elle constitue cette...cette aristocratie plébéienne ... où dorénavant se recrutent les élites? La famille, la famille ... Réponds: ne sommes-nous pas le pivot sur lequel ... sur lequel tourne l'Etat bourgeois d'aujourd'hui?.

(14).

La famille donc, pour Oscar Thibault, assure la cohésion de toute la société. Lui, comme chef de famille, remplit une fonction sociale très importante: en contribuant à l'unité du foyer, il aide à garantir en même temps l'unité de toute la société. Il réaffirme cette attitude fondamentale dans ses "Notes pour servir à une histoire de l'autorité paternelle à travers les âges", développées après un an de mariage lorsque le premier enfant n'était pas encore né. Il s'agit d'abord d'un simple recueil de citations prises au cours de lectures, mais le cahier perd vite sa destination première et devient presque exclusivement un recueil de pensées personnelles. Le choix des textes et ces réflexions d'ordre personnel sont significatifs. D'abord, au niveau général, ce que M. Thibault récuse est l'innovation et le changement. Il préconise le renforcement de l'ordre établi et le maintien de la vie telle qu'elle était menée par ses devanciers: "Il y a peu de choses qu'il faille craindre davantage que d'apporter la moindre innovation dans l'ordre établi." (15) "Le Sage" (Buffon). Content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivre que

(14) ROGER MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) p.133 (LA NOTER QUE CHAQUE CITATION TIRÉE DES THIBAUT RENVOIE A L'EDITION "LE LIVRE DE POCHE").

(15) ROGER MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) II, p.359.

comme il a vécu; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un faible besoin des autres, etc." (16) Il continue son portrait en citant les maximes politiques et religieuses de sa préférence. "L'autorité du Patron est un pouvoir qui suffit à légitimer la compétence...Ne faut-il pas pour une production prospère, que s'établisse une cohésion morale entre ceux qui coopèrent à cette production? Et le Patronat n'est-il pas aujourd'hui l'organe indispensable à la cohésion morale des ouvriers?"...(17) "n'a-t'on pas, de nos jours, tendance à oublier qu'un homme de bien est fatalement aussi, ou presque fatalement, un homme qui a du bien?" (18) Il trouve la justification de son égoïsme machiavétique dans la religion: "N'y a-t-il pas une forme légitime, salubre de l'égoïsme, ou, pour mieux dire, une manière d'utiliser l'égoïsme à de pieuses fins:- par exemple, en nourrir notre activité de chrétiens, et jusqu'à notre foi?" (19) Il termine ses réflexions en revenant sur l'ascendant du Patron. C'est à lui, par la charité religieuse de prévenir la rébellion et l'insatisfaction:

Oeuvres. Ce qui fait la grandeur et surtout l'incomparable efficacité sociale de notre Philanthropie catholique...C'est que, en fait, la distribution des secours matériels n'atteint guère que les résignés, les bons esprits, et ne risquent pas d'encourager les insatisfaits, les rebelles, et la revendication. (20)

Et comment ramener les brebis égarées sinon par la sévérité? "Mon Dieu, donnez-nous la force de faire violence à ceux que nous devons sauver"... "Parmi les mérites méconnus, ne conviendrait-il pas de placer au premier rang, pour le dur apprentissage qu'il exige, ce que dans mes prières, j'appelle depuis si longtemps: "l'enroissement?" (21)

Dans l'image que crée Oscar Thibault de lui-même dominant l'intransigeance, l'inflexibilité et l'hostilité envers celui qui se détourne de l'ordre établi. Il trouve la justification de cette attitude devant la vie dans la religion catholique. Ce portrait qu'il dresse évoque une mécanique vouée à l'éducation

(16) IBID. (17) IBID., p.360 (18) IBID., p.361 (19) IBID.
 (20) IBID., p.362 (21) IBID.

Le romancier-né se reconnaît à cette passion qu'il a de pénétrer toujours plus avant dans la connaissance de l'homme et de dégager en chacun de ses personnages ce qui est la vie individuelle, ce par quoi chaque être est un exemplaire qui ne se répétera pas. (6)

Afin de déterminer en quoi consiste l'originalité complexe de l'adolescent Jacques Thibault, considérons d'abord les sources qui, par hypothèse, ont influencé sa création. Les critiques relèvent l'exemple de Pierre Margaritis à qui Les Thibault sont dédiés et avec qui l'auteur a entretenu une longue correspondance. C'est surtout l'événement de sa fugue à 15 ans et sa punition dans un pénitencier près de Tours qui semblent avoir inspiré le personnage de Jacques. Mais nous manquons de données bibliographiques pour tirer des conclusions objectives. Schlobach suggère l'importance littéraire du Cercueil de Cristal de Maurice Rostand, publié un an après Le Cahier Gris. (7) Le noyau thématique des Thibault semble en effet répondre à ses thèmes centraux: celui d'abord du "Vater-Sohn Komplex" (8), du conflit entre le fils et le père, provoqué ouvertement par l'incident du carnet noir:

Un jour mon père découvrit le carnet foncé; le trouva-t-il lui-même, fut-ce quelqu'un qui le lui apporta? Je ne l'ai jamais appris... Rien qu'à l'expression de son visage, je compris immédiatement que mon père avait lu le cahier noir, palpitant de secrets et de souvenirs... il jeta au feu le carnet foncé de ma vie. (8)

Et je pensais au livre brûlé, à ce qu'il avait emporté de fragments de moi-même, à tous ces adolescents qui me ressemblaient, et que mon père croyait avoir supprimés dans la fournaise. (9)

D'autres détails dans Les Thibault sont parallèles au Cercueil de Cristal, celui par exemple, de l'éducation de l'adolescent. Le héros de Rostand, comme Jacques au moment où il est reçu à l'Ecole Normale, n'éprouve qu'un vide douloureux. C'est "le premier nivellement de l'intelligence, cet appel officiel dans la caserne de l'esprit". (10) Ces deux héros partagent le même refus de s'intégrer à la société, la même incapacité de l'accepter et d'être compris. Ce sont tous deux des individus, seuls dans un monde anonyme et dogmatique qui au seuil de leur mort poussent le même cri d'angoisse:

(6) ROGER MARTIN DU GARD, "DISCOURS DE STOCKHOLM", NRF, (MAI 1959), p.958.

(7) JOCHEN SCHLOBACH, GESCHICHTE UND FIKTION IN "L'ETE 1914" VON ROGER MARTIN DU GARD, (MUNICHEN: FINK, 1965), p.152. (8) IBID., p.153.

(9) IBID., MAURICE ROSTAND, LE CERCUEIL DE CRISTAL, (PARIS:1920), pp.85-88, cité par Schlobach.

(10) IBID., p.92.

Parmi ceux de ma famille, parmi ceux de ma race, parmi ceux de mon pays, personne ne pense comme moi. Qui trouver des êtres qui ne sentiront ce matin, qu'une angoisse à se briser la tête contre le mur, des êtres qui auront le courage de dire qu'il n'y aura jamais rien de sublime dans la guerre, des êtres qui, en cette minute en voyant passer un drapeau, seront dégagés d'eux-mêmes, assez sortis de la gangue de leur famille, assez individualistes en un mot?" (11)

Enfin, Albert Thibaudet reconnaît l'importance d'André Gide, qui semble avoir influencé Martin du Gard dans sa création de Jacques non seulement à travers leur ample correspondance, mais aussi à travers le personnage central des Nourritures Terrestres, "Au principe des Thibault", écrit Thibaudet, dans son étude du "Roman domestique", "il y a le "Familles, je vous hais! " des Nourritures Terrestres".(12) Mais Martin du Gard, en précisant les termes de cette influence, rejette l'ascendant direct de Ménélaque sur Jacques:

Mon étroite intimité avec Gide...a eu pour ma formation intérieure, une importance considérable...Toutefois, ces avantages sont d'un ordre général...Jamais je n'ai senti passer, de lui à moi, le moindre "courant gidien". Pas même par le truchement de son oeuvre...Aucun livre de Gide n'a été pour moi un de ces livres de chevet...Même pas ses Nourritures, ni même son Journal.(13)

Comment Martin du Gard réussit-il à distinguer Jacques Thibault de ces antécédents multiples? S'il est indéniable que Jacques témoigne des mêmes tendances à la révolte contre la société que les héros de Rostand et de Gide, est-ce qu'il incarne comme eux le type du "révolté"? A l'examen de ses rapports avec sa famille, nos premiers doutes sont éveillés. Sans doute s'y révèle l'aspect logique de son caractère; en s'évadant définitivement de son foyer, Jacques échappe à la totale emprise de son milieu bourgeois. Mais si nous analysons ces rapports plus profondément, des contradictions se manifestent et restent irrésolues. Pour résumer le caractère de Jacques Thibault en rapport avec sa famille, il faudrait relever les équivoques où se jouent amour, haine, ressentiment, respect, aversion, sympathie. Ces contradictions sont soulignées surtout par l'examen des réactions entre le père et son fils cadet.

(11) IBID., pp.173-174.

(12) ALBERT THIBAUDET, REFLEXIONS SUR LE ROMAN (PARIS: GALLIMARD, 1938).p.202.

(13) ROGER MARTIN DU GARD, NOTES SUR ANDRÉ GIDE, OEUVRES COMPLETES.(PARIS: GALLIMARD, 1955) II, pp.1417-1418.

d'une famille selon un code rigoureux, afin d'éviter les agitations sociales. C'est précisément le même portrait qu'il lègue à ces deux fils. Voilà la description faite par Jacques dans La Sorellina:

Violence sous pression, qui toujours menace et toujours se contient. Majestueuse caricature, qui s'est imposée au respect de tous, à la crainte. Fils spirituel de l'Eglise, et citoyen modèle. Au Vatican comme à la cour, au Tribunal, à son bureau, en famille, à table, partout, lucide, puissant, irréprochable, satisfait, immobile. Une force; Mieux, un poids. Non pas une force agissante, mais force inerte, qui pèse. Un ensemble parachevé, un total; Un monument. Ah! son petit rire, froid, intérieur ... (22)

Antoine use des mêmes impressions:

"Qu'ai-je connu de lui? Une fonction, la fonction paternelle: un gouvernement de droit divin qu'il a exercé sur moi, sur nous, trente ans de suite-avec conscience d'ailleurs: bourri et dur, mais pour le bon motif; attaché à nous comme à des devoirs...Un pontife social, considéré et craint. Mais lui, lui, l'être qu'il était quand il se retrouvait seul en présence de lui-même, qui était-il? Jamais il n'a exprimé devant moi une pensée, un sentiment, où j'aie pu voir...quelque chose qui ait été réellement, profondément de lui, tout masque enlevé! (23)

L'abîme entre le père et son fils Jacques se creuse pour des raisons multiples. Il faut se rappeler que Jacques représente inconsciemment pour Oscar, un fils qu'il n'a jamais voulu. C'est à cause de Jacques que la femme d'Oscar, Lucie, est morte si prématurément, et que toute la douceur et la tendresse qu'elle lui avait apportées étaient soudainement effacées. Nous savons d'après ses lettres posthumes, malgré l'hypothèse d'une affaire amoureuse, qu'il cherche en vain à remplir le vide affectif en répondant par lettre à une "Offre de mariage" publiée dans un journal. En deuxième lieu, l'adolescence de Jacques, n'ayant été qu'une suite de protestations ouvertes et symboliques contre l'autorité paternelle, Oscar Thibault fut continuellement blessé au point le plus sensible - dans son orgueil et sa prétention d'être le Patron assurant

(22) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p.163.

(23) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, p.370

l'unité de la société bourgeoise. "Non qu'il fût incapable d'aimer Jacques: Il eût suffi que le petit lui procurât quelque satisfaction d'orgueil pour éveiller sa tendresse: mais ses extravagances et les écarts de Jacques l'atteignaient toujours au point le plus sensible, dans son amour propre." (24)

Enfin, malgré l'opposition fondamentale entre l'attitude du père et celle du fils devant la vie, tous deux témoignent d'une similitude de tempérament qui rend toute existence harmonieuse impossible. C'est ce que Claude-Edmonde Magny souligne: Ce sont "deux natures semblables qui ne peuvent que se heurter précisément à cause de leur similitude. Sanguin, violent, contracté." (25)

Sans doute la base bourgeoise, catholique et statique sur laquelle Oscar Thibault construit tout son code défend-elle toute manifestation sentimentale et toute émotion immédiate. Chacun de ses actes, chacun de ses sentiments doit-être logique et mesuré. Jacques, de son côté, est caractérisé dès le début par sa spontanéité et par son émotivité. "Ah! vois-tu, ne rien faire d'artificiel, suivre sa nature...Oui! Etre sincère! Etre sincère en tout, et toujours! Ah! comme cette pensée me poursuit cruellement." (26) Parmi ses condisciples "dont la personnalité somnolait dans l'habitude et la discipline,...ce cancre...qui avait des explosions de franchise et de volonté, qui paraissait vivre dans un univers de fiction créé par lui et pour lui seul, qui n'hésitait pas à se lancer dans les aventures les plus saugrenues sans jamais en craindre les risques, ce petit monstre provoquait l'effroi". (27) Mais la violence de ses réactions contre le dogmatisme de son milieu est de la même intensité que celle du père lorsqu'il est contrarié par son fils. L'Abbé Binot décrit un de ces moments:

Là-dessous il se roule sur le parquet, en proie à une véritable crise nerveuse. Nous avons récité à mi-voix une dizaine de chapelet; puis nous l'avons sermonné; nous lui avons représenté le chagrin de son père...Il avait croisé les bras et tenait la tête levée, les yeux fixés vers l'autel, comme s'il ne nous entendait pas...Il y est resté jusqu'au soir, à sa place, les bras toujours croisés, sans ouvrir un livre. (28)

(24) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, LES THIBAUT (PARIS:GALLIMARD,1955) I,p.13

(25) CLAUDE-EDMONDE MAGNY, HISTOIRE DU ROMAN FRANCAIS DEPUIS 1918 (EDITIONS DU SEUIL, 1950) p.334

(26) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p.57 (27) IBID (28) IBID.,p.11

Et son père rappelle un deuxième incident: "est-ce que nous ne lui avons pas vu, pour une simple contrariété, de tels accès de fureur, qu'il fallait bien céder; il devenait bleu, les veines du cou se gonglaient, il aurait étranglé de rage!" (29) Enfin, l'imagination passionnée de Jacques qui se révèle dans sa correspondance, se heurte à la rigidité et à l'inflexibilité du père. "Son intelligence poussait dans un tout autre sens que celui des études. Un démon intérieur lui suggérait toujours cent sottises à faire; il n'avait jamais su résister à une tentation; d'ailleurs, il paraissait irresponsable et (de) satisfaire seulement un caprice de son démon." (30) C'est lui qui décide Daniel à partir à Marseille et c'est lui qui se laisse mener par ses fantaisies. "Son imagination lui proposait déjà dix subterfuges différents; s'engager comme mousses, ou bien voyager, comme des colis dans des caisses, clouées avec des vivres;..." (31)

L'adolescent impulsif, imaginatif et violent qu'est Jacques Thibault, comment réagit-il devant la religion catholique préconisée par son père? Comme son frère Antoine, Jacques ne voyait jamais la religion qu'à travers l'image odieuse créée par leur père. En s'adressant à l'abbé Vécard, Antoine est le porte-parole de son frère. "Je n'ai jamais vu Dieu, hélas! qu'à travers mon père." (32) Jacques exprime le même regret à Daniel. "Papa est très bon, tu sais... Mais je ne sais comment dire... Toujours ses oeuvres, ses commissions, ses discours; toujours la religion. Et Mademoiselle aussi: tout ce qui arrive de mal, c'est le bon Dieu qui me punit." (33) Pour Oscar Thibault, la religion est le motif de toute son activité et sa justification même; c'est une de ces institutions qu'on ne discute pas et auxquelles doit se conformer le déroulement de la vie individuelle et sociale.

(29) IBID (30) IBID., p.57

(31) IBID., p.59

(32) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE., p.426.

(33) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p.27

Pour Jacques, comme pour l'auteur des Thibault, la religion est étrangère à toute option intellectuelle et est plutôt une affaire de sensibilité. (34)

L'exacte mesure de ses sentiments religieux se révèle dans la scène où, pendant sa fugue à Marseille, il se réfugie dans une église pour échapper à l'orage et à la solitude:

"Un parfum connu vint à ses narines. Aussitôt, il éprouva un soulagement, une sécurité; il n'était plus seul, une présence surnaturelle l'environnait. Mais au même instant, une nouvelle frayeur l'envahit; depuis son départ, il n'avait pas une fois songé à Dieu; et tout à coup, il sentit planer sur lui le Regard invisible... Il eut conscience d'être un grand coupable ... et que Dieu pouvait foudroyer du haut du ciel ...; le tonnerre éclatait à coups répétés, et, comme s'il cherchait un coupable, roulait autour de l'enfant, dans l'ombre des voûtes. Agenouillé sur un prie-Dieu, Jacques se fit tout petit et courba la tête et balbutia en hâte quelques "Pater", quelques "Ave"... Enfin, l'orage s'éloigna; ... Il eut le sentiment d'avoir triché et de ne pas avoir été pris. (35)

Son soulagement provient de l'odeur agréable que lui rappelle la surveillance d'un Dieu protecteur, mais aussitôt le son désagréable du tonnerre intervient pour châtier le coupable. Le sentiment religieux ainsi ne visite Jacques que par l'intermédiaire des sens; comme il l'écrit à Daniel dans son cahier, la religion fait jaillir toutes les passions, et celui qui ne croit pas en Dieu souffre d'un vide affectif:

"Il y a dans l'univers un homme ... qui sent dans son coeur un vide affreux que n'a pu remplir la volupté; qui, au milieu des plaisirs, parmi tous les gais convives, sent tout à coup la solitude aux ailes sombres planer sur son coeur; il y a dans l'univers un homme qui n'espère rien, qui ne craint rien, qui déteste la vie et n'a pas la force de la quitter; cet homme, c'est CELUI QUI NE CROIT PAS EN DIEU. (36)

La rupture inévitable entre le père et son fils Jacques provient ainsi de sources multiples: une similitude de tempérament, mais une divergence d'attitudes devant la vie, la religion et l'éducation. La base de leur incompatibilité est donc que Jacques est incapable de s'adapter à la rigidité du code autoritaire de son père.

(34) REJEAN ROBIDOUX, ROGER MARTIN DU GARD ET LA RELIGION (PARIS: AUBIER, COLL) LES GRANDES AMES), p.41

(35) LE CAHIER GRIS, p.64

(36) IBID., p.50

Ce code ne peut qu'être un obstacle au tempérament énergique et spontané de l'adolescent, et l'inévitable est qu'ils se heurtent toujours. Dégageons deux moments décisifs pour mieux saisir l'aspect négatif et violent de leurs rapports; l'escapade à Marseille et la fuite en Italie. La fugue à Marseille est l'aboutissement d'une enfance violente et malheureuse. Jacques se sent le victime de la réprobation et de l'incompréhension. "Papa ne m'a jamais pris au sérieux ... Après le dîner, papa s'enferme dans son bureau et Mademoiselle me fait réciter mes leçons que je ne sais jamais ... Elle ne veut même pas que je reste dans ma chambre, seul! ..." (37) "Je suis seul dans un univers hostile; mon père bien-aimé ne me comprend pas ". (38) D'ailleurs, à cause de son amitié avec Daniel, il découvre la chaleur et l'amour qui baignent le foyer des Fontanin. Lui, il ne connaît que la censure de son père et de tout son milieu catholique et Daniel représente pour lui la liberté dont il manque: " Parce que tu es protestant, tu es capable de tout! " (39) Le cahier gris, rempli de lettres passionnées écrites à Daniel, enveloppe un rêve d'évasion par ses images d'élévation aérienne. (40) Sa fugue n'est donc qu'une manifestation physique de ce qui s'annonçait déjà dans les actions et pensées de son adolescence. La réaction de son père devant toutes ces expressions d'indépendance est la colère et l'intransigeance; il refuse de discuter l'épisode avec le coupable et il refuse de le laisser s'exprimer. S'il est victime d'une émotion autre que la colère, il doit chercher la solitude pour l'exprimer;

Là, seul, redevenu lui, le gros homme arrondit les épaules; un masque de fatigue paraît glisser de son visage, et ses traits prennent une expression simple... tous ses gestes ont ici quelque chose d'aisé, de secret, de solitaire... Il offre à Dieu sa déception, cette épreuve nouvelle, et, du fond de son coeur délesté de tout ressentiment, il prie, comme un père, pour le petit égaré... Personne jamais ne lui a vu, dans la vie, ce sourire intérieur, ce visage dépouillé, heureux. (41)

La première rupture entre le père et Jacques souligne donc deux problèmes

(37) IBID, p.27

(38) IBID, p.47

(39) IBID, p.60

(40) IBID, p.46,47

(41) IBID, p.99

primordiaux. D'abord, la nature spontanée et fantasque de Jacques se heurte à la rigidité orgueilleuse de son père. Le deuxième problème est que la communication est presque entièrement absente de leurs rapports. C'est surtout à cause de ce silence réciproque que des dispositions sévères sont prises pour éviter le renouvellement d'un tel scandale. Pour broyer la volonté et la spontanéité de son fils, M. Thibault vise au lent étouffement de sa personnalité, et ce serait ainsi que Jacques, réduit à une passivité totale, pourrait vivre auprès de lui. De cette façon il pourrait être plié à la volonté paternelle et manipulé comme une simple marionnette. Tout au pénitencier de Crouy conspire en effet à cet anéantissement moral! L'aspect physique du pénitencier, comme un cimetière isolé au milieu d'une plaine aride, la chambre de Jacques, austère et militairement composée d'une armoire de pitchpin, de deux chaises cannées, d'un petit lit carré et d'une table noire "où les livres et les dictionnaires étaient rangés en bataille". (42) Le programme suit le principe pervers et inhumain de la réhabilitation par privation ("persuasion") (43) L'effet que produit cette existence isolée, mécanique et amoindrissante sur la sensibilité de Jacques est précisément celui qu'avait envisagé le père; par cet assujettissement moral de neuf mois, les passions violentes de l'enfant le cèdent à la passivité et à l'acquiescement. "Lui, si mobile, toujours tourmenté, et maintenant ce visage plat, dormant... Lui, si nerveux, c'est maintenant un lymphatique." (44). "C'est comme si on s'endormait dans le fond de soi, tout au fond ... On ne souffre pas vraiment, puisque c'est comme si on dormait." (45).

Si Jacques se réintègre au milieu familial sans protestation, c'est précisément en raison de cette torpeur et indifférence générale. Le lecteur ne le revoit que cinq ans plus tard, lorsqu'il attend les résultats de son baccalauréat, mais aussitôt il peut reconnaître des indices de cet ancien malaise et dépaysement.

(42) ROGER MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1954) 1, p.123
 (43) IBID., p.118 (44) IBID., p.126 (45) IBID., p.147

L'harmonie apparente de ses rapports avec son père masque l'hostilité et l'insatisfaction qui sont restées latentes pendant cinq ans. La perspective de son admission à l'Ecole Normale ne lui donne aucune joie. "Et si je suis reçu...est-ce que j'en serai vraiment heureux? Pas autant qu'eux," se dit-il songeant à Antoine et à son père." (46) Le problème qui l'obsède est, à l'âge de vingt ans, de devoir toujours porter l'empreinte du moule paternel. Il se souvient d'une remarque lancée par son père à table." Et qu'est-ce que nous ferons de toi si tu n'es pas reçu?" (47) "Eh bien, il est reçu!" dit-il plus tard ... Nous voilà enfin tranquilles pour l'avenir." (48) Le grief de Jacques contre son père subsiste, celui qui date de son enfance; c'est qu'il est défendu de suivre sa nature, de vivre en individu libre." Moi, j'étouffe ici" ... Tout ce qu'ils me font faire est haïssable, est mortel! Mes professeurs! Mes camarades! Leurs engouements, leur livres de prédilection! Ah! si seulement quelqu'un au monde pouvait soupçonner ce que je suis, moi-ce que je veux faire!" (49) Il en veut à son père et à son milieu bourgeois d'avoir étouffé son identité et il est honteux non seulement d'être reçu à l'Ecole Normale, mais d'avoir accepté le jugement de tous ces gens "fabriqués par le même moule, par les mêmes livres." (50) Devant son père, Jacques prend le pli de feindre (51) de sorti que sa nature véritable semble en effet être ensevelie. La tentation de se libérer du foyer paternel le délivre de son désespoir moral et des moments d'extase se font jour dans ses lettres de trente pages adressées à Daniel, dans ses poèmes passionnés de deux cents vers, dans son traité de quatre-vingts pages sur "l'Emancipation de l'individu dans ses rapports avec la société." Ainsi il lui a suffi d'entendre le conseil du professeur Jalicourt pour que cette crise intérieure éclate définitivement. Ses mots exaltants touchent la corde vitale du jeune homme, qui les avait déjà prononcés pendant son adolescence, (52)

(46) ROGER MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p. 255

(47) IBID (48) IBID., p. 361 (50) IBID., p. 416 (51) IBID., p. 353

(52) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p. 52

et libèrent les sentiments auxquels jusqu'alors il ne s'abandonnait qu'indirectement.

Cette deuxième fugue comme la première, est l'aboutissement d'une série de crises intérieures qui, en s'extériorisant, se heurtent à l'intransigeance du père. Jacques semble prononcer le jugement final contre son père dans La Sorrellina lorsqu'il revient sur son passé familial "Les Sentiments de Guiseppe pour ce père. Inaccessible coin de son âme, buisson d'épines, brûlure. Des années d'idolâtrie inconsciente, enragée, rétive. Tout les élans naturels rebutés. Vingt ans, avant de s'être résigné à la haine. Vingt ans avant d'avoir compris qu'il fallait bien hair." (53) "Oui, haine et révolte, tout le passé de Guiseppe. S'il pense à sa jeunesse, un goût de vengeance lui monte. Dès la prime enfance, tous ses instincts, à mesure qu'ils prennent forme, entrent en lutte contre le père. Tous." (54) Mais si nous acceptons ce testament de haine et de révolte comme un résumé final des rapports entre le fils et le père, comment peut-on comprendre les témoignages multiples de la tendresse et de l'amour filiaux? Bien que la haine envers son père soit une émotion profondément enracinée dans le caractère de Jacques, on ne peut pas négliger son attachement primaire à la famille et au milieu bourgeois qui subsistera pendant toute sa vie. L'idée que l'individu est victime des influences déterministes du milieu et de l'hérédité était familière à Martin du Gard par sa lecture des Influences Ancestrales (1905) de Félix LeDantec. Il la développe dans Jean Barois et dans Les Thibault dans une plus grande mesure, surtout avec le développement chez Jacques d'un socialisme bourgeois. En ce qui concerne la complexité de sa relation d'amour-haine avec la figure paternelle, revenons aux moments où cette ambiguïté se dévoile. D'abord, Jacques ne secoue qu'en partie le lien familial. En découvrant avec Daniel la ferveur et l'exaltation des

(53) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p. 159

(54) IBID., p. 164

Nourritures Terrestres, il ne peut vraiment l'approuver ". Malgré les efforts de Daniel, Jacques s'était obstinément dérobé à la contagion de cette ferveur: en refusant d'étancher sa propre soif à cette source capiteuse, il lui semblait se résister à lui-même, demeurer plus fort, se garder intact; (55). Il refuse également les jugements défavorables prononcés contre son père. Par exemple, il écrivait rarement à Daniel pendant son séjour à Crouy pour une seule raison "qui était de mettre son père à l'abri de toute critique malveillante". (56)

Dans une de ces lettres il fabrique des mensonges pour faire absoudre son père par Daniel.

"D'ailleurs, mon père et mon frère viennent me voir le dimanche ... Je t'en prie, mon cher Daniel, au moins de notre amitié, ne juge pas sévèrement mon père ... Moi, je sais qu'il est très bon, et il a bien fait de m'éloigner de Paris où je perdais mon temps au lycée, j'en conviens moi-même maintenant, et je suis content." (57).

Une des meilleures manifestations du respect dont il témoigne envers son père surgit lorsque M. Thibault discute la modification du nom qu'il veut transmettre à ses deux fils. Le fils est frappé par le besoin qu'éprouve son père de se survivre et de léguer à ses enfants un souvenir personnel de lui en changeant leur nom en "Oscar Thibault" et en leur évitant d'être "des Thibault quelconques" (58)

"Il était rare que Jacques parlât de M. Thibault sans une sorte de respect; il évitait de le juger; sa propre clairvoyance lui était pénible lorsqu'elle s'exerçait - et le plus souvent sans qu'il l'eût cherché - contre son père". (59). En plus de ce respect filial presque instinctif, une tendresse filiale est maintes fois témoignée par Jacques; à Marseille, au moment où le gendarme dit "Vos pauvres parents sont dans le désespoir". (60) Jacques verse des larmes et son coeur déborde de

(55) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.292

(56) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.229.

(57) IBID., p.108 (58) LA BELLE SAISON, p.363

(59) IBID., p.364 (60) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p.81.

(60) IBID., p.91.

tendresse et de remords. Dès son retour, lorsqu'il rencontra le lustre allumé dans le vestibule, il éprouve "une douceur malgré tout à sentir autour de lui l'enveloppement de ses habitudes anciennes;" (61) Même après avoir brisé avec son passé, même dans cet abri de Genève qu'il s'était construit depuis trois ans, la perspective de son père mourant le touche au vif. "Son père? Pensait-on que la mort de son père pouvait l'atteindre dans cette vie tout neuve qu'il s'était faite, le débucher de son refuge, changer quoi que ce fût aux motifs qui avaient exigé sa disparition?" (62) Mais il est ému profondément; revenant au chevet de son père mourant "il ne voulait pas perdre une seconde de cette émouvante confrontation avec sa jeunesse: car, pour lui, jamais rien ne représenterait plus tragiquement le passé que la dépouille de cet être omnipotent qu'il avait toujours trouvé en travers de sa route, et qui tout entier, brusquement venait de naufrager dans l'irréel." (63) Et au cimetière où fut enterré Oscar Thibault, "délivré de toute sa rancune, rendu à son instinct filial, il pleura son père." (64)

Les réactions ambivalentes que témoigne Jacques envers son père sont le premier indice de la complexité de son caractère. Les circonstances multiples que nous avons dégagées contribuent toutes à son chaos intérieur: absence d'une mère, déni d'amour paternel, opposition de la nature à la fois différente et semblable de son père, et absence de communication. Jacques réussit à trouver une sortie d'équilibre temporaire par l'amitié de son frère aîné, Antoine, mais cette relation aussi souligne les contradictions qui caractérisent toute son activité sociale. La rupture entre Jacques et son frère traduit non seulement une similitude fondamentale de tempéraments mais aussi une divergence d'idéaux. Si nous revenons au personnage d'Antoine, maître de pathologie infantile, toute son énergie, toute son agressivité compétitive, en fait tout son tempérament de somatotonique (65) se réduit à ces deux

(62) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p. 194 (63) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, p. 324.

(64) IRID, p. 398 (65) DESCLOUX, LE DOCTEUR ANTOINE THIBAUT, p. 83.

(61) IRID, p. 91

forces motrices! son orgueil cynique et son énergique acceptation de la vie.

Un bref examen de ces deux aspects de sa personnalité expliquera en partie son éloignement de son frère cadet. Sa vocation révèle d'abord un choix égoïste qui s'accorde bien avec sa personnalité. Pour lui, la médecine représente "le plus riche domaine ouvert au génie de l'homme et l'aboutissement de tout l'effort intellectuel." (66) Depuis l'âge de 15 ans, il imaginait son avenir pareil à celui des plus grands maîtres ... "Avant la cinquantaine, il posséderait à son actif nombre de découvertes; et surtout, il aurait déjà jeté les bases de cette méthode personnelle, encore confuse, mais que, certains jours, il croyait bien entrevoir." (67) "Un grand médecin ... Un Philip, par exemple ... Pouvoir prendre cet air doux, assuré ... Très courtois, mais distant ... AH! être quelqu'un, être appelé en consultation par les confrères qui vous jalourent le plus!" (68) Un de ces moments où il peut s'enivrer de l'ascendant qu'il exerce sur les autres s'introduit lorsqu'il opère sur Dédette; il se sent soulevé par "l'ivresse joyeuse de l'acte; confiance sans limite; activité vitale tendue à son paroxysme; et, par dessus tout, exaltation de se sentir superbement grandi!" (69) L'égoïsme témoigné par Antoine dans sa vocation se rattache étroitement à un goût d'individualisme et de solitude qui, selon Descloix, reste à la base de sa personnalité: (70) "C'est son ambition d'être au sommet, (donc seul, donc le meilleur) de la pyramide que constitue un groupe de savants qui se consacrent aux recherches les plus difficiles." (71) D'ailleurs, il choisit la spécialité où la communication est presque entièrement absente, celle des arriérés du langage. " Et moi, j'ai choisi la plus difficile des spécialités, les enfants; ils ne savent pas dire, et quand ils disent, ils nous trompent. C'est bien là, vraiment, qu'on est seul, en tête-à-tête avec le mal à

(66) ROGER MARTIN DU GARD, LA CONSULTATION, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) 11 p.105

(67) IBID., p.106 (68) MARTIN DU GARD, LE PÉNITENCIER, pp.189-190

(69) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.318 (70) DESCLOUX, op.cit., p.138

(71) IBID.,

dénicher." (72) Cette solitude fondamentale qui est bien la même que celle qui se manifeste chez Jacques, caractérise aussi ses liens amoureux. "Ce qu'il appelait "les femmes" ne tenait dans son existence qu'une place secondaire; l'amour sentimental, aucune. Il se contentait de rencontres faciles et il en tirait vanité parce que c'était plus "pratique". (73) Celles qu'il rencontre l'intimident sans presque jamais l'attirer, sauf Rachel qui le hante par son charme énigmatique et par son refus de liaison. Pour Anne de Battaincourt, il n'éprouve que des sentiments mesurés, et, inventant toujours de petites cachotteries lorsqu'il veut s'absentir d'elle, crée autour de lui une sorte de zone de protection infranchissable.

Son affirmation d'indépendance totale ("au fond, je n'ai besoin de personne") (74) s'unit à son attitude énergique devant la vie. Soucieux de s'analyser, il conclut que la clairvoyance est le principe sur lequel se règle sa vie quotidienne, mais il a raison de préciser que cette clairvoyance n'entre en jeu qu'après ses actes, en guise de justification. (75) En faisant l'apologie de sa vocation, il se demande "A quoi bon remettre en question ce qui est fait? Le chemin qu'on a pris est toujours le meilleur, pourvu qu'il permette d'aller de l'avant!" (76) "Il ne réfléchissait presque jamais sans commencer en même temps d'agir". (77) Sans trouver la réponse donc à la question "au nom de quoi?" Antoine accepte la condition humaine dans sa vive affirmation de la vie. "C'est chic, la vie,"..."Oui, j'aime la vie"...⁶⁴ Il reconnut que, même sans amour, la vie suffisait à son bonheur." (78). La vie, à ses yeux, c'est un champ disponible dont il s'empare et quand il disait "aimer la vie, il voulait dire: s'aimer soi-même, croire en soi." (79). Il devient esclave de ce credo, et même à l'âge de trente-trois ans, au seuil de la guerre mondiale, il réaffirme son attitude: "Vivre, c'est agir, après tout. Ça n'est pas philosopher... La vie, on sait bien ce que c'est: un amalgame saugrenu de moments merveilleux et

(72) LE PENITENCIER, p.190 (73) LA BELLE SAISON, p.306 (74) MARTIN DU GARD,
 (74) LA CONSULTATION, p.104 (75) IBID., p.101. (76) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON
 (76) p.345 (77) IBID., p.315 (78) MARTIN DU GARD, LA CONSULTATION, p.104
 (79) IBID., p.105

d'emmèrdenents! La cause est entendue, une fois pour toutes... Vivre, ça n'est pas remettre toujours en question." (80)

La distance qui sépare Antoine de Jacques grandit à proportion de la différence de leur conception de la vie. Celle-ci pour Antoine signifie "un chemin nettement tracé, une ligne droite qui menait infailliblement quelque part". (81) mais pour Jacques elle n'est qu'un engrenage auquel il faut échapper. L'intensité avec laquelle lui apparaissent l'inutilité et la vanité de la vie provoque chez lui la tentation du suicide qui, comme nous allons l'approfondir dans un chapitre ultérieur, répond au plus intime désir de se laisser emporter par le flot. Il s'abandonne à cette angoisse, par exemple, à l'enterrement de son père:

S'évader de tout! Non seulement de la société et de ses crocs, non seulement de sa famille, de l'anité, de l'amour; non seulement de soi, des tyrannies de l'atavisme et de l'habitude; mais s'évader aussi de son essence la plus secrète, de cet absurde instinct vital qui rive encore à l'existence les plus misérables épaves humaines... L'atterrissage enfin, dans l'inconscience. (82)

Ce n'est pas la première fois que l'idée de la disparition volontaire et totale le visite: déjà elle s'annonçait dans ses premiers poèmes. (83) dans sa fascination par la mort du cheval gris; (84) dans sa visite à la morque et dans (85) son aveu qu'en effet, la plupart de ses pensées le ramènent à l'idée de la mort. (86)

Cette opposition fondamental entre les deux frères, selon cette résistance à la vie chez Jacques et l'accentuation égoïste de la vie chez Antoine, crée une barrière insurmontable lorsqu'ils essaient de se comprendre. Examinons, par exemple, l'incident de Crouy, lorsqu'Antoine veut en ramener son frère. Quels motifs inspirent sa détermination? Son caractère orgueilleux et solitaire compromet inéluctablement le mobile d'affection fraternelle. Il nous fournit lui-même des indices: "il eût aimé prendre en pitié un être faible, prêter à quelqu'un l'annui de sa force. Son effet peut donner enfin un but à son existence, jusque là désespérément vide, stérile." (87) Le moment de sa plus vive affection vient lorsque Jacques éclate en sanglots et brise le mur d'indifférence qui les sépare:

(80) ROGER DU GARD, L'ETE, 1914, LES THIBAUT, (PARIS: CALLENDARD, 1955) III, p.185.

(81) LA CONSULTATION, p.105 (82) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, pp.399-400.

(83) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, pp.51-52 (84) IBID, pp.74-75 (85) IBID, p.76.

(86) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.409.

(87) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.195.

c'est un moment décisif parce qu'Antoine regarde jalousement leur lien fraternel comme un trésor unique et irremplaçable, mais le rôle qu'il y joue accroît en lui le sentiment de sa propre importance. Plus tard, à Paris, sa décision de révoquer l'interdiction paternelle à propos des Fontanin provient de ce même désir d'accroître son ascendant sur Jacques et leur intimité à la fois. "J'estime que, prise à la lettre, la défense du père est absurde et injuste; je passe outre, voilà tout. D'abord, Jacques m'en sera plus attaché. Il pensera "Antoine n'est pas comme Papa..." (88) L'égoïsme qui détermine sa décision de libérer Jacques du pénitencier ne peut ainsi que colorer de déception toute leur nouvelle vie commune. Si au pénitencier le doux souvenir de leur enfance commune semble abolir pour un instant le silence qui les sépare, le présent le réintroduit aussitôt.

Antoine se montre aussi autoritaire et intansigeant, envers Jacques, que son père. Ses projets pour son frère portent l'empreinte de la même rigidité dont Jacques s'était échappé tant de fois:

Vois-tu, quand je rentrerai de l'hôpital, je suis sûr que je me dépêcherai pour être plus tôt revenu chez nous. Et je te trouverai là, assis à ton bureau, ayant travaillé avec entrain, n'est-ce pas? Et le soir, on redescendra de bonne heure, on s'installera chacun de son côté...(89)..

Il envisage même sa vocation; il sera médecin comme lui, "Deux Thibault médecins...Pourquoi pas? C'est bien une carrière pour des Thibault." (90) Mais tous ces projets d'éducation et de vie sociale ne réussissent qu'à accélérer le retour de l'ancien Jacques qui voit toute sa vie s'enfermer dans un cercle. La suspicion maintenue par Antoine envers Daniel, le programme régimentaire d'études, les comptes à rendre en quoi que ce soit, tout provoque

(88) IBID., p.219.

(89) IBID., p.199.

(90) IBID., p.189.

chez Jacques une rancune agressive devant laquelle Antoine réagit avec une violence et une colère dignes du père. Antoine l'avait voulu "corrigé" (91) et ainsi s'employait à "raisonner son cadet".; (92) lorsqu'ils se heurtent ces raisonnements s'écroulent. Revenons par exemple au moment où Antoine découvre que Jacques écrit secrètement à Daniel. D'abord, il faillit gifler l'impertinent d'avoir désobéi à son autorité, ensuite, il refuse de lui parler. "Va-t-en"... Ce soir tu ne sais pas ce que tu dis ... Nous reparlerons de tout cela quand tu auras recouvré la raison." (93) Au cri "Pion!" hurlé par Jacques, il éclate de rage et, vidé de toute affection fraternelle, révèle une animosité foncière qui s'éveille lorsqu'il est contrarié et que son autorité est menacée.

C'est ainsi que dès que Jacques se réhabitue à la société et dès que son attitude de torpeur et d'indifférence disparaît, il ne peut plus accepter l'autorité fraternelle qui succède à celle à laquelle il était assujéti depuis son enfance. Bien qu'Antoine fît toujours effort pour comprendre son frère, ce n'était jamais en sa présence par des conversations intimes. C'est un grief que Jacques lui adresse à plusieurs reprises: "Et puis, tu n'est pas souvent là..." (94) "Antoine, oui, c'est un chic type, mais il n'est jamais là, tu comprends?" (95) "S'ils étaient seuls assez longtemps peut-être Guiseppe parlerait-il. Leurs tête-à-tête sont rares et d'avance composés." (96) Cette barrière de silence et d'autorité égoïste les éloigne donc l'un de l'autre et Antoine, l'homme social, bien équilibré et fortement enraciné dans la vie, méconnaît ce qu'est vraiment l'individualisme de son frère. "Tu ne peux pas me comprendre, Antoine! Toi, tu t'es senti toujours en accord avec le reste! ... Moi, je ne suis pas comme toi." (97) "Au fond, je n'ai jamais pu discuter avec Antoine ... Je me cramponne à mes idées ... Antoine lui, il va, il va. Jamais il ne se demande s'il y a autre chose de fondé dans ce que je pense." (98)

(91) IBID., p.201 (92) IBID., p.204. (93) IBID., pp.215-216
 (94) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p.96 (95) IBID., p.77 (96) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p.168
 (97) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.259 (98) IBID., p.260

Les mêmes problèmes s'imposent lorsque les deux frères se rencontrent après une absence de trois ans. Lorsqu'Antoine arrive à Lausanne pour annoncer à Jacques la mort attendue de leur père, la même gêne insurmontable qui avait dominé leurs relations jusqu'ici se glisse entre eux. Dès qu'il franchit les barrières de la banalité, Antoine est incapable de communiquer avec son frère. Au fond, il n'avait jamais eu de véritable doute sur la réussite de son projet de ramener Jacques à Paris, projet qui s'inspirait surtout de l'amertume de se voir seul au chevet de son père mourant. Il commence sa démarche comme il l'avait faite à Crouy, en rappelant à son frère des souvenirs familiaux, mais le silence oppressant qui s'installe entre eux traduit son impuissance ultime à le comprendre. Il ne peut pas accepter que Jacques se soit construit depuis trois ans un abri éloigné de tout son passé, et que dans son refuge, il soit "pleinement heureux". (99) Ses intérêts se portent sur des problèmes matériels dont Jacques s'est écarté depuis trois ans; comment t'en tires-tu? "Gagnes-tu facilement de quoi vivre?"..."Je n'ai qu'un désir, mon petit, c'est que tu organises au mieux ta vie." ... " Depuis que tu es majeure, tu aurais si bien pu prendre ta part de la fortune de maman ..." (100) Et l'angoisse qu'il éprouve devant cette existence insolite souligne la distance qui le sépare de Jacques. Cette gêne, cette incapacité de communication et de confidences atteint son maximum devant la perspective de la guerre mondiale. Antoine, toujours obsédé par l'unique ambition de consacrer sa nouvelle fortune à l'accélération de son ascension professionnelle, n'a ni le temps ni l'envie de s'intéresser à la politique. Sa passivité devant la menace de la guerre et sa concentration continue sur ses propres problèmes de succès l'éloignent définitivement de son frère, voué à la poursuite de l'idéal révolutionnaire et pacifiste.

(99) LA SORELLINA, p.206(100) IBID., p.208

En refusant de laisser l'inquiétude s'installer en lui et bouleverser la solide existence qu'il s'était faite, en se limitant à la solution de problèmes précis et limités, de son ressort, il s'écarte de Jacques pour qui la survie de l'Europe est l'unique préoccupation.

En prononçant son jugement sur Antoine, dans La Sorellina, Jacques décrit cet abîme qui les sépare l'un de l'autre. "Parfois, dans le regard de son aîné, Guiseppe a discerné l'effort d'une sympathie tarée d'indulgence, Mais entre eux, dix ans, un abîme. Humberto se cachait de Guiseppe, qui mentait à Humberto." (101) "Guiseppe aime son frère. Pas comme un frère. Comme un oncle qui pourrait devenir un ami ... Pas d'intimité possible avec Humberto." (102) Il résume leurs efforts de communication comme ceux de deux adversaires qui jettent des pelletées de terre afin d'élever un retranchement entre deux positions, (103) Mais si nous considérons Jacques aux moments où ce retranchement est franchi, une ambiguïté subsiste encore. Malgré sa déclaration d'impossibilité d'intimité avec son frère, il se trouve néanmoins fortement relié à lui par de l'affection et une dépendance émotive. Ces moments soulignent en effet l'intention littéraire marquée par Martin du Gard dans ses Souvenirs:

"J'avais été brusquement séduit par l'idée d'écrire l'histoire de deux frères: deux êtres de tempérament aussi différents, aussi divergents que possible, mais foncièrement marqués par les obscures similitudes qui crée, entre deux consanguins, un très puissant atavisme commun." (104)

Jacques et Antoine se rapprochent d'abord par leur ressentiment commun envers leur père; lorsque Jacques est arrêté à Marseille, c'est Antoine qui le ramène, et non pas le père, - qui attend le coupable en juge qui va mener l'enquête judiciaire. Antoine ne s'identifie donc pas

(101) IBID., p.164. (102) IBID., p.168 (103) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.36
 (104) ROGER MARTIN DU GARD, SOUVENIRS, OEUVRES COMPLETES, (PARIS:GALLIMARD,NRF,1955)
 1^{er} p.LXXX.

avec le père, et Jacques par conséquent confie toute sa détresse à la sympathie de son frère. A ce moment, où l'indulgence d'Antoine accable son cadet qui envisage une scène violente avec son père, les frères se relient par leur opposition fondamentale à la figure paternelle:- "A la maison," dit Jacques, "on ne comprend rien, je suis sûr qu'en m'embêterait si on savait que je fais des vers. Tu n'es pas comme eux, toi,"..."je m'en doutais bien depuis longtemps; seulement, tu me disais rien,..." (105) Il s'attache à Antoine pour la même raison lorsque celui-ci le visite à Grouy. Ils partagent le secret d'une visite insolite, ils échangent des confidences qui ne seront jamais racontées au père, et ils essaient de démêler l'écheveau pervers dont Jacques était prisonnier. L'obstacle à la solution se révèle à tous deux en même temps. "Le père se dressait en travers de l'avenir. Une même idée les effleura: "Comme tout s'arrangerait, si subitement..." "Ah! bien sûr", dita Jacques, "si j'avais pu être avec toi, rien qu'avec toi, je serais devenu tout autre." (106).

Si ce lien commun disparaît, dès que Jacques s'évade de son milieu familial son affection pour Antoine subsiste toujours. Ainsi, pendant leur rencontre à Lausanne, malgré l'hostilité et l'obstination qui caractérise un entretien maladroit, peu à peu Jacques commence à se confier à Antoine, d'abord en recréant pour lui toute la mosaïque de ses aventures passées, ensuite en dévoilant les motifs complexes de son départ subit, enfin en avouant la complexité de ses sentiments présents. Ainsi, malgré sa rupture de trois ans avec tout le passé, malgré sa retraite dans cet abri construit pour sa liberté, Jacques n'est pas dépourvu d'un attachement fraternel qui ne peut pas s'expliquer. "Il venait d'apercevoir combien vite il se rattachait malgré lui à son frère, à cet ami

(105) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p.96

(106) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.149

de toujours; et par ce frère à tout le passé! Hier encore, un passé infranchissable ... Et la moitié d'un jour avait suffi..." (107) De même il éprouve le besoin de se rapprocher de son frère lorsqu'il est obsédé par la question de la guerre, comme s'il pouvait trouver chez lui réconfort et protection. Depuis la mort de leur père, il avait fait deux séjours à Paris sans même signaler son passage à son frère, mais lorsque les événements politiques prennent de jour en jour tant de gravité, il se hâte de le voir, instinctivement. En le regardant il se sent soulagé, "envahi soudain par une de ces vagues de tendresse fraternelle qui le soulevait, malgré tout, chaque fois qu'il retrouvait Antoine, en chair et en os, son visage énergique ..." (108) Puis, le jour de la mobilisation, accablé par la perspective d'une guerre européenne et du glissement de toute l'Europe sur la pente fatale "soudain, il eut l'envie de se rapprocher de son frère." (109) Et en face du problème de sa propre mobilisation et de l'éventualité de son départ à l'étranger, c'est chez Antoine qu'il veut passer. "C'était à Antoine qu'avait été sa première pensée, dans la rue Caumartin, tandis que sonnait le tocsin...Et, maintenant, dans le désarroi où le jetait cette affiche, le besoin irraisonné de revoir son frère s'emparait de lui." (110) Lorsqu'enfin ils sont mutuellement saisis par l'inquiétude de la question: "Te reverrai-je?" tout leur passé fougeux s'efface. "Malgré tout ce qui les divisait, jamais ils ne s'étaient sentis aussi liés par le secret d'un même sang." (111) Leur embrassade les sépare définitivement, mais en leur faisant pourtant revivre tout leur passé, "toute cette histoire familiale, insignifiante et unique qu'ils possédaient en commun et qu'ils étaient seuls au

(107) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p.254

(108) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.148

(109) L'ETE 1914, IV, p.224

(110) IBID, p.315

(111) IBID, p.320

monde à posséder..." (112) la rupture qui les avait divisés dès leur enfance se trouve ainsi réparée.

L'analyse de Jacques Thibault au sein de sa famille signale le réseau de problèmes fondamentaux qui embrouillent le développement de sa personnalité. Si Jacques se révolte contre l'égoïsme, l'intransigeance et l'incompréhension de sa famille et de son milieu bourgeois, il ne réussit pourtant pas à s'en évader entièrement. La double analyse que nous avons faite à cet égard révèle le cercle où commence à s'enfermer Jacques en son enfance. Cet adolescent impulsif et spontané qui, selon sa famille et son milieu religieux, semble voué au rejet de toute autorité, possède cependant un vif sens de famille, une vive affection pour son père et son frère. Mais les sentiments qui le rattachent à son foyer sont sévèrement rebutés par l'égoïsme et l'impuissance à communiquer qui se manifestent simultanément chez Oscar et Antoine Thibault. Le code autoritaire et rigide développé par celui-là avant même la paternité proscrit la manifestation physique de l'affection que Jacques lui demande. Ce n'est que trop tard qu'il est conscient de l'irréparable survenu dans leurs rapports; convaincu qu'il avait causé le suicide de Jacques, il souffre d'une dépression nerveuse et s'accuse jusqu'à la mort. Si Antoine ressent plus de sympathie ouverte envers son frère, ce n'est qu'aux moments où l'émotion est accrue par une situation particulière. Ainsi est-ce à Grouy, ou au chevet du père mourant, ou devant la menace de la guerre européenne que les deux frères se rapprochent. Ailleurs, Antoine se montre aussi intransigeant et autoritaire devant Jacques que son père, et le plus souvent il le traite comme un des enfants arriérés de langage dont il s'occupe: selon une observation analytique et silencieuse.

(112) IBID., p.376

Même si Jacques avoue qu'il serait devenu "tout autre" (113) s'il avait pu être avec Antoine, rien qu'avec Antoine, nous reconnaissons l'impossibilité d'un tel espoir. L'aptitude d'Antoine à communiquer avec Jacques est aussi limitée que sa capacité d'accepter son individualité, et tout comme son père, il ne comprend ses propres insuffisances envers Jacques que trop tard. Il reconnaît la profondeur de son propre attachement pour Jacques lorsqu'il se retrouve dans le cadre de la vie familiale après la mort de son frère. "Jamais encore il n'avait senti à ce point que la disparition de Jacques le privait d'un être absolument irremplaçable: son seul frère..." (114).

Les rapports de Jacques avec sa famille s'enferment donc dans la circularité créée par le retour en Antoine de l'attitude paternelle. Mais ces relations enveloppent une ambivalence émotive envers son père et son frère. Le fait que son évasion n'est que partielle déterminera considérablement toute son activité sociale ultérieure; ses liaisons féminines, ses liens avec des camarades socialistes et avec des révolutionnaires portent l'empreinte de sa formation bourgeoise. Ces témoignages multiples des contradictions qui caractérisent la personnalité de Jacques contribuent, autant qu'à sa richesse initiale, qu'à sa complexité finale.

(113) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.149

(114) ROGER MARTIN DU GARD, EPILOGUE, LES THIBAUT
(PARIS: GALLIMARD, 1955) V, p.240.

Nous avons examiné dans le premier chapitre l'ambivalence qui caractérise Jacques en ses rapports avec son père et son frère. Ses tentatives multiples pour s'évader de son milieu bourgeois et se construire une nouvelle existence hors de sa famille ne réussissent que superficiellement; jamais il ne réussit à se libérer de l'attache familiale et des influences ataviques. Ces traits relevés à l'origine de son développement personnel jouent un rôle fondamental dans son activité sociale ultérieure; sa spontanéité, son souci d'individualisme et sa sincérité resteront les forces dominantes de son caractère. Mais d'autres traits, notés dans ces premiers rapports humains influencent, dans une mesure considérable, son évolution générale. Le don des malentendus, l'impuissance à communiquer, la concentration sur soi, qui caractérisent tous les membres de la famille Thibault, mènent aussi les rapports qu'entretient Jacques avec ses amis. C'est là, selon Claude-Edmonde Magny, dans son étude sur l'univers de Martin du Gard, ce qui provoque la mésentente de tous les personnages des Thibault et entraîne l'impossibilité pour eux d'une coexistence harmonieuse. "Les personnages de ses romans sont autant d'existences butées, incommunicables, chacune étant rigoureusement limitée à soi et comme murée en elle-même, qui ne peuvent que se heurter cruellement, inexorablement les unes aux autres - toujours avec les meilleures intentions du monde." (1) Si ses remarques s'appliquent surtout aux relations entre les trois Thibault, elles éclairent aussi l'examen de Jacques parmi ses amis. Cette étude, en trois parties, suivra les rapports de Jacques avec Daniel, Jacques parmi ses camarades socialistes à Lausanne et enfin au milieu des révolutionnaires genevois, mais ce qui reliera ces trois moments c'est la solitude d'introspection et le détachement de Jacques qui l'écartent de son milieu. Ces traits, nous les avons observés chez Oscar Thibault et chez Antoine,

(1) CLAUDE-EDMONDE MAGNY, HISTOIRE DU ROMAN FRANCAIS DEPUIS 1918,
(EDITION DU SEUIL, 1950), p.328.

en tant que facteurs de division familiale; dans ce chapitre nous allons considérer à quel degré ils sont présents en Jacques et comment ils accentuent son dépaysement perpétuel.

La liaison adolescente entre Jacques et Daniel soulève toute une série de problèmes. La plupart des critiques partagent l'avis de Jean Prévost qui souligne l'objectivité de la peinture de leur révolte. Cette peinture de l'âme des adolescents, dit-il, "hors des temps, hors des lieux, elle garderait les mêmes traits essentiels." (2) Mais s'il est vrai qu'il s'agit d'une amitié de deux adolescents qui passent tous deux par la crise de puberté, il est vrai aussi que cette phase de révolte fait ressortir des divergences fondamentales entre leurs caractères. Qu'est-ce que nous savons d'abord de Daniel de Fontanin? Envers sa famille il témoigne d'une affection profonde, d'une prévenance délicate. Jamais Daniel ne manquait un repas sans prévenir, jamais surtout il n'eût laissé sa mère et sa soeur dîner seules, un dimanche." (3). Pendant sa fugue à Marseille, il entend depuis le départ, la voix qui désapprouvait ses actions et qui lui rappelle sa mère inquiète. "Non, pas un instant il n'avait pu se débarrasser de cette certitude, que si, au lieu de fuir, il avait couru tout expliquer à sa mère, loin de lui faire des reproches, elle l'eût protégé contre tous, et rien de mal ne fût arrivé." (4) Et lorsqu'ils sont arrêtés enfin par la police, il éprouve un soulagement profond. "C'était fini! Déjà sa mère le savait vivant, l'attendait. Il lui demanderait pardon, et ce pardon effacerait tout." (5) Jacques, cependant, comme nous l'avons déjà observé, n'éprouve à ce moment que rancune contre sa famille et contre toute la société. Si Daniel partage la même ardeur, le même penchant vers la liberté et la révolte, il n'est jamais victime de la solitude qui emprisonne son ami. Ainsi, malgré la force de son attachement à

(2) JEAN PREVOST, "ROGER MARTIN DU GARD ET LE ROMAN OBJECTIF" CONFLUENCES, 111, (1943) p.98.

(3) ROGER MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) 1, p.14 (A NOTER QUE TOUTES LES CITATIONS DES THIBAUT RENVOIENT A L'EDITION DE POCHE)

(4) IBID, p.66

(5) IBID, p.51

Daniel, Jacques exprime de diverses, indirectes façons, son inquiétude d'une solitude fondamentale qui doit détruire la permanence de tout lien. Ses lectures romantiques sont un premier indice: il s'enivre des Confessions de J.-J. Rousseau et des poésies de Prudhomme, Hugo, Lamartine et Musset dont les deux derniers le retiennent par la préoccupation de la mort. (6) D'ailleurs les lettres du cahier gris, malgré leur ton exagéré et passionné, sont une véritable confession de ses sentiments intimes. Elles soulignent ce thème de la solitude provoquée par l'hostilité du monde, une solitude que Daniel ne partage pas. "Avoir des ailes, pour les briser, hélas! contre les barreaux d'une prison! Je suis seul dans un univers hostile!" (7) Devant lui se dresse toujours le spectre d'un inaccessible Idéal qu'il croit trouver incarné en Daniel. Mais Daniel révoque cet idéalisme irréalisable et veut un idéal compatible avec la nature humaine. "Non, ce n'est pas seulement une chimère enfantée à travers quelque rêve de poète. L'Idéal, pour moi...c'est mêler du plus grand aux plus humbles choses terrestres; c'est faire grand tout ce qu'on fait; c'est le développement complet de tout ce que le souffle créateur a mis en nous comme facultés divines". (8) D'ailleurs, malgré la nature exclusive de leur amitié, c'est surtout Jacques qui s'abandonne aux lamentations personnelles auxquelles Daniel répond par des mots de consolation et d'espoir. Les lettres de Jacques sont beaucoup plus fiévreuses, beaucoup plus désespérées que celles de son ami, dont les réponses apaisantes sont imprégnées de sensualité physique. Cette missive de Jacques, par exemple, est déchirante par ses exclamations bouleversantes:-

Adieu, j'ai la fièvre, mes tempes battent, mes yeux se troublent.
Rien ne nous séparera jamais, n'est-ce pas? Oh! quand, quand serons-nous
libres? Quand pourrons-nous vivre ensemble, voyager ensemble? J'adorerai

(6) IBID., p.95 (7) IBID., p.47 (8) IBID., p.48

les pays étrangers!... Je n'aime pas attendre - Ecris-moi le plus tôt possible. Je veux que tu m'aies répondu avant 4 heures si tu m'aimes" "comme" je t'aime! (9).

A quoi Daniel répond sur un ton beaucoup plus calme:" Je sens que j'aurais beau vivre seul sous un autre ciel, le lien vraiment unique, qui unit nos deux âmes, me ferait quand même devenir tout ce que tu deviens. Il me semble que les jours ne passent pas sur notre intime union." (10) Et plus tard:"Je ne suis pas comme l'abeille butineuse qui s'en va sucer le miel d'une fleur, puis d'une autre fleur. Je suis comme le noir scarabée qui s'enferme au sein d'une seule rose et vit en elle jusqu'à ce qu'elle ferme ses pétales sur lui, et, étouffé dans cette suprême étreinte, il meurt entre les bras de la fleur qu'il a élue... Tu es la tendre rose qui s'est ouverte pour moi sur cette terre désolée." (11) D'après ce que nous avons relevé des milieux familiaux de ces deux adolescents, cette différence d'intensité de leur lien n'est pas difficile à comprendre. Quelle est la base de ce lien? Jacques cherche surtout chez Daniel intimité et confiance, qu'il est incapable de trouver en son foyer. S'il ne peut pas se confier à son frère, toujours absent, ni à son père, trop préoccupé de ses propres affaires, c'est chez Daniel qu'il trouve enfin un confident sympathique:-

Depuis mes jeunes années, j'avais besoin de vider ces bouillonnements de mon coeur dans le coeur de quelqu'un qui me comprenne en tout - Que de lettres ai-je écrites, jadis, à un personnage imaginaire qui me ressemblait comme un frère! Hélas! mon coeur parlait ou plutôt écrivait à mon propre coeur, avec ivresse! Puis, tout à coup, Dieu a voulu que cet idéal se fasse chair, et il s'est incarné en toi, ô mon amour! (12)

De son côté, Daniel malgré le droit d'aînesse que son éducation et la liberté dont il jouissait lui donnaient sur Jacques, ne réussit pas à s'insurger contre l'ascendant de son ami. Auprès de la passivité et de l'inertie de ses condisciples et de ses vieux professeurs, l'énergie et l'imagination mettaient Jacques à part; personne ne pouvait s'empêcher de lui porter une sorte d'intérêt et estime. "Daniel avait été des premiers à subir l'attrait de cette nature, plus fruste que lui,

(9) IBID, p.48 (10) IBID, (11) IBID, p.50 (12) IBID, p.53

mais si riche, et qui ne cessait de l'étonner, de l'instruire; d'ailleurs il avait, lui aussi, quelque chose d'ardent, et ce même penchant vers la liberté et la révolte." (13) Mais son désir de fuir du milieu bourgeois se fonde sur une raison beaucoup moins complexe que celle qui provoque l'escapade de son ami. C'est en soldat, en face de la guerre mondiale, qu'il éclaire la question de son penchant vers la révolte:

Depuis l'enfance, il s'appliquait à défendre son bonheur, envers et contre tous; avec ce sentiment, peut-être naïf, mais très raisonné, que tel était le principal de ces devoirs envers lui-même. Devoir difficile, d'ailleurs, et qui exigeait une constante attention; pour peu que l'homme se laisse aller à la pente, c'est tout aussitôt du malheur qu'il fabrique...Or, la condition première de son bonheur, c'était son indépendance. (14)

Ainsi, malgré la crise que tous deux traversent en cette période de la puberté et qui les incite à chercher l'un dans l'autre le remède à une solitude morale, la camaraderie de Jacques et Daniel a des raisons différentes. Si Daniel est attiré par l'énergie capricieuse de son ami et cherche à faire s'épanouir un bonheur total, Jacques doit résoudre beaucoup plus de problèmes à travers leur amitié. Il poursuit non seulement une mise en commun de tous ses sentiments excessifs et contradictoires d'adolescence, mais aussi l'étanchement de sa soif d'intimité et d'affection. L'initiation sexuelle de Marseille qui triomphe de la crise de puberté de Daniel transforme définitivement leurs rapports; mais elle ne résout point le réseau de problèmes qui tourmentent son ami: "Daniel se sentait désormais isolé par cette expérience qui lui troublait le sang: Jacques ne pouvait plus être complètement son ami: ce n'était qu'un enfant." (15)

L'escapade des deux adolescents à Marseille pose donc la question de la permanence de leur amitié. Celle-ci, malgré son authenticité et sa passion à la fois, rencontre le problème de la différence des issues, recherchées par les deux

(13) IBID., pp.57-58 (14) ROGER MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, LES THIBAUT
(PARIS: GALLIMARD, 1955), 111, p.357.

(15) MARTIN DU GARD, LE CAHIER GRIS, p.73

jeunes gens. Jacques a souhaité une intimité et un lien privilégié susceptibles de remplir le vide affectif de son adolescence malheureuse et solitaire. Lorsque cet exclusivisme affectif est atteint après l'expérience sexuelle de Daniel, alors Jacques cesse de se sentir aussi près de son ami. Même si sa position à l'égard de Daniel n'est pas tranchée, ce que souligne M. Robidoux, (16) leurs rapports après Marseille sont toujours gênés par la question sexuelle et par la signification de ce problème. Leur rencontre après l'année à Crouy, par exemple, est marquée par la gêne suscitée par les premières confidences amoureuses de Daniel. Jacques est dérangé d'abord par sa physionomie impure: "peut-être ses yeux brillaient-ils d'un éclat moins pur; peut-être ses sourcils obéissaient-ils d'avantage à cette tension vers les tempes, qui donnait au regard une douceur glissante; et peut-être aussi laissait-il dans sa voix, dans ses manières, une sorte de désinvolture qu'il ne se fût pas permise jadis?" (17) Puis, il se sent mal à l'aise dès les premiers mots de confiance de Daniel et il ne peut pas l'écouter sans un sentiment de contrainte, presque de honte: "De minute en minute son ami lui devenait étranger." (18) "Depuis son arrivée, Daniel n'avait cessé de le décevoir... Pas une minute de véritable contact entre eux." (19) La fidélité mystique qui avait alimenté leur ancienne amitié est compromise dès ce premier contact physique après l'isolement du pénitencier.

La distance qui éloigne Jacques de Daniel peut se comparer à celle qui s'introduit entre Jacques et les siens. Nous avons noté, dans le premier chapitre que Jacques ne change pas, au fond, après l'asservissement temporaire de son tempérament violent au pénitencier de Crouy. Il aspire toujours à cet

(16) REJEAN ROBIDOUX, ROGER MARTIN DU GARD ET LA RELIGION, (PARIS: AUBIER, COLL. LES GRANDES AMES), p. 198.

(17) ROGER MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p. 229

(18) IBID., p. 230 (19) IBID., p. 245

Idéal inaccessible qui ne peut se trouver que hors de l'engrenage de son milieu. C'est Jacques lui-même qui formule ce jugement. "Mais, moi, je ne change pas au fond, je me sens aujourd'hui le même qu'il y a dix ans." (20) C'est un jugement que partage Antoine aussi dans son "Journal." "Je pense à Jacques..." "Juvénile" épithète qui lui convenait si bien! N'a jamais été qu'un adolescent (...) Aurait-il été dans son âge mûr autre chose qu'un vieil adolescent?" (21) Daniel, cependant, renonce à l'ancienne ambition de s'évader de la société et se retrouve en accord avec l'univers humain. C'est ainsi qu'il se joint, au sens le plus large, au groupe auquel Jacques s'oppose. En acceptant la vie humaine et en recherchant un idéal terrestre, Daniel, comme l'avaient fait Antoine et Oscar Thibault, s'exclut de la sphère de l'idéal de Jacques. Son épanouissement suit la ligne qui se dessinait déjà dans ses lettres, et qui s'affirme dès sa première expérience sexuelle, en se rassasiant de la ferveur prêchée par Ménalque dans les Nourritures Terrestres, il s'enivre du goût même de vivre. Toute son échelle de valeurs bourgeoises se trouve renversée par sa nouvelle attitude, et en se débarrassant du mot "faute", il accepte tout sans jugement. Ce n'est pas seulement contre l'amoralité de cette existence que Jacques proteste. Il admet pour lui ces actes jugés immoraux par la société bourgeoise; c'est au consentement systématique à cette vie instinctive qu'il s'en prend. "J'accepte bien ta vie," dit-il, "mais ce que je ne peux pas accepter c'est l'attitude que tu as prise devant la vie." (22) Jacques reste au fond l'adolescent dépaycé et idéaliste qui s'insurge contre la société dans le Cahier Gris. Il réagit maintenant d'une façon intellectuelle et donc passive contre le monde qui l'entoure, s'opposant à son ami chez qui la passivité équivaut à l'absence

(21) ROGER MARTIN DU GARD, EPILOGUE, LES THIBAUT (PARIS, GALLIMARD, 1955) V, p. 327

(20) ROGER MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p. 257

(22) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p. 268

de tout idéalisme. Sa curiosité analytique du monde, qui souligne sa recherche individualiste, toujours solitaire, l'éloigne de Daniel, étouffé par son acceptation superficielle de la vie. Jacques relève cette opposition pendant la soirée chez Packmell:

"Qu'il est beau!" songeait-il sans formuler sa pensée. "Comme c'est beau qu'un être jeune, vivant, puisse être aussi totalement possédé par la minute présente! Aussi naturel dans son jeu! Il ne sait pas que je le regarde; il n'y pense pas, il ne se défie d'aucun contrôle... Y a-t-il vraiment des gens qui, dans un lieu public, peuvent oublier tout ce qui les entoure? Moi, jamais je ne suis naturel... Daniel n'est pas spécialement observateur. Voilà pourquoi le spectacle ne l'absorbe pas comme moi; il peut rester lui-même... Moi, le monde extérieur me dévore", conclut-il. (23)

Il est ainsi toujours en quête de sa propre personnalité et en son analyse continue de soi-même et d'autrui, il s'accommode maladroitement à l'acceptation naturelle de la vie. Son lien avec Daniel ne se distingue pas de ce goût qu'il avait pour la vie d'autrui, "pour tout ce qui révélait la pensée, le sentiment des êtres", (24) et il ne lui voue qu'une "affection sévère" (25), "une affection stable, une chose pacifiée." (26)

Cet apaisement de leur amitié sera définitif. Pendant les quatre ans où Jacques demeure à l'écart du milieu parisien, il se tient volontairement hors de la possibilité de toute confrontation: "une correspondance affectueuse, mais espacée, lui semblait être le seul climat qui convient à ce que leur amitié était devenue." (26) A leur première rencontre après ces quatre ans, la gêne qui se glisse entre eux dès leurs premiers mots les sépare inéluctablement. Jacques, habitué à sa solitude, même parmi ses camarades politiques, porte un intérêt psychologique à son ami, mais il refuse les épanchements; son attitude rétive marque une sorte de supériorité distante qui blessait profondément

(23) IBID., p.284

(24) IBID., p.381

(25) IBID., p.268

(26) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.270.

Daniel, Malgré l'adieu émouvant qui sépare Jacques de Daniel à jamais, c'est surtout cette réticence dédaigneuse qui marque la diminution finale de leur amitié. Daniel était bien, à part Antoine, le seul attachement que Jacques eût jamais eu, mais leur ancienne amitié ne restait pour lui qu'un fragment du passé dont il s'était détaché entièrement.

L'analyse de Jacques en rapport avec son unique ami, Daniel, révèle plusieurs éléments importants. D'abord, malgré la nature ardente de leur lien adolescent, Jacques donne déjà des signes de cette solitude qui ronge toute sa vie sociale. Il introduit dans leur amitié une complexité de problèmes moraux qui demandent un véritable exclusivisme affectif. Lorsque Daniel ne peut plus lui accorder cette sympathie privilégiée, Jacques ne se trouve plus capable de s'épancher en lui, et l'intérêt qu'il continue à lui porter est en rapport avec son besoin de se connaître en comprenant autrui. Mais ce qui attire Daniel vers Jacques est également significatif. D'abord, il subit l'attrait de sa nature riche et fantasque, mais cet intérêt n'est jamais dépourvu de respect. Ces deux éléments sont fortement enracinés dans son attachement à Jacques, de sorte que, même après leur séparation de quatre ans, il est prêt à se confier à lui. Cette observation est valable surtout pour les autres camaraderies connues par Jacques, car ce goût pour la vie d'autrui, cet intérêt des êtres que nous avons reconnus, inspirent à ces autres camarades le même besoin de confiance - Simon de Battaincourt, par exemple, lui vaut une admiration chaleureuse que Jacques n'acceptait pas sans impatience. Battaincourt, le connaissant à peine à travers Daniel, le prend pour confident un soir et lui raconte toute sa vie, "comme on confie sa fortune à un banquier en lui disant: "Occupez-vous de mes affaires, je m'en rapporte à vous". (27) Sans doute émane-t-il de la personnalité de Jacques ce "sentiment

(27) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.377

des êtres" (28) dont il parle dans La Belle Saison et qui provoque la confiance d'autrui, sans diminuer sa solitude personnelle. Il parle à plusieurs reprises de cet intérêt: "Maintenant, où qu'il fût dans un magasin, dans la rue, son coup d'oeil happait les passants. Il n'analysait d'ailleurs pas ce qu'il découvrait en eux, mais sa pensée travaillait à son insu; car il lui suffisait d'avoir surpris une particularité de physionomie ou d'attitude, pour que ces inconnus, croisés par hasard, devinssent dans son imagination des personnages spéciaux..." (29) "Sa curiosité des êtres allait jusque là, jusqu'à briguer une place dans leur pensée intime, jusqu'à désirer fondre sa vie dans la leur." (30) "C'est vrai," dit-il plus tard à Jenny, "tous les êtres sont si curieux! Même ceux qui n'intéressent personne". (31)

Si nous examinons les rapports qu'entretient Jacques avec ses camarades socialistes à Lausanne, ce même ascendant se fait sentir. Le nouveau venu, Rayer, par exemple, qui interrompt la visite d'Antoine chez son frère, et qui est pourtant sensiblement plus âgé que Jacques, recherche chez lui un réconfort aux reproches politiques subis. "Il semblait attacher une importance particulière au jugement de Jacques" (32), et sans même attendre sa réponse entière, il répond à ses gestes d'encouragement par une reconnaissance et une chaleur imprévues. A son départ, il prononce sur Jacques un jugement révélateur de l'attachement que les autres socialistes éprouvent pour lui: "Vous êtes un grand, un vrai, un chic type... Rien que de vous voir, Baulthy, ça me raccommode presque avec le monde, avec l'homme, avec la littérature." (33) Vanheede aussi vient chez Jacques, chercher un conseil politique: en l'écoutant, il se tournait vers Jacques "et sa petite figure rayonnait de confiance". (34) Antoine remarque cette autorité qui émane de son frère en présence de ses camarades; Rayer témoigne envers Jacques,

(28) IBID., p.381 (29) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.232 (30) IBID., p.233

(31) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.377

(32) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) 11, p.215

(33) IBID., p.217 (34) IBID., p.226

dit-il, "cette sorte de considération affectueuse qu'on accorde seulement à certains aînés reconnus" (35) et avec Vanheede, Jacques avait eu "ce même geste amical, stimulant, un peu protecteur." (36) Mais l'observation qu'il fait de la situation particulière de son frère dans ce milieu socialiste est d'une importance primordiale; c'est le premier éclaircissement du caractère paradoxal de sa situation: "Il paraissait vraiment tenir, dans ses étranges groupements, une place à part; on le consultait, on quêtait son approbation, on craignait son blâme; manifestement aussi, on venait se réchauffer le coeur près de lui." (37)

Ce rôle privilégié qu'il remarque est un rôle que Jacques a déjà tenu devant Daniel et Simon et qu'il continuera à jouer dans le milieu révolutionnaire de Genève et puis à Paris. Son isolement résiste à la cohésion de la communauté révolutionnaire à Genève, soulignée par l'auteur dans ce passage:-

De quoi vivaient-ils? Ils vivaient. Quelques-uns...collaboraient à des journaux, à des revues. D'autres...trouvaient tant bien que mal à gagner leur pain, et ils le partageaient à l'occasion, avec leurs camarades sans emploi...On s'habitue à ne manger qu'une fois par jour, et n'importe quoi lorsqu'on est jeune et qu'on vit en groupe, avec les mêmes curiosités, les mêmes certitudes, les mêmes passion sociale, la même espérance ... La sobriété de leur régime contribuait à entretenir cette surexcitation spirituelle dont bénéficiaient les interminables conciliahules qu'ils tenaient à toute heure... avec la même ferveur, à l'édification de la société future. (38)

Mais dans ces tête-à-tête fraternels et chaleureux quelle place est-ce que Jacques occupe? Comme auparavant, il prend sur tous un manifeste ascendant moral. Ses camarades ne le traitent pas en camarade d'équipe comme ils le font entre eux, mais plutôt en confident. En y mettant une nuance d'intimité et d'affection ils lui confient toutes leurs hésitations et scrupules. Parfois, ils lui confessent ce qu'ils tiennent le plus caché; leurs égoïsmes, leurs tares,

(35) IBID., p.217 (36) IBID., p.230 (37) IBID

(38) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, 111, pp.9-10

leurs défaillances d'homme. "Près de lui, ils prenaient mieux conscience d'eux-mêmes, et retrempaient leurs forces. Ils lui demandaient conseil comme s'il eût possédé, sur le plan de la vie intérieure, cette vérité qu'il cherchait, pour lui-même, partout, depuis toujours." (39) Cependant, comme il était isolé à Lausanne par ce rôle privilégié, ainsi se crée autour de lui une zone d'isolement par cette responsabilité qui lui est assignée. Sans s'en douter, ces camarades lui infligeaient cette contrainte: en conférant à ses paroles tant de valeur, ils le forçaient à se surveiller sans cesse, à ne pas dévoiler ses incertitudes et ses découragements. Au "Local" où ils se réunissaient régulièrement, Jacques manifeste toujours cette façon d'écouter, patiente, sérieuse et discrète, qui lui attirait les confidences mais qui dissimule son détachement morale, La discussion interminable sur l'expansion du mouvement socialiste parmi les jeunes bourgeois en appelle au jugement de Jacques. "Zelawsky et Skada se tournèrent vivement pour interroger Jacques du regard, comme si la question était d'une exceptionnelle urgence, et qu'ils attendissent l'avis de Jacques pour prendre une détermination de la dernière gravité." (40) Mais malgré l'inutilité qu'il ressent de ces conversations, il feint un intérêt qui masque son découragement profond. De même, Zelawsky recherche Jacques qui s'est écarté du groupe, pour lui raconter tout son passé bourgeois et pour éclairer les raisons de son adhésion au Parti. Il s'arrête de temps en temps, comme effleuré d'un scrupule," mais, rassuré par l'attention de Jacques il poursuit". (41) Mais cette attention n'est qu'une attitude extérieure chez Jacques, et dans ses heures de découragement, lorsqu'il est seul,

(39) IBID., p.40(40) IBID., p.47.(41) IBID., p.58

il lui arrive de porter un jugement sévère contre les jeunes gens qui l'entourent; leur façon de penser lui devenait étroite et intolérante et leur intelligence se vouait à renforcer leurs conceptions au lieu de les élargir.

En ses relations avec ses camarades révolutionnaires, Jacques recourt donc à un masque; à cause du grand ascendant qu'il exerce, il se trouve obligé de surveiller son attitude et de voiler ses sentiments. L'authenticité tellement recherchée par lui depuis son enfance est ainsi absente. Ce contrôle permanent l'exclut de la cohésion du groupe, et, comme l'observe Meynestrel, lui donne l'air "un peu...exilé." (42) La seule fois où il se sent à l'aise dans son milieu et vraiment partie intégrante du groupe, au point de vue moral, c'est lorsqu'il s'en écarte et les observe à leur insu: "Jamais il ne participait mieux à la vie collective que lorsqu'il pouvait, ainsi, sans rompre le contact, fuir le coude à coude et reprendre, à l'écart, possession de lui-même; alors, il ne sentait plus seulement solidaire, mais fraternel." (43) Il apparaît donc que jamais Jacques ne se sent lui-même que lorsqu'il est seul, que lorsqu'il ne doit plus jouer le rôle de confident ni de conseiller. Par là s'expliquent deux phénomènes corrélatifs: la vénération de Jacques pour Meynestrel et son besoin d'activité.

Jacques était profondément attaché à Meynestrel; "il ne l'aimait pas seulement comme un ami: il le vénérât comme un maître. (44) Pourquoi cette vénération pour le Pilote? Il ne s'agit pas d'un attachement intime et fraternel; malgré leur camaraderie, Jacques conservait d'instinct sa distance. Son admiration pour le chef s'explique en partie par le fait que Meynestrel représente pour lui un élément d'équilibre au sein du groupement révolutionnaire. Comme Jacques, le Pilote exerce un grand ascendant sur la communauté socialiste dont il est le

(42) IBID., p.82 (43) IBID., p.74 (44) IBID., p.11

véritable centre et animateur. Mais malgré le mystère dont il s'entourait, malgré le vague de son passé et de sa présence à Genève, il n'est pas isolé du groupe comme l'est Jacques. La similitude de ces deux chefs, en leurs rapports avec la collectivité, est manifeste. Tous deux ont cet art "dans les problèmes sociaux les plus enchevêtrés, de dégager aussitôt l'essentiel et le résumer en quelques formules frappantes," (45) ce qui leur assure un ascendant exceptionnel! D'ailleurs, le plus souvent, Meynestrel ne se mêle pas aux discussions qu'entretiennent les révolutionnaires au "Local", mais se retire avec Jacques dans la pièce du fond. Lorsqu'il y prend part c'est en médiateur qui concilie les vues déjà exprimées. Mais s'il éprouve au fond la solitude qui isole Jacques du groupe, il semble accepter sa condition, et s'associe par volonté à la communauté. "On est seul, mon petit. Il faut accepter ça une fois pour toutes...Toujours seul." (46) Cependant il se sent beaucoup en commun avec ses camarades genevois et trouve un équilibre à sa solitude dans la fraternité révolutionnaire: "Nous avons encore beaucoup de chance, sais-tu, de vivre cette phase idéologique...D'être nés sur le seuil de quelque chose qui commence...Tu es trop sévère pour les camarades! Moi, je leur pardonne tout, et même leurs palabres, à cause de leur vitalité, de leur jeunesse!" (47)

Son lien avec Meynestrel souligne donc que dans le milieu révolutionnaire de Genève, Jacques cherche à s'allier au membre le plus semblable à lui-même, mais sachant, malgré sa solitude intime, s'intégrer au groupe dont il est le chef. Le problème de la durée de cette vénération se posera ultérieurement, mais l'essentiel est qu'elle soit pour Jacques, à ce moment-là, une solution à son isolement au milieu de la collectivité. S'il ne le rejoint pas idéologiquement, Jacques

(45) IBID.,p.26 (46) IBID.,p.83 (47) IBID.,p.86

trouve quand même dans le Pilote un équilibre qu'il recherche lui-même. Il cherche aussi à résoudre le problème en échappant entièrement au groupe par sa participation à des missions politiques. Son plaisir d'être physiquement actif s'exprime à plusieurs reprises: "Il aimait l'activité; c'était une façon de pouvoir s'aimer sans remords. Et puis, il n'était pas fâché de s'éloigner pendant quelques jours; d'échapper à ces interminables réunions, à ces débats en champ clos" (48) "Rester là, immobile, dans cette tabacrie, à ressasser les mêmes questions lui sembla tout à coup intolérable." (49) Et dès son retour de Paris à Genève, en face de la menace directe de la guerre, il se trouve délivré d'il ne savait quoi; il s'était penché sur lui-même, cherchant à s'expliquer cette joie intérieure dont ce matin il se trouvait comblé. "Fin!"... de se débattre dans la confusion des idées, des doctrines; un but précis s'offre enfin; l'action directe contre la guerre." (50) Il enrageait de n'être qu'un spectateur à Paris, un enregistreur de propos, et de ne rien faire. Au moment enfin de sa mission à Berlin "il était à la fois exalté par la perspective d'agir, par le caractère mystérieux de cette mission, par les dangers qu'il pouvait courir." (51)

En considérant Jacques dans son rapport avec ces amis, nous avons retrouvé deux idées essentielles qui s'étaient déjà introduites dans notre premier chapitre. D'abord, Jacques exerce sur autrui un grand intérêt et un ascendant considérable qui s'expliquent en partie par sa personnalité énergique, par les influences ataviques. N'oublions pas le grand rôle social que joue Oscar Thibault dans son milieu catholique et le rôle de chef que tenait Antoine dans son groupe médical. En observant Jacques à Lausanne, Antoine souligne que cette aptitude à s'imposer qui caractérise la famille Thibault se prolonge en son cadet: "on le

(48) IBID., p.36 (49) IBID., p.23 (50) IBID., pp.294-295 (51) L'ETE 1914, IV, p.64

consultait, on guêtait son approbation, on craignait son blâme; manifestement aussi, on venait se réchauffer le coeur près de lui." (52) Mais le deuxième fait qui s'impose est que Jacques comme son père et Antoine, souffre d'une solitude irrémédiable. Dans l'Epilogue Antoine reproduit le fond même de la plainte que Jacques avait tant de fois formulée: "Il réfléchit à cette chose inexplicable: pas un ami!... il avait toujours eu la sympathie de ses camarades, la confiance de ses maîtres; il avait été violemment aimé par quelques femmes; mais il n'avait pas un seul ami!... Jacques lui-même..." (53) Tant de fois, comme Jacques avait essayé de le faire, il veut découvrir en autrui le "prochain", le "semblable"; un "pareil à moi," dit-il, "dont une minute, je rêve de faire mon ami!" (54) Chacun des deux reste cependant séparé de tous "par une cloison étanche, étranger parmi des étrangers". (55) Si Jacques trouve solution à son aliénation à travers son amitié avec Daniel, ce n'est qu'un répit temporaire, car l'exclusivisme qu'il demande ne permet ni permanence, ni profondeur, ni la résolution de la complexité de ses problèmes. Il en résulte que Jacques est ainsi renvoyé seul à la recherche de son moi authentique; ne trouvant en Daniel qu'un confident incomplet, il essaie d'atteindre la fraternité révolutionnaire à Lausanne et puis à Genève. Là aussi il se trouve isolé, et l'étouffement moral dont il y souffre ne cesse que lorsqu'il est à l'écart du groupe ou en train d'accomplir une mission dangereuse. C'est ainsi que la ligne de développement de la personnalité de Jacques Thibault, à ce point dans notre étude semble être circulaire. Isolé par l'hostilité et le matérialisme de sa famille, il se retrouve plus isolé encore dans le groupe pour lequel il croit ressentir son plus grand intérêt.

(52) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p.230

(53) MARTIN DU GARD, EPILOGUE, p.295

(54) IBID., p.335 (55) IBID

JACQUES ET SES RAPPORTS AMOUREUX

Le problème de l'amour dans l'expérience humaine est au centre même de l'oeuvre de Roger Martin du Gard. A travers toute celle-ci, prévaut l'idée que l'amour est un malentendu. Robidoux le souligne dans son étude sur Les Thibault: "L'amour, pour Roger Martin du Gard, est presque nécessairement, l'alliage d'éléments contradictoires et dont l'équilibre est en lutte." Robert Gibson conclut semblablement: "Roger Martin du Gard's characters are less successful in understanding other people than in understanding themselves and for this reason are doomed to unhappiness in love. Love is impossible because the basic aims of women and men are opposed," (2) "Most of the men and women are predestined to failure in love because of mutual incompatibility. Some are unhappy because they have too much in common". (3) Dans Devenir!, par exemple, s'était développé le thème de l'impossibilité d'un lien intime et durable; André Mazarelles était victime d'un mariage sans amour, de l'incompréhension de sa femme, de ses parents et d'une amitié vide. Dans Jean Barais le héros était incapable de maintenir des rapports durables et heureux avec des femmes. Ses affaires avec Huguette et Julia étaient aussi brèves que son mariage avec Cécile. Enfin, aucun personnage des Thibault ne connaît véritablement de mariage satisfaisant ou permanent - ni Oscar, ni les Fontanin, ni le Pasteur Grégoire, ni Rachel, ni Anne. Jacques, Antoine et Daniel ne se marient jamais et Jenny montre une telle aversion pour le contact physique qu'un mariage normal en son cas est tout à fait inconcevable. Antoine formule ce jugement sur l'incompatibilité de l'homme et de la femme: "(C'était une idée à laquelle il tenait; qu'il y a, fatalement, à la base de tout amour passionné, un malentendu, une illusion généreuse, une

(1) REJEAN ROBIDOUX, ROGER MARTIN DU GARD ET LA RELIGION (PARIS: AUBIER, COLL. LES GRANDES AMES), p.261.

(2) ROBERT GIBSON, ROGER MARTIN DU GARD (LONDON: BOWES, 1961), p.91.

(3) IBID., pp.93-94

erreur, sans laquelle il ne serait pas possible de s'aimer aveuglement.)" (4)
 Martin du Gard examine également le problème des déviations sexuelles, en les rapportant aux expériences humaines, avec une compassion tranquillement amoral. L'inceste lui est tout à fait acceptable puisque c'est un phénomène nature. "Ces choses-là, vous voyez comme ça peut arriver tout naturellement. C'est même tout simple, n'est-ce pas, quand on y pense, quand on retrouve à peu près l'enchaînement des détails." (5)

Jacques Thibault n'échappe pas aux entraves comportées par une liaison hétérosexuelle; il est à la fois victime de cette incompatibilité entre l'homme et la femme et de l'instinct incestueux. Mais s'il n'arrive pas à établir de liaison permanente ou même temporaire avec des femmes, c'est surtout en raison de la personnalité contradictoire et incertaine que nous avons découverte dans ses réactions contre sa famille et ses camarades. L'importance de la formation primaire de sa personnalité joue certainement dans ce problème; à ce propos, Martin du Gard adopte un point de vue freudien sous l'influence de ses études en psychiatrie. C'est en transcrivant pour Gide ce que le Colonel Maumort écrivait à cet égard dans son journal qu'il masque sa position quasi-déterministe:

Alors que nombre de nos souvenirs de jeunesse sont à demi effacés et flottants, tous ceux qui, par quelque point, se rattachent à nos découvertes sexuelles, ont gardé intactes leur précision, leur fraîcheur, leur intensité. Cette constatation, chacun, je crois, peut le vérifier en lui-même. Est-il une preuve plus manifeste de la portée de ces initiations? et du rôle primordial que jouent ces premières curiosités, ces premières expériences, dans la maturation de la personnalité? Elles ont une action déterminante sur le caractère, les tendances, l'existence entière de l'adulte. Là est la clef de l'homme. (6)

Si nous revenons donc à l'adolescence de Jacques et à ses premiers déterminants sexuels, le problème de son impuissance à s'adapter à l'amour se trouve expliqué

(4) ROGER MARTIN DU GARD, EPILOGUE, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) V, p.207
 (A NOTER QUE TOUTES LES CITATIONS DES THIBAUT RENVOIENT A L'EDITION DE POCHE)

(5) ROGER MARTIN DU GARD, CONFIDENCE AFRICAINE, OEUVRES COMPLETES (PARIS: GALLIMARD, NRF, 1955) 11, p.1121.

(6) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE CORRESPONDANCE (PARIS: GALLIMARD, 1968), 11, p.405.

en partie. Mais sans insister trop sur ces premières expériences, il faut également nous demander si, en raison des rapports que Jacques a entretenus avec sa famille et avec ses camarades, il pouvait jamais se lier à une femme. Le problème qui se pose dans ce chapitre est donc celui-ci: si Jacques se révolte contre sa famille et contre la bourgeoisie en général, s'il ne n'intègre que superficiellement aux groupes amicaux, est-ce qu'il réussit à trouver une partenaire sympathique parmi les femmes auxquelles il se lie? Est-ce qu'il trouve enfin son équilibre, en détachant, de l'ambiguïté de son caractère, ce qu'il croit être sa personnalité authentique? En analysant de plus près ses premiers contacts avec la sexualité et ses rapports finaux avec Gise et Jenny nous trouvons que cette quête de l'authenticité reste irrésolue, et que ses liaisons anoureuses ne représentent que des tentatives avortées à cet égard. Le problème fait cercle pour lui, ainsi qu'il apparaîtra à travers notre étude. Jacques n'arrive jamais à détacher son attention de lui-même et ses relations amoureuses ne sont qu'un moyen d'accéder à cette compréhension de son être. C'est à-dire que sa poursuite de la femme idéale est une expression de cette recherche continuelle de soi, et en essayant d'unir ces deux visées, Jacques ne réussit dans aucun des cas. Tout un réseau de sentiments ambivalents retient son épanouissement amoureux: son besoin de pureté, sa recherche de l'expérience pure qui contredisent son désir de maintenir une liaison normale avec une femme.

Pour revenir au fond même du problème il n'est pas superflu d'examiner la question de l'atavisme. Nous découvrons à travers des lettres posthumes de M. Thibault que l'ambivalence sentimentale de Jacques est incarnée dans ses parents, dont chacun représente un de ses deux extrêmes. L'image de Lucie Thibault selon ces lettres, est celle d'une femmesentimentale, douce et imaginative qui, malgré

la tendresse de son mari, se voit reprocher la culture d'une sensibilité intérieure.

"Je t'aime de toute mon âme, ma bien-aimée.", écrit le père dans sa correspondance. "L'absence me glace le coeur, plus encore que la neige en l'hiver de ce pays étranger... Avant dimanche je te serrerai de nouveau contre moi, mon (ma) Lulu chéri (chérie). Les autres ne peuvent pas deviner notre secret: personne jamais ne s'est aimé comme nous..." (7) Tout, cependant, n'est pas de la même chaleur et cette lettre suivante révèle l'autre aspect de son amour:

Un mot de ta lettre m'a, je l'avoue, mécontenté. Je t'en conjure, Lucie, ne profite pas de mon absence pour perdre ton temps à étudier ton piano. Crois-moi, cette sorte d'exaltation que procure la musique exerce sur la sensibilité d'un être encore jeune une action néfaste; elle accoutume à l'oisiveté, aux écarts de l'imagination et risque de détourner une femme des vrais devoirs de son état. (8)

Malgré les signes de tendresse qu'on trouve dans ses lettres et dans ses reliques sentimentales, le mouchoir brodé, l'écrin, deux boucles d'oreille de fillette, de vieilles photographies décolorées, Oscar Thibault se refuse à l'extériorisation de ses sentiments. Cette sensibilité contractée se dissimule derrière un masque de rudesse qu'il porte non seulement en présence de Jacques, comme nous l'avons déjà remarqué, mais également en présence de sa femme. En voici un exemple:

Tu ne me comprends pas, et je m'aperçois que tu ne m'as jamais compris. Tu m'accuses d'égoïsme, moi dont l'existence est tout entière consacrée aux autres!... Tu devrais remercier le bon Dieu et être fière de cette vie de dévouement que je mène, si tu pouvais en pénétrer le sens, la grandeur morale, le but spirituel! Au lieu de cela, tu en es jalouse, bassement, et tu ne songes qu'à frustrer à ton profit ces oeuvres qui ont si grand besoin de ma direction!... (9)

D'ailleurs, les "Notes pour servir à une Histoire de l'autorité paternelle" que nous avons déjà considérées, avaient été rédigées pendant sa première année de mariage et expriment un durcissement non épargné à sa femme. "Etre féroce envers soi-même, pour se donner le droit d'être dur envers tout." (10) "L'estime n'exclut pas nécessairement l'amitié, mais il semble rare qu'elle contribue à la faire naître. Admirer n'est pas aimer; et si la vertu obtient la considération,

(7) ROGER MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) II, p. 354.

(8) IBID., pp. 354-355 (9) IBID., p. 355 (10) IBID., p. 362.

elle n'ouvre pas souvent les coeurs". (11) "L'homme n'a pas d'amis. Dieu le console en lui procurant des obligés." (12)

C'est ainsi qu'Oscar Thibault, à travers ces fragments de sa correspondance, révèle une indéniable tendresse et sentimentalité amoureuse qu'il a pourtant volontairement mutilées. Il résume l'ambivalence de son être en cette phrase-clé: "Piège du démon - Ne pas confondre avec l'amour du prochain l'émoi qui nous saisit à l'approche, au toucher de certains êtres..." (13) Cette émotivité amoureuse reste donc dissimulée sous un masque d'indifférence et de pudeur et il tait semblablement son affection pour ses fils. Son refus de manifester ouvertement ses sentiments est une des sources multiples de la pudeur de son fils cadet. Nous avons déjà observé comment cette réticence du sentiment surgit dans les rapports amoureux d'Antoine. A part sa liaison avec Rachel, ses autres attachements sont tous de brève durée. Il se vante d'être "un fort" (14) et de n'avoir, au fond, besoin de personne. Mais en dépit de l'indépendance sentimentale dont il se vante, Antoine ressent du désir physique envers Rachel, Gise, Anne et Nicole, et à ces moments là, il était intimidé jusqu'au point de refuser de se laisser entraîner. L'influence de Rachel sur sa vie amoureuse est temporaire, et malgré son aveu: "c'est toi qui m'as fait sortir de mon trou", (15) en présence des femmes, Antoine, comme son père, ne s'évade jamais de lui-même.

Il est également inévitable de revenir sur le séjour de Jacques au pénitencier de Crouy pour retrouver les origines de ses rapports amoureux. La perversion sexuelle qu'il a apprise à Crouy ne doit pas être sous-estimée. Mardin du Gard suggère non seulement qu'il est passé par une masturbation excessive, mais aussi

(11) IBID., p.363 (12) IBID (13) IBID., p.365

(14) ROGER MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p.306.

(15) IBID., p.482.

par l'enseignement du père Léon et d'Arthur:-

Seul, comme ça, on finit par avoir un tas d'idées qu'on ne devrait pas...Surtout que...Ainsi, les histoires du père Léon, tu sais...et les dessins...Eh bien, au fond, c'est un peu une distraction, tu comprends? J'en fais d'avance...Et la nuit, j'y repense...Je sais bien qu'il ne faudrait pas...Mais, tout seul, tu comprends? Toujours tout seul...(16)

Lorsque Jacques est donc ramené dans son milieu parisien, il est déjà victime de dépravations sexuelles qui contribuent non seulement à sa timidité première, mais à sa pudeur ultime aussi. A ces expériences traumatiques s'ajouteront l'expérience du vide d'affection familiale et le renouveau de la recherche de son individualisme et de son authenticité. Au premier contact avec les femmes il apportera donc un ensemble d'attitudes confuses et contradictoires qui le rendront toujours à sa solitude.

Le problème moral qui se dresse devant Jacques n'est ainsi jamais résolu en partie à cause de ses premières expériences sexuelles et en partie à cause de son incertitude foncière sur lui-même. C'est en présence de son frère Antoine, pendant leur retour à la maison paternelle, que Jacques exprime la lutte intérieure où il essaie de maîtriser les forces dont il sent en lui l'élan aveugle:

Vois-tu, Antoine, ce qui est effrayant, c'est de ne pas savoir ce qui est...normal...Comment dire?...Ne pas savoir les sentiments qu'on a...ou plutôt les instincts...On éprouve quelquefois des choses... On a des espèces d'élan vers ceci...ou cela...Des élans qui jaillissent du plus profond...N'est-ce pas?...Et on ne sait pas si les autres éprouvent la même chose, ou bien si on est...un monstre! Toi, tu as vu tant d'individus, tant de cas, tu sais sans doute, toi, ce qui est... mettons...général, et ce qui est exceptionnel. Mais, pour nous autres qui ne savons pas, c'est terriblement angoissant, vois-tu... Ainsi, tiens, un exemple: quand on a treize, quatorze ans, ces désirs inconnus qui montent comme des bouffées, ces pensées troubles qui vous envahissent sans qu'on puisse s'en défendre, et dont on a honte, et qu'on dissimule douloureusement comme des tares...Et puis, un jour, on découvre que rien n'est plus naturel...Et bien, voilà, il y a, de même, des choses obscures...des instincts...qui se dressent...et pour lesquels, même à mon âge, Antoine, même à mon âge,...on se demande...on ne sait pas...(17)

(16) ROGER MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, pp.147-148.

(17) ROGER MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) II, pp.253-254.

C'est à cause de cette indécision morale et de cette impuissance à préciser les mobiles inhérents à sa personnalité que Jacques montre toujours une pudeur extrême. A travers son développement sentimental un besoin de pureté s'exprime, dès son adolescence, et continue jusqu'à sa mort. A l'âge de 20 ans, par exemple, il condamne la vie impure, de Daniel et par contraste, il mène une existence tout à fait opposée:-

"Impure. Je pense comme vous, Jenny."

Ce mot, qu'il hésitait toujours à prononcer, mais qui lui montait si souvent aux lèvres, il le recueillait avec transport sur celles de la jeune fille. Toutes les aventures de Daniel étaient impures. Impure, aussi, la passion d'Antoine. Impurs, tous les désirs charnels. (18)

Daniel faisait effort pour froisser la pudeur de son ami "agacé qu'il était de voir avec quelle aisance Jacques, durant des mois entiers - par réaction peut-être aussi contre le libertinage de son ami - s'accommodait d'une existence presque chaste. Daniel avait même la naïveté de s'en alarmer; et il savait que, parfois, Jacques lui-même s'inquiétait un peu de la complaisante torpeur d'un tempérament qui, jadis, semblait s'annoncer plus exigeant." (19) Les confidences amoureuses d'Antoine suscitent en Jacques même désapprobation. Plus Antoine laissait entrevoir l'état d'ivresse dans lequel il vivait, "plus Jacques se réfugiait dans une résistance hautaine et sentait croître en lui une soif de pureté. Lorsque Antoine, parlant de son après-midi, se permit les mots "journée d'amour", Jacques eut un tel sursaut qu'il ne put le réprimer, et qu'il se révolta:-

"-Ah! non, Antoine, non! L'amour, c'est autre chose que ça!" (20)

Même adulte, après avoir connu une multiplicité d'aventures, parfois bizarres, il conservait en lui ce vague besoin de chasteté:-

Jacques aussi, depuis quatre ans, avait plus ou moins cédé à ses "entraînements", mais jamais, sans remords. A son insu, dans un coin peut-être mal aéré de sa conscience, subsistait quelque chose

(18) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.407 ✓ (19) IBID., p.283

(20) IBID., p.365.

de cette distinction puérile entre le "pur" et "l'impur", qu'il faisait si souvent, jadis, au cours de ses discussions avec Daniel. (21)

Cette réserve se manifeste lorsque Jacques embrasse Jenny pour la première fois, lorsqu'il la prit chastement entre ses bras. (22) "Nous aussi... Nous, comme tous les autres..." Une ombre de dépit, une sorte de désespoir et de peur se mêlait à son désir." (23)

La base même de sa vie sentimentale est ainsi mal assurée. Sa perversion adolescente, sa moralité dans l'immoralité et sa poursuite perpétuelle de soi, soulignent combien il serait impossible pour Jacques de se lier à une femme de façon normale et permanente. Après sa sortie de Crouy, son premier contact avec la femme semble détruire la prison vague et indéfinissable où Jacques s'était enfermé. Il s'agit sans doute d'une machination d'Antoine, avec la complicité de Lisbeth Fruhling, pour la séduction de Jacques. Mais comme le suggère M. Robidoux, la rencontre insolite d'éléments multiples donne à cet acte une dimension nouvelle beaucoup plus large que ce qu'avait calculée Antoine. (24) D'abord, la pureté est préservée jusqu'à un certain point. Lorsque Lisbeth se penchait sur lui, "il respirait son souffle et ses frisures lui frôlaient l'oreille. Il n'éprouvait aucun trouble des sens. Il avait connu la perversité; mais un autre monde maintenant le sollicitait, qu'il croyait découvrir en lui, qu'il exhumait d'un roman récemment parcouru: l'amour chaste, un sentiment de plénitude heureuse et de pureté." (25) Pendant leur, "rite quotidien", (26) ^{/assis} les tenant tous deux sur le canapé joue contre joue, les mains restaient sages:

-
- (21) ROGER MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) 111, p.350.
 (22) L'ETE 1914, IV, p.279
 (23) IBID., pp.279-280
 (24) ROBIDOUX, op.cit. p.193
 (25) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, pp.207-208.
 (26) IBID., p.210

D'un accord tacite, Lisbeth et Jacques évitaient les gestes inédits... Pour Lisbeth, qui souvent semblait lasse, elle écartait sans effort toute sollicitation des sens: auprès de Jacques elle se grisait de pureté de poésie. Quant à lui, il n'avait même pas à repousser de tentation plus précise: ces chastes caresses trouvaient leur fin en soi; l'idée qu'elles pussent être le prélude d'autres ardeurs ne l'effleurait même pas... La dissociation était complète entre son âme et sa chair... (27)

Mais si cette distinction n'est pas permanente est-ce que la séduction finale est purement physique? Cette expérience prend une valeur symbolique de régénération morale:-

Alors il se souvint; il se leva. Et une irrésistible envie le prit aussitôt de quitter ce qui lui restait de vêtements, et de laver à grande eau ses membres moites. La fraîcheur du tub lui parut un baptême. Encore ruisselant, il se mit à aller et venir par la chambre, cambrant les reins, palpant ses jambes nerveuses, sa peau fraîche, avec un total oubli de ce qui pouvait lui rappeler de honteux cette complaisante adoration de sa nudité. (28)

Il semble, en effet, prendre un regard neuf sur lui-même et sur la moralité; il prend plaisir à contempler les particularités de son corps dans la glace et sourit de ses égarements. "Sans réfléchir précisément à ce qui s'était passé cette nuit, sans même penser à Lisbeth, il se sentait le coeur joyeux, l'âme et la chair purifiées". (29) Mais même si Jacques pense avoir recouvré son équilibre moral à travers cette expérience sexuelle, il n'est pas conscient de la signification totale de cet acte. Il ne s'agit pas d'une simple satisfaction des sens, mais d'une conjonction complexe d'éléments intellectuels, sentimentaux et sensuels qui conspirent à sa libération momentanée. Sans doute Albert Camus, dans sa "Préface" aux Thibault, souligne-t-il le caractère d'inopportunité de cet événement. (30) C'est la nuit, avant l'enterrement de maman Frühling, et la séduction a lieu dans une chambre tout près de la loge où repose le corps. Mais à ces circonstances s'ajoutent le panaris de Lisbeth,

(27) IBID., pp.210-211

(28) IBID., p.252

(29) IBID

(30) ALBERT CAMUS, "PREFACE" AUX OEUVRES COMPLETES, I, p.XIV

le chagrin de son mariage futur avec son oncle, et sa demande de prière commune pour maman Fruhling. Et lorsque Lisbeth déroula le pansement de son doigt fripé et livide, "Jacques eut un arrêt de respiration, une seconde de vertige, comme si elle eût soudain dénudé quelque place de chair secrète... Alors il eut envie malgré sa répugnance de baiser la main malade pour la guérir."

(31) Devant l'accent plaintif de Lisbeth qui envisage le futur avec son oncle, Jacques "voulait qu'elle fût malheureuse, tant il goûtait en ce moment de la plaindre. Il l'entoura de ses bras, il la serra de plus en plus fort. Jamais il n'avait connu pareil soulèvement de tout son être." (32) Et pendant ces embrassements, lorsque Lisbeth balbutie: "Prions ensemble pour maman Fruhling" (33), Jacques "n'était pas éloigné de croire qu'il priait, tant il y avait de ferveur dans ses caresses." (34)

La première expérience amoureuse que traverse Jacques révèle donc une rencontre singulière d'éléments contraires, baignés d'émotivité, qui conspirent à le faire triompher temporairement de sa pudeur morale. Mais on ne doit pas méconnaître la signification totale, la valeur intellectuelle et sentimentale dont cet acte est chargé. La candeur morale dont Lisbeth se plaint n'est pas véritablement maîtrisée et l'élément cérébral et affectif dominera tous ses rapports amoureux ultérieurs. Son émancipation reste partielle.

L'analyse de son attachement à Gise révèle le même enchevêtrement de problèmes qui gênent son épanouissement amoureux. Le plus souvent cette affection est évoquée comme un amour fraternel éprouvé par Jacques pour cette jeune fille de quatre ans plus jeune que lui. Il la décrit à Daniel et à Jenny comme sa petite soeur: "Car j'ai presque une petite soeur...Mademoiselle a élevé à la maison une

(31) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.250 (32) IBID., p.251

(33) IBID. (34) IBID.

petite nièce à elle, une orpheline. Pour moi, c'est comme une petite soeur."

(35) L'appréhension de passer deux mois à Maisons-Laffitte s'efface devant la perspective de les vivre" auprès de cet être naïf et tendre qu'il aimait comme une soeur: bien mieux qu'une soeur." (36) Mais quelle est la source de cet amour fraternel? A maintes reprises Jacques souligne que la présence de Gise était la seule joie qu'il ait connue à la maison. Dans *La Sorellina*, par exemple, il décrit sa haine et sa révolte passées, atténuées seulement par la présence de Gise. "Solitude, désert, enfance réprouvée. L'âge d'homme a pu venir, sans que Guiseppa ait cueilli sur une autre bouche que celle de sa petite soeur un mot de douceur prononcé sur lui." (37) Il se confie à Jenny:-

Ce que j'éprouvais pour Gise, comment l'expliquer?...Un attrait, un attrait inconscient, superficiel, fait surtout de souvenirs d'enfance... Non, ce n'est pas assez dire, je ne veux rien renier, je ne dois pas être injuste pour ce qui a été...Sa présence était ma seule joie à la maison...Un petit coeur chaud, plein d'abandon...Elle aurait dû être pour moi comme une soeur. (38)

Nous sommes sensibles à ces témoignages de bonheur au foyer des Thibault. A son retour de Crouy, par exemple, Gise laisse pour Jacques un petit bouquet de violettes, d'où s'échappe une banderole de papier sur laquelle elle avait tracé en lettres multicolores: "Pour Jacquot". (39) C'est le même geste qu'elle répétera lorsque Jacques sera reçu à l'Ecole Normale. C'est elle qui obtient le premier sourire de Jacques lorsqu'il revient à la maison après Crouy, et c'est elle qui seule rend tolérable ses vacances auprès de son père à Maisons Laffitte: "Du même coup, sa tristesse s'envola: la robe de Gisèle faisait une tache claire à travers les basses branches des marronniers. Près d'elle, il eut le sentiment qu'il retrouverait aussitôt du goût à être jeune et à vivre!" (40) Gise rallume sa joie de vivre, et le fait sortir de son existence malheureuse et passive; c'est précisément cet aspect vigoureux de son attachement qui le tourne en problème

(35) ROGER MARTIN DU GARD, *LE CAHIER GRIS, LES THIBAUT* (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p.76

(36) MARTIN DU GARD, *LA BELLE SAISON*, p.358.

(37) MARTIN DU GARD, *LA SORELLINA*, p.164

(38) MARTIN DU GARD, *L'ÉTÉ 1914*, III, p.417.

(39) MARTIN DU GARD, *LE PENITENCIER*, p.195

(40) MARTIN DU GARD, *LA BELLE SAISON*, p.357.

sexuel. L'origine de son attrait physique est double. Gise lui accorde une importance qu'il n'a jamais ressentie: "Il n'avait pas pensé que son arrivée illuminerait à ce point la vie de cette enfant, lui dont la présence n'avait jamais semblé désirée de personne; et il lui sut tant de gré de cette découverte qu'il prit sa main abandonnée sur l'herbe et la caressa." (41) Elle éveille d'ailleurs sa sensibilité amoureuse, comme Jacques le montre dans

La Sorellina:-

Enfant sans coeur, disaient-ils - Lui, qu'un cri d'animal blessé, qu'un violon de mendiant, qu'un sourire de signora croisée sous un porche d'église, faisait sangloter le soir dans son lit ...Annetta, Annetta, sorellina Miracle qu'elle ait pu fleurir dans cette sécheresse.

Soeur cadette, Soeur de ses désespoirs d'enfant, de ses rébellions. Unique clarté, source fraîche, source unique dans cette ombre aride. (42)

Il est significatif que Gise soit souvent évoquée comme un jeune animal, innocent et aimable qui touche la corde sensible de Jacques. "Elle étouffa un cri de joie et se glissa comme une souris dans l'intérieur." (43) "Dans une glace elle (Mademoiselle) aperçut...sa nièce qui bondissait sur place comme un chevreau..." (44) En voyant Jacques de retour du pénitencier, "elle se jeta dans ses bras, puis se mit à sauter comme un cabri." (45) "Gisèle ne lâchait toujours pas la main de Jacquot et elle se collait silencieusement contre lui, avec la sensualité d'un animal jeune." (46) C'est surtout pendant l'été qu'ils passent ensemble à Maisons-Laffitte que Jacques est sensible à la joie de vivre qui s'exhale de Gise et qui le réchauffe au physique et au moral:

Elle rit et se rapprocha de lui par un glissement qui fit remarquer à Jacques combien elle était flexible. Elle avait la sensualité naturelle et joyeuse d'un animal jeune, et son rire de gorge, lorsqu'il ne faisait pas penser à un rire d'enfant, ressemblait à un roucoulement amoureux. (47)

(41) IBID., p.358

(42) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, pp.164

(43) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.186

(44) IBID (45) IBID., p.197 (46) IBID

(47) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON., p.358.

Son exhubérance la fait ressembler à un bourdon rôdant autour de lui un bel après-midi. "Il est rond et noir comme toi. Et même son bourdonnement ressemble un peu au bruit que tu fais quand tu ris." (48)

C'est donc par la complicité d'éléments divers que l'affection de Jacques pour Gise arrive à son expression physique. Gise lui inculque non seulement la joie de vivre mais aussi un sentiment d'importance de soi insolite. Complice est aussi la sensualité de ce jeune animal comme l'est la beauté de l'ambiance estivale: "Le soleil tapait dur sur la ville...au centre d'un terre-plein sablé, garni d'orangers en caisses, mais, sous les arbres, l'herbe était restée fraîche." (49) "L'odeur des pétunias, dont le soleil avait rissolé tout le jour les calices poisseux, se dégageait lourdement des jardinières de la véranda et plansit dans l'air chaud." (50) L'expression physique de leur lien masqu'ainsi l'aboutissement final de ces circonstances multiples et ne traduit en aucune manière l'attachement authentique de Jacques pour cette soeur cadette. Lorsque ce grand moment est évoqué dans La Sorellina, la multiplicité des impressions suscitant cette expérience passagère enveloppe le sentiment de son importance, l'émoi du corps chaleureux et animal de Gise, la chaleur et l'odeur parfumée de la nuit:

Cri de l'amour. Il ne l'a jamais entendu. Jamais, jamais...Et contre lui cette détresse. Annetta. Contre lui ce corps jeune, voluptueux et plein, abandonné. Mille pensées ensemble dans sa tête, leur amoureuse enfance, tant de confiance, tant de tendresse, il peut l'aimer, elle est de son climat, il veut la consoler, la guérir. Contre lui cette tiédeur animale qui l'enlace, les jambes soudain. Vague brusque qui emporte tout, et la conscience. Sous ses narines, l'odeur connue et neuve des cheveux...Complicité de la nuit, des parfums, du sang, invincible transport. (51)

C'est ainsi que Jacques est entraîné, malgré lui, par accumulation de circonstances contingentes, à ce moment qui ne se répétera plus entre eux et qui se résout aussitôt que l'intensité de l'instant s'éteint, "Amour sans mystère sans épaisseur, sans horizon." (52) Lorsqu'ils se rencontrent, après des années de séparation, Jacques surmonte facilement l'attendrissement provoqué par le rappel du passé. Oubliant tout, il "passa sans transition de la plus agressive malveillance au plus spontané, au plus illusoire élan de tendresse...Mais très

(48) IBID., p.360 (49) IBID., p.357 (50) IBID., p.359.

(51) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, pp 174-175 (52) IBID., p 182

vite, la lucidité lui revint, entière...: et tandis qu'il restait incliné au-dessus d'elle, les narines dans ses cheveux, il aperçut nettement comme s'il se fût agi d'un étranger, l'équivoque de cette attirance toute physique. " (53) L'idée du mariage l'effleure même, mais Jacques est toujours incapable de sacrifier son moi. Il a toute conscience du problème qui se perpétuera pour lui: "sa pensée heurta quelque chose d'opaque, d'intérieur: un infranchissable obstacle, dressé au centre de lui-même." (54) Cet être indéfinissable et indéchiffrable qu'il se croit ne peut se lier à une autre personne tant qu'il est en train de se déchiffrer.

Le problème des rapports entre Jacques et Jenny de Fontanin est d'une complexité dont l'auteur lui-même est conscient. En voici un indice dans sa correspondance avec Gide: "Jacques aime Jenny, mais d'une façon si particulière que je ne puis guère penser à autre chose ces jours-ci." (55) Leur liaison se fonde sur une diversité de besoins psychologiques, pourtant parallèles en eux, mais rendant le malentendu de leur relation finale inéluctable. Le jugement que portent les critiques sur la nature incestueuse des amours de Jacques (56) peut s'accepter à ce point de notre étude. Si Jacques se condamne pour le désir incestueux éveillant son intérêt pour Gise, cette condamnation morale n'est valable qu'au sens le plus large, en raison de ses évocations multiples de Gise comme sœur cadette. Mais Jacques ne noue durablement de lien avec Gise, ni physique, ni psychologique; ils sont trop différents l'un de l'autre, et une compréhension réciproque de leurs véritables natures leur fait défaut. Jenny, cependant, est le miroir où se reproduit l'image de Jacques, et en reconnaissant en elle son propre caractère, Jacques croit trouver enfin la base commune d'une heureuse et durable association.

(53) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, p.377 (54) IBID., p.342

(55) ROGER MARTIN DU GARD À ANDRÉ GIDE, CORRESPONDANCE, I, 9 OCTOBRE, 1922.

(56) ROBERT GIBSON, ROGER MARTIN DU GARD, pp.93-94. CLEMENT BORGAL, ROGER MARTIN DU GARD, (PARIS: ED.UNIVERSITAIRES, 1957), p.96

En elle Jacques voit la possibilité d'unir la sympathie à la compréhension, la pureté à l'amour, la solidarité à la solitude. C'est un idéal que Jenny représente d'abord dans l'ordre affectif et finalement dans le domaine, intellectuel, lorsqu'elle accepte d'entrer dans la nouvelle société juste et pure qu'il voudrait construire.

La première rencontre de Jacques et Jenny, plusieurs mois après la sortie du pénitencier, fait ressortir chez Jenny un noeud d'émotions excessives qui resteront au fond de sa personnalité. Son hostilité et sa cruauté envers l'ami de son frère témoignant d'un cynisme remarquable chez une jeune fille de quatorze ans. Elle lui garde toujours rancune de l'escapade à Marseille dont, à ses yeux, il portait toute la responsabilité: "De longue date, sans le connaître, elle le détestait. En l'apercevant, ce soir-là, du début du goûter, elle s'était souvenue, malgré elle, du mal qu'il leur avait fait, et dès le premier examen, il lui avait déplu sans réserve." (57) Elle se complait à le juger laid, même vulgaire. Cette constatation alimente sa rancune et sa jalousie envers Jacques qui lui disputait une part de l'affection fraternelle. Mais l'inimitié qu'elle éprouve pour Jacques est tellement excessive qu'elle fait présager l'attitude antisociale qui se développera en elle. Elle lui tourne le dos, fait n'importe quoi pour le blesser au vif, dans une nervosité extrême: "Ah! elle raconterait tout à son frère, pour qu'il cessât de fréquenter ce malotru! Elle le haïssait. A la dérobée, elle l'aperçut, rouge et digne. Son aplomb redoubla. Elle chercha ce qu'elle pourrait inventer afin de le blesser davantage." (58).

(57) MARTIN DU GARD, LE PENITENCIER, p.238

(58) IBID., p.240

Ce n'est que plusieurs mois plus tard que Jenny rentre dans l'intrigue, mais ce qui est sensiblement accusé est sa tendance à se retirer du monde du point de vue physique et moral. Cette "timidité sans cesse en lutte contre l'orgueil, et qui dégénérerait parfois en une susceptibilité extravagante" (59) la force à se tenir toujours à l'écart d'autrui en une attitude de méfiance et d'orgueil. Elle ne peut pas supporter qu'on la touche:

Elle n'avait jamais voulu apprendre à danser tant le contact d'un bras étranger lui semblait physiquement intolérable, et, lorsqu'elle était encore une toute petite fille, un après midi qu'elle s'était foulé la cheville au Luxembourg...elle avait préféré monter l'escalier en traînant son pied meurtri, plutôt que de laisser la concierge la prendre dans ses bras pour la porter jusqu'à son étage. (60)

Ce sont de premiers indices du sentiment de solitude qui rapproche superficiellement Jenny de Jacques. Chez Jenny, la solitude est volontairement acquise et continuellement nourrie par une peur anormale de la vie et par un besoin de se croire malheureuse. Le ressentiment qu'elle éprouve contre le bonheur de sa cousine Nicole provoque chez elle un de ses multiples élans de rancune indifféremment dirigés contre tout:

"Non", songeait-elle..."ce bonheur là...Moi, non"...Et appuyée au mur du jardin, serrant la chienne entre ses bras, elle éprouvait une si poignante mélancolie, tant le rancœur contre elle ne savait quoi, tant d'espérance sans but, qu'elle leva la tête vers le ciel constellé, et souhaite, pendant quelques secondes, de mourir avant d'avoir essayé de vivre. (61)

Cette inquiétude devant l'existence est un trait bien significatif et qui distingue Jenny de Jacques. Si tous deux manifestent la même inaptitude à s'intégrer à la société et le même ressentiment contre elle, Jenny ne partage pas cependant l'espoir d'une intégration future, ce qui est au centre des

(59) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.372

(60) IBID., pp.372-373.

(61) IBID., pp.373

révoltes de Jacques. Jenny remarque que Jacques exprimait souvent cette rancune indéterminée. "Pourtant et, en cela, comme il différait d'elle! - sa foi en l'avenir, en un bonheur futur, restait évidente: à travers ses imprécautions, circulait un perpétuel souffle d'espérance, de certitude; son ambition paraissait démesurée, n'offrir aucune prise au doute." (62) Il explique son optimisme, plus tard:

"Pour moi, le passé est passé. Chaque jour vécu tombe dans un trou noir. J'ai toujours eu les yeux vers l'avenir."

Ces paroles la blessaient plus qu'elle n'osait le dire, elle pour qui le présent comptait peu, et l'avenir pas du tout; elle, dont la vie intérieure se nourrissait presque exclusivement de réminiscences. (63)

Cette attitude réticente et détachée qui isole Jenny d'autrui doit la séparer aussi de Jacques, et malgré la similitude de leurs natures, source chez eux de sympathie réciproque, elle ne sort jamais de cet abri qu'elle habite depuis son enfance. Les premières tentatives de Jacques pour l'en faire sortir n'entraînent que son retrait progressif du monde extérieur. Devant la perspective d'avoir à supporter sa présence pendant l'été elle s'écrie: "Voilà mon été absolument gâté." (64) Elle lui en veut d'avoir empiété sur sa solitude et le trouve responsable du malheur familial survenant aussitôt qu'ils commencent à se fréquenter: "Les traits altérés de Mme. de Fontanin, la dépêche ouverte sur la table, bouleversèrent Jenny... Elle eut le temps de penser: "Il est arrivé quelque chose. Je n'étais pas là. C'est la faute de Jacques!" (65) Sa première action est de se retirer; elle refuse de sortir, mais ne parvient

(62) IBID., p.416

(63) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV, p.299

(64) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, p.372

(65) IBID., p.383.

pas à occuper son temps. D'ailleurs elle s'efforce d'ensevelir tout ce qui lui rappelle la présence de Jacques: "Toute sa volonté se tendait en un seul effort: ne se souvenir de rien!" (66) Le souvenir du baiser simulé sur le mur l'obsède jour et nuit, mais elle était résolue à le taire, "comme si en le conservant ainsi enfermé dans son coeur, elle se fût réservé la liberté de s'en faire un sujet d'horreur ou simplement d'émoi." (67)

Le grand problème qui se pose est ainsi cette peur fondamentale, en Jenny de Fontanin; peur de la vie, peur d'autrui, peur d'elle-même. Si cette appréhension totale est supprimée par Jacques durant cette année de la guerre, elle reste cependant une partie intégrante de sa personnalité ultime. Sur quoi se fonde donc leur liaison? Nous avons déjà parlé de cette grande similitude de caractère qui les attire l'un vers l'autre. Ils se reconnaissent dans l'image - réciproque de leurs confessions mutuelles". "Je me sentais incompris," déclara-t-il...; "incompris de tous; même de mon frère; même de Daniel, souvent." "Exactement comme moi," se disait-elle. "Comme nous nous ressemblons" remarqua-t-elle soudain, avec un sentiment d'évidence et de joie." (69) C'est surtout au restaurant parisien que cet échange de confidences inépuisables les fait se découvrir si pareils;

Il ne se lassaient pas de s'expliquer l'un à l'autre, l'un par l'autre, et se regardaient jusqu'au fond des yeux, d'un regard gourmand et ravi. Chacun d'eux attendait, comme un aveu, comme un témoignage décisif de leur entente, que le sourire de l'autre répondît au sien. Surprenant, délicieux prodige, de se sentir si aisément pénétré par l'intuition de l'autre et de se découvrir si pareils! (70)

(66) IBID., p.421

(67) IBID., p.444

(68) IBID., p.413

(69) IBID., p.411

(70) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914., IV, p.85

L'aveu de l'un enchaîne les sentiments les plus intimes de l'autre; Jacques avoue à Jenny sa solitude orgueilleuse qui est pareille à la sienne et leur inquiétude commune.

Cet échange de confidences forme la base de leur lien; il révèle une telle similitude dans leur caractère solitaire qu'ils se découvrent l'un pour l'autre une sympathie inespérée. Mais si c'est là la base de leur épanouissement amoureux ultérieur, c'est aussi la raison primordiale de sa fin ultime. Dans ce besoin mutuel de solitude, développé depuis si longtemps, est implicite l'impossibilité de se fixer à autrui. Denis Boak souligne ce point lorsqu'il nous rappelle que la révolte contre toute la société est un trait tellement essentiel à la personnalité de Jacques que la possibilité de son mariage en est inconcevable⁽⁷¹⁾ Jacques prononce sa propre condamnation devant Jenny:—

Ces fugues, ce besoin de me libérer en brisant tout, c'est une chose terrible, c'est comme une maladie...J'ai aspiré, toute ma vie, au calme, à la sérénité! Je m'imaginais toujours que je suis la proie des autres; que, si je leur échappais, si je parvenais à recommencer ailleurs, loin d'eux, une vie entièrement neuve, je l'attendrais enfin, cette sérénité! ⁽⁷²⁾

Il avait formulé ces mêmes appréhensions devant Gise, le sentiment d'être dépaycé partout, d'être traqué par toute la société et par il ne savait quoi, "qui semblait venir aussi de lui-même." ⁽⁷³⁾ Par conséquent, après le bonheur initial de sa liaison avec Jenny, Jacques commence à se sentir traqué par elle aussi. Il rejette la responsabilité de sa tiédeur révolutionnaire sur elle et s'étonne de sa facilité à l'oublier totalement:

Il lui en voulut presque d'exister, de l'attendre, de l'arracher à

(71) DENIS BOAK, ROGER MARIN DU GARD, (OXFORD: CLARENDON PRESS, 1963), p.155

(72) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.415.

(73) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, p.341.

son enivrante solitude." Si elle mourait subitement..." songea-t-il, Et, pendant une seconde, livré aux égarements de son imagination, il savoura un mélange amer de chagrin et d'indépendance reconquise. (74)

Lorsqu'il apprend que Jenny ne veut plus partir avec lui en Suisse, il en éprouve un sentiment de libération enivrante. "Son expression atterrée et incrédule ne reflétait rien de la première pensée fulgurante qui lui était venue malgré lui: "Ma mission...Me voici libre!" (75) Son esprit restait immobilisé par ces paroles libératrices prononcées par Jenny; les dernières entraves qu'elle lui posait se rompaient et soudain tout était simplifié. Dès qu'il s'éloigne de Jenny, il retrouve un nouvel apaisement moral que la présence physique de Jenny ne peut plus menacer. "Maintenant, il peut penser à elle sans souffrir autant. Elle repose dans son souvenir: une morte passionnément aimée... Il songe à son amour comme à son enfance, comme à un passé révolu que rien ne peut ressusciter." (76)

Il est un deuxième élément intervenant dans l'amour entre Jacques et Jenny, et comme l'écroulement de leur rêve suit de leur similitude psychologique, il est aussi rendu inévitable par cette seconde donnée. Il s'agit de l'idéalisation du partenaire qui prend de proportions excessives en chacun d'eux. C'est une idéalisation jouant dans l'ordre physique et psychologique, qui, en s'évanouissant, détruit en même temps ce qui reste de leur amour. Pour Jenny, son lien avec Jacques lui révèle une source où elle pourrait puiser le courage de vivre. En lui, elle retrouve une espérance temporaire ensevelie depuis longtemps:

Le plus dur, c'était d'être seule, toujours seule...Ah! ç'avait toujours été une souffrance, de l'aimer tant ce grand frère, et de n'avoir jamais trouvé rien à lui dire, rien qui pût faire tomber une bonne fois ces cloisons que la vie, que leurs natures, que leur fraternité peut-être,

(74) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV., p.379

(75) IBID ., p.422.

(76) L'ETE 1914., V, p.8.

élevaient contre eux! Non, elle n'avait personne à qui se confier. Personne, jamais, ne l'avait écoutée, comprise. Personne, jamais, ne pourrait la comprendre...Personne? "Lui", peut-être...Un jour? (77)

Elle commence à éprouver un plaisir à se départir de son habituelle réserve puisque jamais personne ne s'est penché vers elle avec un désir si sincère de la comprendre. "Une tiédeur inconnue l'enveloppait; il lui semblait qu'elle avait jusqu'alors vécu cloîtrée, et que les limites de sa clôture, reculant soudain, lui découvraient un horizon insoupçonné!" (78) L'espérance dont elle est gonflée en vient à susciter une image illusoire de son amant. Elle éprouve près de lui l'impression fausse, d'être "enfin dans son vrai climat" (79), mais Martin du Gard ne nous laisse guère d'illusions. "Pour l'un et pour l'autre, c'était une tentation voluptueuse, à laquelle ils cédaient à tout instant, de se sentir à l'unisson, de se proclamer identiques en tout" (80) Quant à son activité politique, elle n'en saisissait jamais la portée, mais pour justifier son amour, elle plaçait Jacques très haut. "Elle ne doutait pas que ses buts fussent nobles: que les hommes dont il citait les noms...fussent dignes d'une estime exceptionnelle. Leurs espoirs devaient être légitimes, puisque Jacques les partageait." (81)

L'amour de Jacques pour Jenny se fonde également sur un idéalisme mystique. Elle représente pour lui d'abord une énigme à déchiffrer. "Elle est parfaite", songeait-il. "Parfaite, mais indéchiffrable! "Ce n'était pas un reproche: l'attraction que Jenny avait, de tout temps, exercée sur lui, n'était-elle pas faite, en partie, de ce mystère? (82) Elle lui est une île ensoleillée et inaccessible, et chaque fois que Jacques évoque leur amour, c'est toujours à un même niveau mystique. "Sybil était une étrangère. Sybil irréaliste et lointaine, comme une héroïne qu'il aurait aimée dans un livre". (83) "Sybil, Sybil, eau

(77) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.343. (78) L'ETE 1914, IV, p.40

(79) IBID. (80) IBID., p.41 (81) IBID., pp.42-43.

(82) IBID., p.69 (83) MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, p.181

sombre, éternellement limpide, vertige de pureté, Sybil. (84)"Rêve pur, délivré des instincts: véritable amour." (85)

Au fond de sa liaison avec Jenny il n'est donc jamais question d'attraction physique. C'est un amour tout pur, qui échappe à la souillure du péché. Il l'aime d'un amour fraternel et "pur". "C'est vous que j'aimais comme une soeur..." (86) Elle lui devient enfin un idéal, fournissant une impulsion à ses rêves révolutionnaires; elle sera sa "soeur de combat" (87), sa camarade en l'avenir glorieux qu'ils ont à bâtir ensemble. "Pour cet amour, qui engageait toute sa vie, il avait plus que jamais besoin d'un monde nouveau, de justice et de pureté." (88) Mais cet idéalisme tellement essentiel à l'épanouissement de leur amour est de courte durée; la disproportion entre leurs espérance et leurs réalisations devient sensible à l'un et à l'autre en peu de temps. Voici Jenny, qui ne veut pas s'éloigner de Jacques, se traînant après lui à travers tout Paris, d'une réunion futile à une autre. "Jenny chancelait...Elle était fatiguée. Le poids de son voile de crêpe, l'odeur de teinture qui s'en dégagait à la chaleur, lui donnaient un commencement de migraine. Elle se sentait dépaylée, dans ses vêtements de deuil, parmi ces hommes dont la plupart étaient en tenue de travail." (89), Devant ses amis socialistes, Jacques la traite en /se camarade; lorsqu'ils retrouvent seuls et que Jenny continue la conversation, ses phrases ingénues, "qui mettaient tout à coup sur le même plan l'étalage d'un fleuriste, les problèmes européens et la température agaçaient un peu Jacques. Il passait alors sur la jeune fille un regard indifférent et lourd." (90) Après plusieurs jours de ce train de vie fiévreux, l'illusion se transforme vite en déception et ni l'un ni l'autre n'entretiennent guère le rêve de leur avenir

(84) IBID.,p.170 (85) IBID.,p.182

(86) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.417

(87) L'ETE 1914, IV, p.167 (88) L'ETE 1914, III, p.421

(89) L'ETE 1914, IV pp.190-191 (90) IBID., p.259.

commun. Jenny n'aspire qu'à rentrer chez elle, à s'allonger parmi les coussins. Jacques, n'espérant plus l'intégrer à sa nouvelle société égalitaire, se sent libéré des entraves qu'elle lui apportait, lorsqu'elle annonce son refus de l'accompagner en Suisse.

C'est ainsi que les éléments principaux sur lesquels s'échafaude l'amour de Jacques pour Jenny commencent à chanceler très tôt. La similitude de leurs personnalités enveloppe leur séparation finale et l'avenir idéal qu'ils envisagent tous deux est aussi vite compromis. Agacé par la disproportion entre la "soeur de combat" et la jeune fille épuisée et fiévreuse qui se traîne après lui, déçu par l'aspect physique de leur amour qui les abaisse au niveau "de" tous "les autres", (91) Jacques veut se remettre seul à la recherche de sa solution du problème de la vie. Gibson souligne que l'abandon à l'amour physique est nécessaire pour tous les personnages de Martin du Gard, mais qu'il ne peut jamais les distraire longtemps de leur quête continue de l'intégrité de la vérité. (92) La signification de ce point capital apparaît si nous nous rappelons les circonstances historiques de l'affirmation amoureuse de Jacques et Jenny. Comme la séduction de Lisbeth a lieu après la mort de sa tante, cette liaison se consomme en présence de la mort et de la guerre. Ces circonstances précises s'étaient introduites déjà dans Jean Barois et dans les Thibault à propos d'Antoine. Nous nous rappelons que la première étreinte de Barois et de Cécile se fait après la mort du père, et que Barois embrasse Julia lorsqu'ils sont physiquement menacés par l'émeute (par l'émeute). Revenons aussi au début des liaisons d'Antoine avec Rachel et Anne - la première suit l'image de la lutte pour la vie de la petite Dédette, et la deuxième vient après la visite qu'Anne fait après la mort d'Oscar

(91) IBID., p.280

(92) R. GIBSON, ROGER MARTIN DU GARD, p.92

Thibault. En ce qui concerne Jacques, nous pourrions citer non seulement l'exemple de la séduction de Lisbeth, mais aussi le cas où le souvenir de la prostituée étranglée est évoqué pour lui par la présence de Gise. C'est ce souvenir qui amène Jacques au moment de plus grands désir et pitié pour elle. Quant à Jenny, elle se rapproche de Jacques d'abord en l'émotion suscitée par le chien qui s'écrase devant eux. Leur deuxième rencontre, celle qui les lie définitivement, a lieu au moment où Jérôme de Fontanin est en train de mourir. C'est un moment qui augmente leur peur, leur besoin d'affirmer les droits de la vie, et leur malaise à se sentir toujours seuls. "Ce soir seulement, il consentait à s'avouer à lui-même quelle humilité repentante, quel besoin de pardon et d'amour, le tenaillaient en secret depuis que Jenny lui était réapparue. (93) C'est une émotion qui les gagne lorsqu'ils se trouvent en pleine crise européenne, où Jenny "éprouvait la panique de ceux qui voient dans un tremblement de terre, crouler autour d'eux les murs, les toits, tout ce qui assurait protection, sécurité, et qui semblait indestructible." (94) La sécurité qu'elle éprouve auprès de Jacques le soutient à son tour, et il se sent gonflé d'émotion par sa dépendance à l'égard de lui. Enfin, la consommation de leur amour est directement provoquée par l'assassinat de Jaures:

Ils étaient dans le même état d'anxiété et de détresse, choqués comme s'ils venaient d'échapper à un accident. Mais cette voiture les isolait enfin de l'univers hostile. Jacques avait pris Jenny dans ses bras; il l'étreignit avec force: en dépit de sa lassitude, il éprouvait une sorte d'exaltation paradoxale, un goût de vivre plus violent que jamais. (95)

Cette analyse des rapports amoureux de Jacques Thibault renforce les conclusions que nous avons tirées dans les deux premiers chapitres: c'est que, malgré ses multiples tentatives de progrès, à travers ses révoltes contre

(93) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.408

(94) L'ETE 1914, IV, p.42 (95) IBID., p.277

sa famille, à travers ses amitiés et ses expériences amoureuses, il est toujours renvoyé à la quête solitaire de son moi authentique. L'approfondissement de ces rapports donne sa pleine signification aux réflexions déjà citées du colonel de Maumort. L'idéal chaste et pur qu'il se donne et qui voue toute liaison à échec naît dès son enfance, non seulement des influences héréditaires, mais également des insuffisances de son milieu. Est en question surtout ce vide affectif qui oblige Jacques à le remplir à tour de rôle chez Daniel, chez ses camarades socialistes et chez Lisbeth, Gise et Jenny. Mais l'élément aussi essentiel à sa personnalité que le rassasiement émotif est la nécessité pour Jacques de se comprendre et d'agir authentiquement. C'est dire que toute liaison doit satisfaire à cette double exigence, mais que la satisfaction n'en peut être que partielle. Ainsi observe-t-on l'impuissance de Gise et Jenny à suffire à la satisfaction de ces deux besoins en même temps. Si Gise répond à la sensibilité de Jacques et rallume son goût de vivre, elle est totalement incapable de comprendre la complexité réelle de sa nature. Et si Jenny représente le miroir qui reflète les besoins psychologiques de Jacques, elle ne réussit que temporairement à s'adapter à l'idéal personnel que le socialisme exige. Malgré l'assouvissement émotif et physique que Jenny lui apporte, la disproportion entre les besoins de Jacques et leur satisfaction se mesure au sacrifice prémédité accompli par celui-ci :

L'idée du besoin qu'elle a de lui, l'idée de l'avenir incertain auquel il l'abandonne, lui sont, lorsqu'il y songe, intolérables. Mais il y songe peu. Le sacrifice de son amour ne lui apparaît pas comme une trahison: plus il se sent fidèle à lui-même, à celui que Jenny a aimé, plus au contraire, il se sent fidèle à son amour. (96)

C'est à cause de cette fidélité à soi que le jugement porté par Antoine sur son frère prend une telle importance. Ses mots résument sans doute le jugement final de Martin du Gard:

(96) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, V., p.42

Tu es foncièrement inapte à faire le bonheur d'un autre être...
Foncièrement!...Mais, en ce moment, moins que jamais!...La guerre...
Et avec tes idées! Qu'est-ce que tu vas faire, qu'est-ce que tu vas
devenir? C'est l'inconnu...Mais lier un autre être à ta destinée, en
un moment pareil? C'est monstrueux. allons! (97)

Jacques lui-même souligne la portée de cette conclusion:-

L'irréparable accompli. Elle était sienne: il l'entraînait
dans son sillage. Vers quel redoutable inconnu...? Sans lui,
maintenant, elle ne pouvait plus trouver de saveur à la vie.
Et, avec lui, serait-elle heureuse? Non. Il le savait bien.
Antoine n'avait que trop raison! Il n'était pas de ceux qui
apportent aux autres le bonheur. (98)

L'ironie de ses efforts pour trouver l'amour et l'intégrer à sa vie individuelle
ne se découvre entièrement qu'après sa mort. C'est alors surtout que l'auteur
souligne combien Jacques est incapable d'apporter le bonheur à autrui. Jenny
et Gise s'unissent dans le culte du souvenir de Jacques. Mais c'est un souvenir
déformé par des illusions et des idéaux et qui ne leur permet qu'enfin de se
croire vraiment aimées de Jacques, vouées à son amour posthume. Ce sont "deux
coeurs de veuves" (99) unies par l'amour de Jacques mais qui dissimulent jalousie,
haine et tendresse. "Et tout ça fait un violent mélange qui ressemble diablement
à de l'amour." (100) L'image que Jenny garde de Jacques est tellement idéalisée
par le travail du temps que, lorsqu'elle pense à lui, elle ne peut l'imaginer
tel qu'il serait, présent:

Non: celui que maintenant sa pensée évoquait, ce n'était pas l'être
fiévreux, changeant, qu'elle avait connu; c'était un Jacques immobile
et figé, assis de trois quarts, une main sur la cuisse, le front violem-
ment éclairé par un vitrage d'atelier; le Jacques du portrait qu'elle
avait nuit et jour sous ses yeux. (101)

Lorsqu'elle imagine Jacques brusquement de retour, ce qu'elle éprouve est autant
de gêne que de joie. Par ces mots, elle corrige quelque peu, du moins, le juge-
ment d'Antoine selon qui, jamais de sa vie, Jacques n'aurait pu être heureux ni
rendre le bonheur à autrui. Après sa mort seulement le voeu sous-entendu se
réalise en partie.

(97) L'ETE 1914, IV, p.333 (98) IBID., p.368
(99) MARTIN DU GARD, EPILOGUE, p.151 (100) IBID
(101) IBID., p.200

JACQUES THIBAUT: SA RECHERCHE ETHIQUE

La solution finale, pour Jacques Thibault, du problème de l'existence et son parallélisme avec les solutions partielles antécédentes sollicitent maintenant notre attention. Mais loin d'apporter une conclusion à cette suite de tentatives de progrès, l'activité politique de Jacques n'est qu'une continuation de son effort pour trouver un salut personnel, à travers des rapports sociaux multipliés. Comme il a été à la recherche d'une solution personnelle en son amitié avec Daniel et dans ses liaisons amoureuses, c'est toujours comme individu que Jacques adhère au parti socialiste, poursuivant alors la quête de son moi authentique. Son inaptitude à consommer son divorce avec son identité réelle est ici marquée par son choix de pseudonymes, en sa carrière socialiste; les noms de "Jack Baulthy", "de" Jacques le Fataliste", et de "J. Mühlenberg" soulignent qu'il ne voulait pas perdre la trace de son origine familiale. Cependant son adhésion à la bourgeoisie est de caractère complexe. Comme nous l'avons déjà observé, il n'est jamais solidaire du mouvement révolutionnaire, non seulement à cause de son grand ascendant moral, mais aussi en raison de sa conception idéaliste et intellectuelle de la révolution. L'approfondissement de son socialisme personnel révélera ses liens à un héritage bourgeois et son aboutissement logique à la mort. Le cercle où il commence à s'enfermer dès son adolescence, par un retour constant aux influences ataviques, ne se desserre pas à cette mort. Malgré son insistance à prétendre échapper à ces limites en réalisant une mort consciente et exemplaire, Jacques disparaît sans lui conférer la lucidité et la signification qu'il avait espérées. Il reste aussi solitaire et incompris qu'il l'était dans son adolescence: l'épanouissement rêvé de son être dans la mort se trouve brusquement arrêté encore, mais cette fois définitivement.

L'activité socialiste de Jacques est particulièrement bien étudiée par Martin du Gard, sans doute à cause de ses convictions personnelles. Il serait

Intéressant de faire un parallèle entre sa situation au temps de la deuxième guerre mondiale et celle de Jacques pendant la première crise européenne. "Martin du Gard manifestait une orientation politique nettement de gauche depuis l'année 1902, alors qu'il faisait son service militaire à Rouen. On sait qu'il se trouvait au milieu d'un groupe d'amis où figuraient Marcel de Coppet, Gustave Valmont, Michel Fleuri, Jean Richard Bloch, Robert Siegfried et Marcel Cohen, groupe dont les tendances étaient libérales et socialistes. D'ailleurs, Schalk souligne que Martin du Gard a atteint très jeune ce qu'il appelle une "Social Consciousness" (1), et mentionne en même temps son refus de laisser entrer les domestiques dans sa chambre, son obstination à faire son lit, à préparer son petit repas et à brosser lui-même ses chaussures. Et Schalk trouve significatif aussi que, dans ses Souvenirs Autobiographiques, Martin du Gard souligne que la particule "du" dans son nom n'indique pas une origine noble (2). Cependant, malgré les sympathies pour la gauche, Martin du Gard attribue à sa formation bourgeoise son sens de justice, son pacifisme et son horreur des révolutionnaires, l'appréhension qu'il ressent à leur égard rappelle celle que Jacques formule à maintes reprises devant ses camarades socialistes. Voici un extrait d'une des lettres de Martin du Gard à Félix Sartriaux où il reconnaît l'importance de son origine bourgeoise:

Je suis vacciné contre la contagion des "fièvres révolutionnaires". J'ai le goût de l'ordre, de l'équilibre, de la sécurité sociale. J'ai besoin de justice et de paix... Je ne suis sans doute qu'un sale bourgeois... Nous avons besoin de justice. Il n'y a vraiment que ça qui compte... Révolution, c'est toujours contre l'injustice de certains profiteurs: mais elle ne se développe et ne triomphe que par l'injustice de ceux qui usurpent la puissance. (3)

Sept ans plus tôt, Martin du Gard avait formulé à peu près la même idée en

(1) DAVID SCHALK, ROGER MARTIN DU GARD (CORNELL UNIVERSITY PRESS, 1965) p.19.

(2) IBID

(3) ROGER MARTIN DU GARD A FELIX SARTRIAUX, LE 18 JUILLET, 1944 (CITE PAR REJEAN ROBIDOUX , ROGER MARTIN DU GARD ET LA RELIGION, (PARIS AUBIER, COLL. LES GRANDES AMES), p.347.

écrivait à Marcel Lallemand: "Plus équitable que jadis pour le poids de bourgeoisie que je traîne collé à ma peau, je crois...que c'est à ce poids que je dois, en grande partie, mon équilibre. Je veux dire un certain sens de la mesure, l'horreur des extrêmes...et une certaine disposition à la justice." (4) Son anti-militarisme est souligné non seulement par une approbation totale de l'attitude pacifiste, mais aussi par son refus d'adhérer au dogmatisme d'un groupe politique. Comme Jacques, il est capable d'enthousiasme, mais guère de foi, (5) et dans ces mots écrits à André Gide, Martin du Gard se rapproche étroitement de Jacques:

Le difficile, c'est de garder la mesure dans l'appréciation des faits. "Faire en sorte que la générosité du coeur n'obnubile pas le jugement." Je suis encore plus "anti-militariste" qu'anti-capitaliste. (Et c'est ce qui m'empêche si fort d'accepter la politique réaliste du communisme...) J'en arrive toujours aux mêmes conclusions: je suis le contraire d'un croyant. Et dans ce monde nouveau, qui est né de la guerre, je me heurte partout à "la foi"...Je remarque combien je suis, et reste, réceptif aux écrits des anarchistes...Pour devenir un communiste, j'aurais toujours à me battre les flancs et à faire semblant de croire. Pour devenir anarchiste, je n'aurais qu'à suivre ma pente. (6)

Cet aspect anti-militariste de l'auteur ressemble bien au socialisme pacifiste de Jacques, et, comme son héros, Martin du Gard était radicalement opposé à toutes les guerres. Son pacifisme, enraciné en lui dès sa lecture en 1915 de l'essai de Romain Rolland, "Au-dessus de la mêlée", restait intégral. "Les méfaits de la société capitaliste, l'exploitation du prolétariat, la misère des classes pauvres, tous ces maux que je dénonce du même coeur qu'autrefois, me paraissent bien "moindres" que les maux qu'engendre la guerre." (7)

(4) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, 8-71-37, NNRF, (DECEMBRE, 1958) p.1152

(5) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, 19-5-36, NNRF, (DECEMBRE, 1958) p.1144

(6) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE, 10-10-35, CORRESPONDANCE, (PARIS: GALLIMARD, 1968) 11, p.43

(7) IBID., p.60.

Selon Martin du Gard, rien ne peut être comparé à la guerre et à tout ce qu'elle engendre; même Hitler était préférable à la guerre. (8) Ainsi, tout en admettant qu'il traitait avec la révolution d'un sujet auquel il n'entendrait jamais rien, ^{/MARTIN DU GARD} nous offre-t-il une étude du socialisme pacifiste de Jacques qui est vivante. S'il construit, tout le roman sur l'idée fausse que les révolutionnaires de 1914 étaient du type Jaurès et partisans d'une **résistance** coûte que coûte contre la guerre (9), il a quand même réussi à créer un portrait de Jacques répondant à la personnalité antérieure du héros et à ses sentiments à lui. La faute impardonnable de "vouloir écrire de ce qu'on se sait pas" ⁽¹⁰⁾ se trouve ainsi réparée en partie.

Si le socialisme particulier de Jacques Thibault rappelle les idées politiques de Martin du Gard, il enveloppe toutefois les complexités et les contradictions dont la personnalité entière du jeune homme est composée. Sa tentative de susciter en définitive sa propre mort, introduit un aspect plus complexe sans doute de son socialisme, mais à la fois logique et nécessaire. La mort est une question que l'auteur approfondit et qui reflète aussi un intérêt personnel. Dès son premier contact avec la mort, d'après le témoignage de Réjean Robidoux, (11) c'est l'impression d'être personnellement atteint par la disparition des autres qui a saisi Martin du Gard. Cette obsession du "jamais plus", devient dans toute son oeuvre un **leitmotiv** important et il en est ainsi particulièrement dans Les Thibault. Tout le secret de sa vie, avoue-t-il, le mobile de tous ses efforts, la source de toutes ses émotions, c'était "la peur de la mort, la lutte contre l'oubli, la poussière, le temps." (12)

(8) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, 9-9-36, NNRF (DECEMBRE, 1958), p.1150

(9) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, 16-5-36, NNRF (DECEMBRE, 1958), p.1143

(10) IBID., p.1142

(11) ROBIDOUX, ROGER MARTIN DU GARD ET LA RELIGION., p.28

(12) ROGER MARTIN DU GARD, NOTE MANUSCRITE DE 1918, CITEE PAR JACQUES BRENNER, MARTIN DU GARD, (PARIS: GALLIMARD, 1961), p.37 op.cit.

Pendant la mobilisation, Mardin du Gard avait suffisamment le sens du danger pour savoir quel prix accorder à la vie. C'est à ce moment là qu'il écrit ces mots exemplaires:

Malgré de douloureux débats intérieurs, je n'ai pu faire une seule fois le sacrifice "consenti": et si j'avais été tué là-bas, c'eût été en pleine "révolte", torturé par la pensée des livres que je veux écrire et de ma vie d'artiste stupidement interrompue... je ne voulais pas laisser en plan ma vie commencée. (13)

Il est particulièrement sensible aux craintes qu'exprime André Gide à ce sujet et qu'il inscrit dans ses Notes sur André Gide: "Pas de jour, presque pas d'heure...où je ne songe à ma mort. Sans nul romantisme d'ailleurs: le sentiment d'une "évidence"...Partout, en visite, dans mon bain, dans une pâtisserie, sur la banquette d'un autobus, subitement l'idée me prend: "Et si je mourrais là?" (14) Si la mort reste pour Martin du Gard une peur permanente, le développement de ce thème dans Les Thibault pose d'ailleurs la question plus large du sens même de la vie. Les termes de la question sont apportés dans le "Discours de Stockholm", lorsque Martin du Gard rappelle les mots d'un des personnages de Thomas Hardy:

"La vraie valeur de la vie lui semblait être moins sa beauté que son tragique". Cela répondait en moi à une intuition profonde, étroitement liée à ma vocation littéraire. Des cette époque, je pensais déjà (ce que je pense encore): que le principal objet du roman, c'est d'exprimer le tragique de la vie. J'ajouterai aujourd'hui: le tragique d'une vie individuelle, le tragique d'une destinée en train de s'accomplir. (15)

Gaëtan Picçon considère que cette question du sens de la vie est essentielle à l'oeuvre de Martin du Gard. Ce qui fait de cette question plus qu'un problème intellectuel, dit-il, c'est l'interrogation de l'être tout entier posée par la mort:

- (13) ROGER MARTIN DU GARD, LETTRE A MARCEL HEBERT, CITEE PAR ROBIDOUX, op cit. p. 162
- (14) ROGER MARTIN DU GARD, NOTES SUR ANDRE GIDE. OEUVRES COMPLETES, (PARIS: GALLIMARD, N.R.F., 1955) II. p. 1390
- (15) ROGER MARTIN DU GARD, "DISCOURS DE STOCKHOLM" NRF, (MAI, 1959), p. 958

La mort: la plus tenace, la plus impérieuse évidence de la vie. De Jean Barois à la fin des Thibault, les scènes d'agonie se succèdent, formant une procession ininterrompue. L'éclair de la mort révèle l'absurde dont toute vie est menacée, puisque la croyance religieuse n'est ici qu'un mensonge consolateur. (16)

Picon souligne l'importance d'un sens du "devoir" (17) devant la vie chez les héros du roman; le sentiment se manifeste chez Oscar Thibault aussi bien que chez ses deux fils. L'orientation particulière de Jacques à cet égard doit maintenant nous retenir, dans son lien aux données préalablement considérées. Le double problème de sa solution finale devant le problème de l'existence et de la signification de sa mort n'est ainsi que l'élargissement d'un problème unique: comment Jacques exprime-t-il le tragique de la vie?

Pour caractériser le socialisme de Jacques, on doit prendre garde à deux traits d'esprit, faisant de lui un révolutionnaire bourgeois. L'aspect intellectuel et le côté solitaire et personnel de son socialisme se font en effet sentir à travers toutes ses actions, ses convictions humanistes et pacifistes. C'est Martin du Gard qui atteste les sources de la politique de son héros. Dans sa correspondance avec Marcel Lallemand, l'auteur réduit le problème à ses termes les plus simples:

Vous dites: "Jacques se trouve tout à coup devant la Révolution." Non...C'est plus simple que cela. Devant la menace d'une guerre européenne, qui hérisse en lui son pacifisme naturel, son humanitarisme de jeune bourgeois tendre. Ça lui donne un but d'action: lutter contre la guerre, éviter l'hécatombe à tout prix. Il y a du "flou" dans l'intelligence de Jacques...C'est un intellectuel par formation et par goût naturel. Et un fils de famille, quoi qu'il fasse! Tunique de Nessus...Il ne peut pas devenir tout à coup semblable à un enfant du peuple, qui, par sa naissance même et sa jeunesse, s'est trouvé "nourri" dès le berceau et n'a eu qu'à grandir parmi les siens...Trop raisonneur, trop habitué à voir le pour et le contre de tout. Il est le frère d'Antoine, par le sang! par son passé! (18)

(16) GAETAN PICON, "PORTRAIT ET SITUATION DE ROGER MARTIN DU GARD," MERCURE DE FRANCE, CCCXXXIV, (1958), p.23.

(17) IBID.

(18) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, NNRF, (DECEMBRE, 1958) p.1144.

Le socialisme intellectuel peint par Martin du Gard comporte un idéalisme prononcé qui s'exprime non seulement par le pacifisme de Jacques, mais aussi dans les raisons de son adhésion à l'Internationale. S'expliquant devant Jenny, il rappelle la grande détresse et la solitude morale dans lesquelles il s'est trouvé avant de prendre sa décision. "Eh bien, c'est l'idéal révolutionnaire qui m'a sauvé...C'est l'idéal révolutionnaire qui a soudain illuminé mon horizon, donné une raison de vivre à cet être réfractaire et inutile que j'étais depuis mon enfance." (19) Malgré son isolement du groupe cosmopolite des révolutionnaires, ses sympathies naturelles le portaient vers un groupement que Martin du Gard désigne comme celui "d'apôtres". "Il se sentait spontanément à l'aise avec ces mystiques généreux dont la révolte avait la même origine que la sienne: une native sensibilité à l'injustice. Tous rêvaient comme lui, de construire sur les ruines du monde actuel une société juste." (20) L'organisation nouvelle qu'il souhaite, devrait permettre à l'homme non plus seulement de subsister, mais de vivre. "Il faut rendre à l'individu non seulement sa part matérielle des bénéfices du travail, mais cette part de liberté, de loisir, de bien-être..." (21)

La transformation sociale à laquelle Jacques aspire ne se réduit donc pas à une simple mutation des institutions. Importe aussi l'amélioration de l'homme même, par le développement de toutes ses facultés et de tous les sentiments entravés par la société capitaliste. La société idéale telle qu'il l'envisage se construira sur des principes paradoxalement affirmés dans un système bourgeois: préservation des valeurs morales, importance des droits de l'individu, dignité de l'homme. C'est ainsi que l'idéalisme révolutionnaire répond à la fois aux exigences personnelles de Jacques et aux défaillances d'une structure sociale, qui a tant de fois provoquée sa révolte.

(19) ROGER MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955) IV, p.43.

(A NOTER: TOUTES LES CITATIONS TIREES DES THIBAUT SONT DE L'EDITION DE POCHE)

(20) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.37

(21) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV, p.47.

Le grief majeur de Jacques à l'encontre de capitalisme est celui de l'injustice commise à l'égard de l'individu. Ce n'est pas tant de l'injustice économique qu'il se plaint, que des effets intellectuels de cette inégalité sur l'individu. Ce monde capitaliste à établi entre les hommes "des rapports absurdes, inhumains!...C'est un monde où toutes les valeurs sont faussées, où le respect de la personne n'a plus aucune place, où l'intérêt est l'unique mobile, où le rêve de tous est de s'enrichir! Un monde où l'individu, le travailleur, est réduit à zéro!..." (22) "Le capitalisme?...de nos jours, par une marche fatale, il est devenu un défi au bon sens, un défi à la justice, un défi à la dignité humaine!" (23) L'ouvrier, dans le système capitaliste, est victime d'un asservissement moral; le système, en faisant de lui le domestique, d'une machine, le dépouille de sa personnalité. Voilà pour Jacques le grand crime capitaliste. "Il a dépouillé l'ouvrier de tout ce qui faisait de lui un homme...On l'a frustré de toutes les satisfactions nobles que le métier procurait à l'artisan... La séparation vraiment inhumaine qui s'est faite entre la part manuelle, mécanique, du travail, et comment dire?- la part intellectuelle?... (24) Comment la révolution peut-elle arracher l'homme à son asservissement moral? Ce qu'elle accomplira avant tout, selon Jacques, c'est la modification des conditions de l'homme par rapport au travail. En humanisant le travail, elle donnera au travailleur le temps de songer à lui-même: "développer au maximum, selon ses aptitudes, sa qualité d'homme; devenir, dans la mesure où il le peut... une véritable personne humaine." (25) Voilà ce que Jacques appelle le développement de la dignité de l'homme, possible seulement par une organisation

(22) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, p.194

(23) IBID., p.195 (24) IBID., pp.196-197

(25) IBID., pp.201-202

nouvelle de la société. C'est dire que la part matérielle des bénéfices du travail est d'une moindre importance que l'épanouissement de cette secrète et indestructible "aspiration vers la grandeur" (26) qui est en l'homme. Le but que Jacques se propose est donc de souffler sur cette "petite braise enfouie dans les cendres, pour qu'elle s'attise...pour qu'elle flambe, peut-être, un jour". (27)

Si nous approfondissons cet aspect du socialisme de Jacques, son défaut de solidité apparaît aussitôt. La double incidence personnelle et sociale, des valeurs socialistes supposerait une commune croyance en la perfectibilité de l'homme. Au niveau personnel, Jacques souscrit à l'Internationale par une sorte de mysticisme succédant à un désespoir profond. Durant toute sa vie il a été convaincu de l'impossibilité d'être vraiment heureux, de connaître la fraternité humaine et de trouver la justice. Mais si l'engagement révolutionnaire lui devient une façon active de croire au triomphe de la justice et de la fraternité, il ne peut entièrement éliminer un doute sur soi profondément ancré en Jacques. De même, l'idéalisme global supposé par la politique socialiste doit se fonder sur la croyance que l'homme est capable de s'améliorer. Jacques, cependant, souligne à maintes reprises son scepticisme à ce propos. Ses tentatives pour lutter contre le pessimisme ne réussissent guère à le déraciner. "Mais il ne fait pas...non...nous n'avons pas le droit de douter de l'homme...Ses tares, je les vois bien! Mais je crois, je veux croire, qu'elles sont en grande partie, la conséquence de la société actuelle...Il faut lutter contre les tentations du pessimisme, il faut arriver à croire en l'homme!..." (28) Mais Jacques n'arrive jamais à se convaincre

(26) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV, p.49

(27) IBID.,

(28) IBID., pp.48-49

de la perfectibilité de la nature humaine. Il ne parvient pas à espérer que le nouvel ordre social renouvellerait aussi l'homme et effacerait toutes ses tares:

Cette foi en l'homme de demain, qui était la raison d'être de la révolution, le vrai tremplin de tout l'élan révolutionnaire, cette foi hélas! Jacques ne l'avait que par brèves intermittences, par contagion momentanée;...Et, dans le secret de son être, il y avait ce refus pathétique: il ne croyait pas, il ne pouvait pas croire vraiment à l'infailibilité de ce dogme: le progrès spirituel de l'humanité. (29)

Un autre facteur intellectuel compromet la fermeté des convictions révolutionnaire de Jacques: sa manie de discuter rationnellement tous les principes fondamentaux du mouvement, d'examiner les faits établis et de les juger. C'est ce que Mithoerg appelle son esprit protestant: "le libre esprit d'examiner le libre jugement de conscience..." (30) Le vrai révolutionnaire, selon Mithoerg, est celui qui ne doute pas, celui qui est "tout entier croyance, sans discussion!" (31) La distinction qu'il établit entre celui qui croit et celui qui réfléchit sépare Jacques des vrais révolutionnaires. "Tu es quelqu'un qui a des opinions, tu n'est pas quelqu'un qui a une croyance!...Ce qui te plaît, à toi, c'est de balancer d'abord d'un côté, et ensuite d'un autre...Tu cherches, tu doutes, tu rationalises, tu frappes ton nez à droite, à gauche, sur les contradictions que tu fabriques du lever jusqu'au coucher." (32) L'important est que Jacques ne parvient pas vraiment à adhérer à l'idée de la révolution qui menacera fatalement "le domaine spirituel". (33) Les croyants authentiques, d'après Mithoerg et Meynestrel aspirent au triomphe de l'unique espoir révolutionnaire: la libération de

(29) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, pp.208-209.

(30) IBID., p.102.

(31) IBID., p.103.

(32) IBID., p.101.

(33) IBID., p.93.

l'homme. Ce but s'obtiendra en dépit de tout, s'il le faut: dans cette révolution tout moyen est permis: l'injustice, la violence, n'importe quelle arme. (34) Pour Jacques, comme pour tous les membres de l'Internationale, la distinction entre le spirituel et le matériel, entre la violence et la non-violence ne devrait pas exister en principe. Mais l'approbation par Jacques d'un tel code est paralysée par ses scrupules humanistes: pour lui, la révolution doit s'accomplir dans la justice et dans la fraternité, sans peine de n'être qu'une fausse réussite. "L'homme, capable de ces brutalités sanguinaires, et de les parer du nom de justice, cet homme-là, victorieux, ne retrouvera jamais sa pureté, sa dignité, son respect de l'humain, sa passion d'équité, la liberté de son esprit. Ce n'est pas pour hisser ce forcené au pouvoir que j'aspire à la révolution." (35)

Voici donc, selon Robidoux, le socialisme de Jacques "au bord de l'hérésie". (36) Jacques a une conception toute personnelle de la révolution qui refuse les dogmes et les abstractions. Il hésite toujours et considère le pour et le contre de la politique socialiste. La seule raison d'espérer reste dans l'idéalisme dont la révolution se réclame. Mais, comme nous l'avons observé, le remplacement systématique d'une théorie économique et politique par une autre compte ^{/que} moins pour Jacques l'instauration de cet idéalisme et l'avènement de la charité dans le coeur des hommes. Ce à quoi Jacques vise donc est d'introduire une aspiration morale au sein des hommes, qui permette la naissance non seulement d'une société meilleure, mais d'une société plus fraternelle et plus unie. Si son attitude **face** à la révolution reste plutôt passive, pour ces multiples raisons intellectuelles, le surgissement de la guerre fournit

(34) IBID

(35) IBID

(36) ROBIDOUX, ROGER MARTIN DU CARD ET LA RELIGION, p.297.

la véritable impulsion à son activité. Mais comme son adhésion initiale au mouvement marque combien Jacques s'éloigne des révolutionnaires, ainsi son pacifisme extrême le situe hors du groupe. Martin du Gard souligne l'importance de cette menace de la guerre dans une lettre à Marcel Lallemand:

Je vois bien-esthétiquement - une sorte de méditation de Jacques au début de ce second volume. Une méditation, où, s'analysant il se dirait: "Jusqu'ici mon adhésion au parti révolutionnaire n'a été qu'un jeu, malgré tout. Un jeu intellectuel, auquel m'a poussé mon désespoir devant la misère de la condition faite aux hommes. Mais depuis cette menace de guerre, il y a quelque chose de complètement changé en moi." (37)

Dans une deuxième lettre il approfondit la raison de cette méditation; la guerre propose à Jacques un but humaniste d'action qui l'arrache à sa passivité. (38) De quel ordre est ce but? Il répond d'abord à ses sympathies humanistes, à son refus de voir du sang versé inutilement. Pour Jacques, aucun moyen vil ne peut justifier le progrès:

Exalter la violence et la haine pour instaurer le règne de la justice et de la fraternité, c'est un non-sens: c'est trahir, dès le départ, cette justice et cette fraternité que nous voulons faire régner sur le monde!...Non!...pour moi, la vraie révolution qui mérite qu'on lui voue toutes ses forces; elle ne s'accomplira jamais dans le déni des valeurs morales! (39)

Seule la voie pacifiste pourrait accomplir la révolution à laquelle il vise, la révolution lente et patiemment menée par des hommes de la famille de Jaurès: "des hommes formés à l'école de l'humanisme, ayant eu le temps de mûrir leur doctrine, d'établir un plan d'action progressif;...dans l'ordre, enfin! et sans jamais laisser échapper la maîtrise des événements." (40)

En deuxième lieu, le pacifisme dresse l'homme au-dessus du troupeau. Un des griefs de Jacques contre la violence est qu'elle fait appel aux instincts les plus bas. "La vérité, c'est que nous y (à la violence) tenons pour des motifs beaucoup moins avouables, beaucoup plus personnels: parce que nous avons

(37) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, NNRF, (DECEMBRE, 1958) pp.1143-1144.

(38) IBID., p.1144

(39) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, pp.94-95.

(40) IBID., p.88

tous, au fond du coeur, une revanche à prendre, une rancune à satisfaire..." (41)

L'idéal pacifiste, au contraire, en raison même de la grandeur de ses aspirations, élève Jacques au-dessus de cette bassesse morale. Son refus de ^{/la} mobilisation est pour lui le seul moyen de garantir ses droits d'individu: c'est le refus d'admettre qu'un Etat puisse le forcer à enfreindre ses obligations spirituelles. "Une société qui ne tient pas compte, avant tout, de la valeur morale des individus ne mérite que mépris et révolte!" (42) Jacques dénie à l'Etat le droit d'exiger le sacrifice de ses convictions et de ses principes les plus sacrés: l'individu doit être libre de se désintéresser des prétentions nationales et de maintenir son droit de choisir. C'est cet individu-là qui est digne d'admiration: son refus de tuer est "un signe d'élévation morale qui a droit au respect." (43)

Après la décision de mobilisation acceptée de tous les révolutionnaires, Jacques reste seul à s'en tenir à ses convictions pacifistes. Et la pensée d'être le seul représentant de liberté dans le monde le gonfle d'orgueil. "Sa foi restait intacte; elle le soulevait au-dessus du troupeau. Fût-il le plus méconnu, le plus abandonné, il se sentait plus fort, à lui tout seul, dans sa rébellion, que tout ce peuple contaminé par le mensonge et résigné à subir! Il était dans le juste et le vrai...La défaite momentanée de l'idéal pacifiste ne pouvait en altérer la grandeur ni en compromettre le triomphe." (44)

Quel est le sens de cette rencontre des éléments intellectuels jouant dans le socialisme de Jacques? La considération de ses multiples aspects étudiés nous ramène à une conclusion unique; c'est que son adhésion à l'Internationale est avant tout inspirée par des motifs personnels. Au début il est porté au socialisme par le désir de remplacer un profond désespoir par une activité élevée. Cet idéalisme va plus loin; nous avons observé que le socialisme pacifiste devient un absolu dans l'immédiat, pour Jacques. Le sentiment de l'importance

(41) IBID., pp.89-90

(42) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV, pp.242-243.

(43) IBID., p.256 (44) IBID., p.379.

de la liberté de l'individu traduit ses exigences intimes. N'est-il pas vrai que toute sa vie tend dès lors vers le but de la liberté totale de l'individu par rapport à la société? Le pacifisme n'est donc qu'une dernière tentative pour atteindre ce but et généraliser cette recherche d'authenticité. C'est donc moins une solution égoïste que la continuation d'un progrès personnel que Jacques essaie, en dernier lieu, de faire partager à l'humanité. Dans l'aspect solitaire de son socialisme apparaît-il beaucoup moins simple. Le paradoxe central est celui-ci: si les exigences personnelles sont la raison d'être de son adhésion au mouvement, elles sont aussi la cause de sa solitude dans le groupe révolutionnaire. Nous avons déjà considéré cet isolement par rapport au groupement fraternel dans le deuxième chapitre; mais c'est à ce point que la portée s'en éclaire. Il nous est dit que dans l'assemblée des révolutionnaires, Jacques se tenait à part, mais se sentait le plus proche des "apôtres" - "qu'ils fussent socialistes, communistes ou anarchistes." (45) Il se sentait à l'aise avec ces mystiques non seulement à cause de leur sensibilité commune à l'injustice sociale, mais aussi parcequ'ils partagent tous un idéal de dignité humaine. Comme Jacques, ils étaient jaloux de leur noblesse intérieure; "un instinct secret, un sens de la grandeur les poussaient à s'élever au-dessus d'eux-mêmes, à se surpasser. Au fond, ce qui les attachait à l'idéal révolutionnaire, c'était d'y trouver, comme lui, un motif exaltant de vivre." (46) D'une façon contradictoire donc, Jacques se lie au groupe qui, par son culte de l'individualisme, se rapproche le plus de lui; bien que ses amis aient voué leur existence à la cause collective, c'est surtout leur propre libération qu'ils cherchent en se consacrant à une oeuvre qui les dépasse. Quant aux autres révolutionnaires, Jacques ne se sent ni inférieur, ni supérieur à eux. Il se sent tout autre d'eux et peut être "moins bon instrument de

(45) MARTIN DU GARD, *L'ETE 1914.*, III, p.37

(46) *IBID.*

révolution qu'eux. Pourrait-il jamais, comme eux, abdiquer sa conscience personnelle, fondre sa pensée, sa volonté, dans la doctrine abstraite, dans l'action commune, d'un parti?" (47)

Il est une deuxième raison de sa solitude: le socialisme est pour Jacques un moyen de parvenir à la solution ultime du problème de sa vie. Révolutionnaire, il est peu différent de ce qu'il était auparavant; tous les vestiges de sa formation bourgeoise, apparents dans ses rapports avec sa famille, ses amis, les femmes, surgissent à nouveau dans ce nouveau milieu. Le signe le plus important en est son admission de s'être évadé de la bourgeoisie "par instinct de fuite... Avec une révolte d'individu, non de classe..." (48) Il ne parvient pas à supprimer cette culture bourgeoise, toujours présente en lui, dont un indice est la largeur de ses vues culturelles et religieuses. Son attitude envers la patrie revient à l'admission involontaire de son incapacité de supprimer son héritage bourgeois. Il soutient l'importance du patriotisme que le code révolutionnaire voudrait supprimer. Vanheede affirme que pour un vrai révolutionnaire, "il faut d'abord rompre toutes les attaches..." (49) Jacques, au contraire, maintient que l'homme peut s'expatrier, mais non pas répudier sa patrie: "L'homme a beau faire: il est d'un climat. Il a son tempérament d'origine. Il a sa complexion ethnique. Il tient à ses usages, aux formes particulières de la civilisation qui l'a façonné..." (50) D'ailleurs, il ne trouve pas que le patriotisme soit incompatible avec l'idéal révolutionnaire; il y voit une façon d'assurer la fraternité humaine dans la révolution sociale.

Le patriotisme n'est qu'une valeur bourgeoise que Jacques se sent obligé de justifier devant ses camarades. Il s'agace aussi de leur anticléricalisme

(47) IBID., p.96

(48) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV, p.54

(49) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.17

(50) IBID., p.18

malgré son propre affranchissement de toute croyance religieuse. Ce qu'il trouve le plus inacceptable c'est l'enthousiasme du groupe du conférencier Janotte: rien que le titre de sa conférence dénote une agressivité excessive: "Les preuves de l'inexistence de Dieu!" Cette attitude sur les questions traditionnelles vaut à Jacques de tenir dans le groupe ^{/un rôle} ingrat: "celui d'expliquer, de justifier certaines valeurs, certaines acquisitions de l'humanisme, certaines formes d'art et de vie, que tous, autour de lui, appelaient "bourgeoises", et qu'ils avaient sommairement condamnées en bloc."

(51) Sa défense de la culture en ses aspects éternels irritait profondément ses interlocuteurs, et Jacques souffre de cette intolérance à l'égard de son intellectualisme bourgeois. Le jugement qu'il prononce sur ses camarades dénonce en effet leur inacceptation de tout ce qui est hors de l'idéologie révolutionnaire: "Il lui semblait que la plupart pensaient d'une façon sommaire, étroite, complaisamment intolérante et haineuse; que leur intelligence s'appliquait systématiquement à renforcer leurs conceptions, non à les élargir, à les renouveler...; et qu'ils aimaient leur révolte plus que l'humanité." (52)

En résumé, l'adoption du socialisme pacifiste par Jacques représente une dernière tentative pour obtenir son salut personnel. C'est une révolte d'individu et non de classe, en tous les sens du terme; cette révolte lui devient un absolu, dans l'immédiat, par son idéalisme et par les chances apportées de s'accomplir; à cause de sa dépendance étroite à l'égard de ses origines et de son éducation bourgeoises, Jacques se trouve séparé du groupe et rendu au rôle de chef; c'est cet ascendant qui lui vaut les missions où s'affirme sa supériorité. Enfin son adhésion radicale au pacifisme devient la meilleure preuve de son indépendance de la société; elle exprime non seulement sa liberté d'individu,

(51) IBID., p.39

(52) IBID., p.87

par fidélité à ses principes moraux, mais aussi sa supériorité par rapport aux événements. Il résume sa position dans ces mots-clés:

Ne pas se laisser désarmer. Ne pas faire comme les autres, à être irrémédiable qu'à partir du moment où à leur tour, les meilleurs renoncent et s'inclinent devant ce mythe: la fatalité des événements! Les événements, c'est nous qui les faisons.

Il se sentait terriblement seul, seul parce que fidèle et pur, Seul, mais comme protégé par ce pathétique isolement! Quelle que fût sa détresse, il savait qu'il avait raison, qu'il défendait la vérité. Jamais il ne consentirait au reniement! (53)

La signification de la mort de Jacques, témoignage ultime de son authenticité et de sa solitude, est soulignée par Martin du Gard lui-même. Jochen Schlobach évoquant la conception de cette mort, trouve que la décision finale de l'auteur indique sa détermination de la conformer à une conduite antérieure. (54)

D'après ses recherches, l'exacte forme de cette mort n'était pas définie avant 1935, et selon le plan originel, Jacques devait mourir dans la guerre. Le débat se déroule dans la correspondance avec Marcel Lallemand et dès sa première lettre sur ce sujet, la question de la crédibilité historique se trouve au premier plan. Voilà, par exemple, un extrait d'une lettre d'août 1933:

Je voudrais connaître l'histoire d'un révolté, qui, au début de la guerre, a refusé de rejoindre son corps par conviction de conscience. Quelque chose comme une observation clinique. X = 23 ans, convoqué pour rejoindre son corps, se présente à la gendarmerie le 5 août. Incarcéré de suite. Interrogé par un tribunal. Condamné à mort le 6 août, à 6 heures du soir. Fusillé dans la cour de la prison du Cherche-Midi, le 9 août, à 4 h. du matin. (55)

Mais le refus de Martin du Gard de faire de la mort de Jacques une fin héroïque porte à croire qu'il cherchait un sort non seulement historiquement valable mais conforme à la quête poursuivie d'une solution devant l'existence. Schlobach suggère l'influence possible d'un article "d'Europe" (15-5-33) où Romain Rolland

(53) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV, pp.284-285.

(54) JOCHEN SCHLOBACH, GESCHICHTE UND FIKTION IN "L'ETE 1914" VON ROGER MARTIN DU GARD (MUNCHEN: FINK, 1965), p.164.

(55) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, CITE PAR SCHLOBACH, p.162.

attire l'attention sur Lauro de Bosis, l'Italien, qui, en septembre 1931, avait jeté sur Rome des pamphlets antifascistes. Sous l'insistance de Lallemand, l'avion conduit par Meynestrel s'écrase avant que Jacques jette un seul manifeste; le résultat est une mort aussi vaine et puérile que sa vie.

Comment Martin du Gard réussit-il à relier en cette mort tous les fils tissés sous le portrait de Jacques? Nous avons déjà remarqué que Jacques était obsédé dès son enfance par la mort, par sa portée psychologique et physiologique; ne confesse-t-il pas que la plupart de ses pensées le ramènent à cette idée de la mort? (56) Nous avons noté celle-ci dans ses poèmes adolescents, surtout dans celui où il décrit une mort guerrière et sanglante. Et nous nous rappelons son angoisse extrême et sa défaillance physique devant le cheval mourant. Chaque moment de cette mort-ci est vivement décrit, en tous ses aspects: l'étranglement par le harnais domine toute la scène, et c'est ce rôle strident qui détermine l'évanouissement de Jacques. Aucun détail de cette scène laide n'est omis, et Jacques semble particulièrement obsédé par les réactions du charretier devant la catastrophe. Il ressent le même choc devant le chien écrasé sur la route. Il est significatif que l'analyse qu'il fait des premières réactions de Jenny soit associé à l'analyse de ses actions propres. La vue du chien, roulé par l'auto et devenant une bouillie sanglante est horrible, dit-il. "Et, pourtant, l'angoisse véritable n'a commencé qu'après ce moment. Parce que la chose la plus pathétique c'est bien ce passage, cette chute insaisissable de la vie, au néant. Il y a en nous une terreur de cette minute-là, une espèce de terreur sacrée qui est toujours prête à s'éveiller." (56) Cette terreur s'éveille en lui encore lorsqu'il est témoin des souffrances physiques de son père. Le souvenir qui l'assaille à ce

(56) ROGER MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p. 40

(56) IBID.

moment est celui de ce vieil Italien qui s'est suicidé à Tunis. Ce qu'il revoit dans un éclair est son corps gonflé et grisonnant allongé en plein soleil, autour duquel "toute la marmaille bigarée des rues avoisinantes gambadait...en piaillant". (57)

Ces exemples suggèrent que la terreur profonde de Jacques devant la mort visible naît surtout de sa réalité physique. C'est une appréhension permanente chez lui. Elle se traduit aussi, par un comportement superstitieux, par exemple, lorsqu'il croit avoir apporté le malheur à Antoine, rien que par son complet noir. (58) Cette inquiétude s'alimente dans le sentiment d'une menace permanente qui le vise. Mais un deuxième aspect est à relever: l'idée de la mort augmente l'émotivité de Jacques au point de faire du moment donné une occasion de s'assurer de sa propre existence. Ainsi lorsque Lisbeth séduit l'adolescent surexcité par la proximité du cadavre de maman Fruhling. Ainsi encore lorsque Jacques réussit à se rapprocher de Jenny pendant l'incident du chien mourant, et plus tard à leur rencontre près du lit de mort de Jérôme de Fontanin. Cette surexcitation semble avoir une raison double: la mort instaure chez Jacques la peur que son existence soit en péril, qu'il soit aussi sujet à l'anéantissement total. Mais en même temps ses réactions émotives deviennent une sorte d'affirmation de soi, une façon de revendiquer son destin. C'est ainsi qu'en ces moments les témoignages amoureux de Jacques sont moins le témoignage de son amour qu'un souci de justification de soi-même.

(57) ROGER MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, LES THIBAUT, (PARIS: GALLIMARD, 1955), II, p.293.

(58) MARTIN DU GARD, LA BELLE SAISON .,p.296.

Le problème de la mort se pose à nouveau, d'une façon qui entre en contradiction avec les manifestations considérées. Comment concilier avec cette angoisse de mourir les tentatives multiples de suicide chez Jacques? Nous avons souligné dans le premier chapitre, la distance qui sépare Jacques d'Antoine, selon la différence de leur conception de la vie; pour Antoine, la vie est un champ disponible, qui se justifie par son existence même mais, pour Jacques, elle devient un engrenage auquel il est parfois déterminé d'échapper; mais les moments de plus profond désespoir le dissuadent de lutter d'avantage. Ainsi, ne voulant plus continuer à être brisé par la volonté paternelle, Jacques menace de se tuer. Plus tard, devant le cadavre de son père, il est vraiment saisi par la séduisante prospective de l'immobilité:

Ce cerveau, qui, jour et nuit, pendant presque trois quarts de siècle, n'avait pas cessé une seconde d'associer les unes aux autres des pensées, des images, voilà qu'il s'était bloqué, à jamais. Le coeur aussi. Mais l'arrêt de la pensée paraissent autrement saisissant à Jacques, qui, tant de fois, s'était plaint, comme d'une souffrance, de l'activité ininterrompue de son propre cerveau!...Un jour, lui aussi, serait délivré du tourment de penser. Viendrait le silence, enfin: le repos dans le silence!...(59)

Il se souvient du quai de Munich, où se promenant un soir, il éprouvait la fascinante tentation de suicide. Il l'éprouve plus vivement enfin, après sa visite au cimetière: c'est que la peur se trouve équilibré par la volonté de se laisser emporter. Il s'abandonne, avec une résignation mêlée d'exaltation, à cette oppression de la mort: l'intensité avec laquelle il éprouvait l'inutilité de la vie, la vanité de tout effort, provoque en lui une voluptueuse désir d'en finir. "Pourquoi vouloir?...Rien, absolument rien, ne vaut plus la peine-dès que l'on sait la mort!" (60)

De nouveau, la tentation du suicide le visite, et l'idée chimérique traverse son imagination de mettre le feu au Pénitencier de Crouy pour parvenir à l'anéantissement de tout, y compris lui-même.

C'est par cet enchaînement de situations où la tentation de la mort prédomine que Martin du Gard prépare le geste final. Cet acte forme un réseau complexe, où le double aspect contradictoire de la mort s'unit aux idéaux que Jacques s'était fixés en révolutionnaire.

(59) MARTIN DU GARD, LA MORT DU PERE, p.325

(60) IBID., p.399.

En plus de l'angoisse et du salut que représente pour lui la mort, la liberté de l'individu entre en jeu. L'observation de Mithoerg à ce propos est bien révélatrice. Un vrai révolutionnaire, affirme-t-il, "doit accepter d'être un quelqu'un perdu dans la communauté. Il doit accepter d'être rien du tout! Il doit attendre en patience, le signal donné à tous: et seulement alors, il se lève pour marcher avec nous." (61) Mais Jacques, dilettante rationaliste qui examine et discute, agit en individu. Il n'est pas un de ces révolutionnaires" qui est tout entier croyance, sans discussion!" (62) et pour cette raison Mithoerg trouve que Jacques est capable "de faire un acte de héros, individuellement." (63). Il aperçoit une des raisons fondamentales de cet acte solitaire; Jacques n'acceptait pas d'être un rouage dans la communauté, ni ne consentait à croire à la mystique révolutionnaire: sa mort est l'expression finale de ce refus. Les motifs qu'il dégage pour cet acte sont en apparence en continuité avec ses buts pacifistes. Il avait espéré, jusqu'à l'heure de la mobilisation, la grève générale et l'union des prolétaires; en jetant sur les soldats des manifestes, il réussira la fraternisation des combattants de l'Internationale. C'est un but humaniste et idéaliste, qui s'accorde à son activité socialiste. Mais l'approfondissement de ces motifs nous ramène à la question des exigences personnelles auxquelles Jacques cherche une issue. Rappelons que c'est une remarque superficielle, jetée par l'anarchiste Mourlan qui lui donne le premier aperçu d'une marche à suivre: "Mais il suffirait peut-être d'un rien, d'une brusque reprise de conscience, pour que tout change, d'un seul coup!" (64)... "Si, brusquement, entre les deux armées, un éclair de conscience déchirait cette épaisseur de mensonge!

(61) MARTIN DU GARD, *L'ETE 1914*, III., p.102

(62) *IBID.*, p.103

(63) *IBID.*, p.107

(64) MARTIN DU GARD, *L'ETE 1914*, IV., p.387

Si tous ces malheureux, dans un sursaut de lucidité, pouvaient s'apercevoir brusquement, des deux côtés de la ligne de feu, qu'on les a pareillement foutus dedans, tu ne crois pas qu'ils se lèveraient tous, dans un même élan d'indignation, de révolte?... (65) Ces paroles fortuites s'imposent à lui avec une netteté si concrète que son projet prend forme aussitôt; il est encore fortifié par l'exemple de Mithoerg qui est retourné en Autriche pour être fusillé. "Mithoerg avait fait quelque chose: Mithoerg avait fait tout ce qu'il pouvait faire...pour se prouver qu'il restait fidèle à lui-même!... Et il avait choisi un "acte exemplaire", auquel il avait sacrifié sa vie..." (66) L'aspect unique et solitaire de cet acte, l'élément de fidélité envers soi-même et envers ses principes, voilà ce dont Jacques s'enivre et qui le décide. C'est ainsi que, tout en faisant obstacle à la guerre par son acte, Jacques lutte par fidélité morale et pour l'affirmation de son indépendance. La décision subite de mourir pour ses convictions n'exige que cette poussée finale de Mourlan et de Mithoerg; elle était déjà en germe avant la menace de la mobilisation: "Ah! Pouvoir se délivrer un jour...Se donner...Se délivrer par le don total..." (67) Et plus tard l'écho fatal résonne: "Plutôt mourir que d'accepter ce que je désapprouve de toute mon âme! Plutôt mourir que ce reniement!" (68)

Le sacrifice total devient ainsi le moyen ultime de satisfaire à toutes ses exigences. Par cette mort délibérée, il peut rester fidèle à ses principes moraux, affirmer sa liberté d'individu et enfin trouver cet apaisant anéantissement total. Il savoure dans l'ivresse la dignité et la puissance de son isolement total: "Je n'agis ainsi que par désespoir. Je n'agis ainsi que pour me fuir...Je ne sauverai personne, personne d'autre que moi-même...Mais, moi,

(65) IBID., p. 388(66) IBID., p. 428(67) IBID., p. 54(68) IBID., p. 353.

je me sauverai, en m'accomplissant!"...Avoir raison, contre tous! Et s'évader, dans la mort..." (69) La noblesse de son sacrifice progressivement s'exagère à ses yeux à mesure que l'événement approche. "Le sentiment de son sacrifice le brûle comme une flamme. Fini, le temps où il frôlait sans cesse le désespoir:...La mort consentie n'est pas une abdication: elle est l'épanouissement d'une destinée!" (70) Elle instaure en lui un calme étrange qu'il n'a jamais connu. Même si son acte n'atteint pas son but politique, Jacques est apaisé par la perspective de racheter l'inutilité de sa vie. Par cette entreprise choisie, qui est son dernier acte de foi et de révolte, il se sauvera au moins lui-même: "Et même si ça ne réussit pas, quel exemple! Quoi qu'il arrive, ma mort est un "acte"...Racheter ma vie, l'inutilité de ma vie...Et trouver la grande paix..." (71)

Malgré sa certitude d'avoir satisfait à cette triple exigence personnelle par unemort consentie, la crédibilité de la tentative est vite détruite. Dans cette dernière partie de L'Eté 1914 tout contribue à réduire cet acte au rêve d'un possédé. Denis Boak en souligne l'incidence technique; c'est une narration qui use d'une "stream of consciousness technique" (72) Afin de créer l'effet du délire. Mais il y a plus pour fortifier cette impression. Dès qu'il entend la réflexion de Mourlan, Jacques vit dans un état somnambulique dont il ne parvient pas à sortir. En l'écoutant, il bat des paupières "comme aveuglé soudain par une éblouissante clarté!" (73) A partir de ce moment et jusqu'à l'heure de sa mort, Jacques se détache de la réalité, se laisse emporter par son rêve mystique. Chaque détail annonce qu'il devient comme anormal. Il est "distinct de tous les autres: l'héroïsme dont is s'enivrait depuis deux heures

(69) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, V, p.35 (70) IBID., p.37

(71) IBID., p.46

(72) DENIS BOAK, ROGER MARTIN DU GARD (OXFORD: CLARENDON PRESS, 1963, p.157.

(73) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, IV., p.388.

l'isolait, le rendait imperméable à toute émotion normale." (74) D'ailleurs, sa stupeur psychique est renforcée par la faiblesse physique dans laquelle il se trouve. Pendant tout son voyage en train, il est fiévreux et agité et il refuse de dormir et manger. A son arrivée à Bâle, il s'acharne aussitôt à la rédaction du manifeste, dans un état quasi hallucinatoire; avec une "impatience vorace" (75) sa plume "galope sur le papier" (76) sans se plier ~~en~~ à une organisation des idées. Il est inconscient de la cigarette qui lui brûle la lèvre et de tout ce qui l'entoure, sauf de la sonorité des notes qui vibrent à ses oreilles. Cette ivresse le met dans un tel état maladif que, dès que l'activité physique l'oblige à s'éloigner de son rêve, il en éprouve un vrai malaise et "revient précipitamment à sa solitude, comme un intoxiqué à sa drogue." (77)

C'est par ces procédés que Martin du Gard souligne que ce dernier acte d'insurgé est accompli par un homme qui n'est plus maître de ses actions. Les détails narratifs et les particularités techniques montrent en la victime d'une stupeur hypnotique qui le rend insensible à tout, sauf à la douleur de ses blessures. La mort avait imaginée sublime, précédée d'un éclatant témoignage de sa fidélité au socialisme pacifiste, il la subit dans une passivité totale. Son exemple est inefficace puisqu'il meurt seul et anonyme, sans avoir jeté un seul tract. Il est à peine conscient, ~~et~~, moqué par ceux qui l'entourent, il est traité comme un espion. Sa mort reste toute physique; elle n'incarne rien de la fidélité à soi, de l'affirmation de l'individu, de l'espoir futur en l'humanisme. La seule chose qui compte est l'immobilité totale; "il souffre trop; rien d'autre ne compte. Ces brûlures qui lui rongent les jambes jusqu'à la moelle des os...Oui, mourir! Plus vite, plus vite..." (78) "Il souffre.

(74) IBID., p.423

(75) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, V, p.21

(76) IBID (77) IBID., p.30

(78) IBID., p.69.

Indifférent à tout, sauf à la douleur..." (79)

Au terme de cette étude, nos conclusions nous ramènent au problème qui s'est posé au premier chapitre: est-ce que Jacques réussira à se délivrer de sa formation bourgeoise pour atteindre une autonomie totale? Comme il se montrait incapable d'y accéder par l'amitié avec Daniel ou par des liaisons hétérosexuelles, ainsi sa politique et sa mort devinrent-elles l'expression la plus aiguë de cet échec. On ne doit pas sous-estimer la sincérité de sa décision de mettre, anonymement, son héritage entier à la disposition de l'Internationale. Cependant, ses sympathies politiques le cèdent à la force de l'atavisme, qui reste un déterminant indestructible en lui. Chaque étape de sa vie devient un effort pour s'en débarrasser et recommencer, mais tout échoue tour à tour. Sa foi en la révolution socialiste ne le rapproche guère de la fraternité à laquelle il aspire: paradoxalement, il se trouve réduit à chercher seul sa vie, qu'il croit trouver dans le pacifisme. L'essai d'arrêter la guerre devient la justification de son adhésion au mouvement révolutionnaire et le véritable mobile de son adhésion. Mais cette nouvelle tentative n'est qu'une variante des tentatives antérieures; loin de se conformer au socialisme de l'Internationale, son pacifisme traduit des exigences personnelles qui demandent à être satisfaites. Le jugement porté par Antoine sur son frère s'est donc justifié à travers notre étude:

"Tu es né bourgeois, mon petit, comme tu es né rouquin!...
Tes instincts révolutionnaires? Je n'y crois qu'à moitié...
Ton atavisme, ton éducation, et même tes goûts profonds, t'enchaînent
ailleurs...Attends un peu: à quarante ans, tu seras peut être plus
bourgeois que moi!..." (80)

Ce jugement peut se confirmer par la compréhension de ce que Jacques recherchait dans la mort. Comme il poursuivait l'épanouissement de son être à travers le

(79) IBID., p.71

(80) MARTIN DU GARD, L'ETE 1914, III, p.250.

pacifisme, il y aspire de même en déterminant lui-même sa mort.

La signification de ce geste apparaît lorsqu'on l'enchaîne à ses préalables et lorsqu'on reconnaît que la mort possède une diversité de fonctions également vitales: affirmer l'indépendance de soi, exprimer sa foi dans des principes moraux et racheter toutes les défaillances de sa vie. C'est l'insuccès de cette triple tentative qui nous ramène au grand problème posé par l'oeuvre. La vie de Jacques se développe selon des tentatives de progrès successives. Mais ce n'est pas d'elles qu'il meurt; c'est de la balle de revolver tiré par un gendarme stupide. C'est précisément parce qu'elle est purement physique que sa mort est irrémédiable et qu'elle nous pose la question: Jacques aurait-il jamais pu trouver le bonheur?

CONCLUSION

La mort solitaire et dérisoire qui met fin à la vie turbulente de Jacques Thibault semble justifier le jugement sur le pessimisme foncier de Martin du Gard. Claude-Edmonde Magny est un des multiples critiques à formuler cette conclusion. Elle estime que la hantise de la souffrance physique dénonce pour Martin du Gard, la seule forme réelle du mal, et implique ainsi un pessimisme radical. L'absence totale d'espoir de son univers résulte de l'irréparable du dommage causé aux corps, si véhéments qu'aient été les drames spirituels connus par Jacques, ce n'est pas d'eux qu'il meurt, mais d'une balle de revolver. "C'est précisément parce qu'elle est purement physique que cette catastrophe sera irrémédiable", (1) conclut-elle: C. E. Magny nie que la notion de "Condition humaine" des existentialistes soit présente dans l'oeuvre de Martin du Gard, sauf sous la forme concrète de la fatalité qui soumet toute existence à la souffrance et à la mort. C'est ainsi que, comme maintes critiques, elle n' imagine pas le monde de Martin du Gard comme susceptible d'amélioration. Le tragique de son univers se mesure à ceci: "qu'aucun dénouement imaginable pour les diverses destinées qui s'entrecroisent dans Les Thibault n'apparaît capable de desserrer le cercle infernal où tournent les personnages". (2) On ne saurait concevoir d'union conjugale entre Jacques et Jenny, ces deux êtres tellement pareils, semblablement timides et solitaires, et qui ne peuvent être heureux que par éloignement réciproque. Gibson conclut aussi à l'omnipotence du déterminisme et à l'absolu de la mort qui excluent la consolation de croyances scientifiques, politiques et religieuses; (3) le désespoir personnel de l'auteur, dit-il, est souligné non seulement par de nombreuses scènes de mort et de suicide, mais aussi par le dérisoire qui les marque.

(1) CLAUDE-EDMONDE MAGNY, HISTOIRE DU ROMAN FRANCAIS DEPUIS 1918 (EDITIONS DU SEUIL, 1950), p. 330.

(2) IBID., p. 339

(3) ROBERT GIBSON, ROGER MARTIN DU GARD (LONDON: BOWES, 1961), p. III

Le pessimisme de Martin du Gard semble être renforcé par l'insuccès des tentatives successives de Jacques pour échapper aux influences du déterminisme. Dès sa première révolte contre la société, sa formation bourgeoise faisait obstacle à sa libération totale. Ainsi, malgré l'évasion à Marseille, Jacques réussit insuffisamment à étouffer son affection pour son père. Lorsqu'il est séparé à nouveau de son milieu, au pénitencier de Crouy, l'affection familiale subsiste pourtant en lui. Il essaie d'épargner à son père toute critique malveillante et il s'attache vite à son frère, lors de sa visite. Cette ambivalence persiste pendant toute son activité sociale ultérieure. Son aversion pour la figure paternelle est équilibrée par un respect profond pour le père et l'ordre de la famille. Et sa répugnance pour tout ce que représente son frère se trouve atténuée par un inconscient, mais essentiel ^{/attachement} pour lui. Ainsi, malgré sa rupture de trois ans avec tout le passé, malgré sa retraite dans l'abri de Lausanne, Jacques conserve les liens avec son frère, et par là, avec tout le passé. Révolutionnaire, séparé d'Antoine par leurs attitudes politiques fondamentalement opposées, Jacques presque instinctivement, s'empresse de le retrouver. Dès le premier moment de son développement, il se pose donc le grand problème du déterminisme au double niveau de l'atavisme et du milieu. Ses efforts pour être sincère en tout, pour trouver sa personnalité authentique et singulière, sont perpétuellement compromis par ces forces aveugles et obstinées. La particularité de ses révoltes est accentuée dans ses rapports avec les camarades et les femmes. Ces relations sont toujours affectées par la confusion intérieure dont Jacques est victime, et d'où sort une diversité de manifestations contradictoires. Parmi ses amis, Jacques joue un rôle de chef comme l'avaient fait son père, en ~~ce~~ milieu catholique, et son frère, en milieu médical.

D'ailleurs, en raison de son ascendant moral, il est renvoyé à sa solitude initiale et souffre comme son père et Antoine, de cet isolement. Ses tentatives pour établir une liaison heureuse avec une femme se trouvent avorter pour la même raison; ce sont toujours les expériences du début de sa vie, toujours les traits paternels transmis à son fils cadet qui empêchent la réussite de ses efforts. Les réflexions du colonel de Maumort sur ce sujet trouvent ici leur appréciation amère et suggèrent que l'insuccès de Jacques à trouver une partenaire sympathique est chose prédestinée. Sa dernière tentative de solution du problème de l'existence est également compromise par l'effet d'un déterminisme. Jacques se trouve isolé du groupe non seulement moralement, mais idéologiquement aussi. Les raisons mêmes de son adhésion au "Parti" sont colorées d'idéaux bourgeois bien éloignés des buts collectivistes des révolutionnaires authentiques. Son opposition véhémence à la violence, à la mobilisation et à la guerre, son plaidoyer en faveur des valeurs individuelles et traditionnelles, soulignent également la distance qui le sépare des vrais socialistes. Sa mort en est la marque la plus aiguë et elle met en relief tous les aspects bourgeois de sa personnalité qui s'annonçaient dans son activité sociale antérieure.

Devant cette ligne du développement de sa personnalité, on doit formuler la grande question posée par toute l'oeuvre: vaut-il la peine de lutter contre le déterminisme, vu qu'il s'agit de forces aveugles et indestructibles? En présence de cette résistance opiniâtre est-ce que Jacques aurait jamais pu trouver une solution à son problème complexe? La correspondance de Martin du Gard souligne la nécessité de modeler les enfants sur les parents, de ne pas introduire en eux l'idée de révolte. En matière d'éducation, il est non seulement traditionaliste, mais résigné à la transmission de données héréditaires. Dans une lettre à André Gide, écrite en 1944, il récuse la valeur d'innovation en matière d'éducation:

La sagesse, c'est d'élever ses enfants "comme tout le monde", sans autre ambition que d'en faire des articles de série. Si l'enfant a de la qualité, il dépassera de lui-même le niveau courant. Et s'il n'en a pas, ou peu, du moins on aura fait de lui un "pareil à ses semblables", ce qui est encore un moindre mal... Ne viser qu'à faire des hommes et des femmes moyens, pour qu'ils soient équipés de façon à vivre dans leur temps. (4)

Il établit dans cette même lettre un programme d'études exemplaire: l'école primaire, le lycée, le catéchisme; il consacrerait ses soins à l'enfant pour qu'il soit socialement équipé, comme tous ceux avec lesquels il sera, toute sa vie, appelé à vivre." (5) D'après cette déclaration en faveur de l'homme moyen, et contre la fabrication de l'être d'exception, Oscar Thibault voit sa responsabilité dégagee. Celui qui est incriminé est Jacques lui-même, qui, malgré la sympathie de l'auteur, doit porter tout le blâme de l'échec de sa vie. En réaction contre les lecteurs adolescents de son temps, enthousiasmés de l'exemple héroïque de Jacques, Martin du Gard formule sa critique définitive sur Jacques dans cette lettre:

Ces bonnes gens m'ont mal lu. Ces bonnes gens n'ont rien compris. Je les étonnerais bien en leur avouant que je porte sur Jacques à peu près le même jugement qu'Antoine, qui aime profondément son frère, mais qui déclare, je crois, quelque part, que, tout compte fait, Jacques a vécu et est mort comme un imbécile. (6)

Malgré sa générosité, son intelligence, son charme personnel, Jacques est, "sur le plan intellectuel et social," un esprit faux "irréremédiablement faux; et sur le plan de la vie, un "velléitaire" sans consistance". (7) C'est la justification de ce jugement final qui apportera le mieux réponse au problème du pessimisme de Martin du Gard.

Sans nier l'équité montrée par l'écrivain dans la peinture de ses personnages, il faut cependant reconnaître la primauté morale d'Antoine qui se dresse comme la contre-partie de son frère. La plupart des critiques reconnaissent la prédilection

(4) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE, CORRESPONDANCE (PARIS: GALLIMARD, 1968), II, p. 292.

(5) IBID.

(6) ROGER MARTIN DU GARD A MARCEL LALLEMAND, NNRF, (DECEMBRE, 1958), pp. 1145-1146.

(7) IBID.

de l'auteur pour le frère aîné. D'après Lalou, par exemple, Martin du Gard s'est dédoublé pour créer les deux frères Thibault, comme il l'avait fait dans la création d'André Mazarellles et Bernard Grosdidier; on est tenté de penser, affirme-t-il, que des deux frères, le plus proche est celui qui ressemble le plus à Bernard, cet Antoine "qui affronte la vie sans illuminisme et sans découragement."

(8) Descloux conclut semblablement: Martin du Gard a créé le personnage de Jacques dans le dessein de faire contraste avec celui d'Antoine. Ce procédé, selon lui, sert à donner au protagoniste un relief particulier. (9) Albert Camus, dans sa "Préface" aux Oeuvres Complètes, trouve qu'Antoine est sans doute le personnage central de l'ouvrage. (10) Et dans son Journal, André Gide raconte une longue conversation avec Martin du Gard, "tapi dans son matérialisme comme un sanglier dans sa bouge...Il apparaît, au bout de quelque temps, qu'un de ses Thibault l'habite, de sorte que, c'est moins Roger qui parle, qu'Antoine, ce qui me rassure un peu, mais bien peu, car il ne me paraît pas que l'auteur, ici, domine en rien son personnage, ni qu'il s'en puisse beaucoup échapper." (11) Brenner, enfin, évoque le parallèle établi par Jean Schlumberger entre la vie d'Antoine et celle de Martin du Gard - ils sont nés dans la même année et ont en commun la passion du travail bien fait, l'intégrité morale et la confiance en soi et ils ont eu tous deux une brillante réussite dans le cadre d'une bourgeoisie bien rentée. (12) Quant à l'auteur lui-même, il reconnaît dans une lettre à Gide la valeur du conseil de Jean Schlumberger: que, pour rétablir l'équilibre en faveur d'Antoine, il fallait opposer finalement "sa raison, sa bonne foi, ses solides vertus, à la sympathique et folle impétuosité de son jeune exalté de frère. Il était temps de revenir à lui."

(13)

(8) RENE LALOU, ROGER MARTIN DU GARD (PARIS: GALLIMARD, 1937), p.27

(9) ARMAND DESCLOUX, LE DOCTEUR ANTOINE THIBAUT (PARIS: ED.UNIVERSITAIRE, 1965) pp.17-18

(10) ALBERT CAMUS, "PREFACE" AUX OEUVRES COMPLETES (PARIS: GALLIMARD, 1955), p.XX

(11) ANDRE GIDE, JOURNAL (BIBLIOTHEQUE DE LA PLEIADE, 1940) I, p.831

(12) JACQUES BRENNER, MARTIN DU GARD (PARIS: GALLIMARD, 1961) p.87

(13) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE, CORRESPONDANCE, II, pp.184-185.

Ces témoignages divers soulignent donc que Jacques et Antoine Thibault sont deux aspects successifs de Martin du Gard; bien qu'il ait pour Jacques de l'affection et même du respect, il n'en montre pas moins l'échec total du cadet. La mort d'Antoine est également l'aboutissement d'une longue souffrance, mais en raison de sa conception de la vie et de la dignité voulue de sa mort, Antoine réussit là où son frère échoue. L'opposition fondamentale entre les deux frères était relevée au premier chapitre; l'acceptation catégorique de la vie de la part d'Antoine, s'oppose à l'optimisme juvénile de son frère, espérant améliorer l'homme par la révolution sociale. Antoine exprime un optimisme en l'avenir beaucoup plus modéré en croyant en un progrès, qui s'accomplira seulement au niveau de l'individu. Jacques partage l'optimisme de Mlle. Ennberg qui, dans Vieille France, se pose la question "Pourquoi le monde est-il ainsi?" Comme lui, elle garde confiance en l'amélioration de l'homme par la révolution: "Que vienne enfin le règne d'une Société nouvelle - mieux organisée, moins irrationnelle, moins injuste - et l'on verra peut-être enfin ce que l'Homme peut donner!" (14) Antoine garde toujours une confiance active en lui-même qui l'a soutenu dans toute sa vie civile. Sa confiance en l'avenir est essentiellement une confiance en son avenir. Dans une lettre à André Gide, Martin du Gard nous met en garde contre l'idéalisme irrationnel dont Jacques est victime. Il s'y trouve sans doute d'accord avec la philosophie d'Antoine:

Je constate que (en moi, du moins), l'idée de progrès, à laquelle je crois très fort, sans laquelle il me semble impossible de vivre ou du moins de penser, n'est pas incompatible avec l'idée des limites de l'homme, des limites de ses possibilités. Et c'est parce que tout me rappelle ces limites et parce que ces limites me paraissent proches, me paraissent ne pas permettre grand champ à la perfectibilité, que je suis aussi sceptique sur les effets des révolutions sociales; leurs effets quant à l'évolution intérieure de l'individu... Ne peut-on penser que l'homme est "en voie" d'un perfectionnement, mais d'un perfectionnement "très limité", et dont les bornes sont intransgressibles, hélas! ()

(14) ROGER MARTIN DU GARD, VIEILLE FRANCE, OEUVRES COMPLETES (PARIS: GALLIMARD, NRF, 1955) II, p.1102.

Espérer que dans quelques "millions de siècles", l'habitant de notre planète sera un type prodigieusement évolué par rapport à nous, c'est un beau rêve, et peut-être légitime, et "probablement légitime" (15)

Par ces mots Martin du Gard établit un équilibre précaire entre le doute et la confiance en l'homme. Robidoux souligne à cet égard l'importance de "Ce que je Crois" de Jean Rostand. Il constate que Martin du Gard reconnut ce livre pour l'expression de son propre credo parcequ'il respectait l'équilibre entre science et ignorance. (16) Il devient pour lui "le témoin d'une réelle continuité de la pensée dans ses options présentes par rapport à celles du passé, et garant pour l'avenir" (17) grâce à son inaltérable fidélité à l'individu. Ces derniers mots sont repris par Jalicourt lorsqu'il donne conseil à Jacques: on ne peut jamais croire que du dedans sous la poussée de ses propres forces! (18) L'optimisme de Martin du Gard est donc celui de l'homme en face de lui-même. Son pessimisme métaphysique demeure entier pourtant; il n'existe pas de Dieu, l'homme est seul et responsable de sa destinée. Luce aussi, bien qu'Antoine, devient le porte-parole de ce credo; il ne croit ni à la liberté absolue, ni à un au-delà transcendant. La vertu pour lui se résume dans le consentement serein devant la vie, aussi bien que devant la mort. "Je suis né", dit-il, "avec la confiance en moi, en l'effort quotidien, en l'avenir des hommes. J'ai eu l'équilibre facile. Mon sort a été celui d'un pommier de bonne terre, qui porte régulièrement ses fruits." (19) Ce qui est important est que Luce ne suppose pas la survie de son être au-delà de la mort; mais sa mort n'empêchera pas la survie des pensées et des actes dont il a apporté la contribution au progrès de l'humanité. Il se voit juste comme "une parcelle de l'univers qui

(15) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE, 6-11-35, II, p.55

(16) REJEAN ROBIDOUX, ROGER MARTIN DU GARD ET LA RELIGION, (PARIS: AUBIER) p.356.

(17) IBID. (18) ROGER MARTIN DU GARD, LA SORELLINA, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, ED. DE POCHE, 1955) II., p.239.

(19) ROGER MARTIN DU GARD, JEAN BAROIS, OEUVRES COMPLETES (PARIS: GALLIMARD, 1955) I, p.554

accomplit sa destinée; "Je me devine, par avance, prolongé par ceux qui feront, après moi, la même oeuvre que moi." (20); "Quand on a semé le mieux et le plus possible, on peut s'en aller en paix, et céder la place à d'autres." (21)

Jacques Thibault ne réussit à s'accomoder à une telle attitude devant l'existence, ni par sa vie, ni par sa mort. C'est pour cette raison qu'il ne peut pas jouir de la prédilection de l'auteur. Sa faute n'est pas dans une attitude négative devant son devoir d'individu, mais dans la façon excessive selon laquelle il cultive son individualisme sans s'adapter à la société où il se trouve; Martin du Gard nous avertit prudemment des limitations du progrès individuel; il ne préconise jamais l'indépendance totale de l'individu par rapport au milieu. Luce avait formulé l'avertissement qu'Antoine répètera presque mot pour mot: "Ne pas se laisser aveugler par l'individuel." (22) La raison et la dignité sont dans la considération du monde en son incessant devenir; il faut se dire qu'on est une parcelle insignifiante de l'univers, et si cette parcelle est gachée, il faut se consoler de ce qui viendra après. Jacques cependant, est un solitaire jusqu'au moment de sa mort. Il ne se fait ni à sa famille, ni au milieu révolutionnaire, ni à l'idée de l'union conjugale. Nous avons observé, dès le premier chapitre, les insuffisances psychologiques qui ont embrouillé ses tentatives multiples de progrès: inaptitude à se séparer entièrement du foyer et des idéaux bourgeois, à distinguer la pureté de l'immoralité, à s'adapter à un idéalisme différent du sien. Il se trouvait incapable de nouer les contacts sociaux les plus simples et en sa recherche d'indépendance et d'authenticité totale il détruit en même temps l'avenir de Gise et de Jenny. Denis Boak souligne la lâcheté de cette indépendance dont le témoignage est le plus aigu

(20) IBID., p.522 (21) IBID., p.537

(22) ROGER MARTIN DU GARD, EPILOGUE, LES THIBAUT (PARIS: GALLIMARD, ED.DE POCHE 1955), V, p.312.

à l'avènement de la guerre: (23) Jacques refuse catégoriquement de l'accepter et continue à poursuivre une évasion personnelle.

Jacques ne s'accepte donc pas comme simple microcosme de l'univers. En dehors du mouvement de sympathie intervenant lorsque son père vise à modifier leur nom, la question de la progéniture des Thibault ne l'effleure pas. La question n'est pas tant son égoïsme, que le défaut de solidité de toute sa personnalité. L'individu Jacques est cet homme toujours en voie de se trouver; le désir de trouver solution aux problèmes de toute la société n'est qu'un souci secondaire. Sa mort est l'expression ultime de l'indépendance absolue de Jacques vis-à-vis de la société. Il est sensible au fait qu'il ne sauvera personne d'autre que lui-même par cette mort délibérée et l'idéal pacifiste est vite obscurci par les récompenses personnelles que L'anéantissement total lui promet. Sa justification se fonde ainsi sur l'idée du salut personnel que la mort seule peut réaliser, et son ancienne peur est remplacée par un consentement total et exalté! Il n'est jamais question de l'avenir; mais surtout de racheter ses défaillances passées et présentes.

Antoine s'oppose à son frère sur la question de la mort comme sur la question de la vie. En désespérant à la proximité de sa mort, il traduit l'appréhension souvent exprimée par Martin du Gard:

La mort est atroce à qui n'a pas rempli sa vie. Mais qui peut croire avoir rempli sa vie? Le médiocre seul!...J'ai idée, moi, que pour celui qui meurt en lucidité "rien" de ce qu'il a fait, "rien" de ce qu'il a obtenu, ne peut avoir la moindre valeur. Pour moi, je ne vois que l'inconscience qui peut éviter au mourant un atroce sentiment de vanité et de désespoir. (24)

(23) DENIS BOAK, ROGER MARTIN DU GARD, (OXFORD: CLARENDON PRESS, 1963) p.207

(24) ROGER MARTIN DU GARD A ANDRE GIDE, CORRESPONDANCE, II, p.55

Antoine n'était non plus jamais tenté par la mort, même aux heures du plus profond désespoir:

Je répugne à m'avouer que je n'ai jamais eu vraiment le désir d'en finir... Comme si j'avais un dernier devoir à accomplir avant de disparaître. Comme si j'avais une oeuvre capitale à terminer... Ce n'est pas le cran qui m'a manqué, c'est l'envie. Le vrai, c'est que la tentation n'a jamais fait que m'effleurer. Je la repoussais chaque fois, sans peine. (25)

Ce qui le retient chaque fois est la détresse d'être dépossédé de sa vie avant d'avoir eu le temps de vivre, avant de réaliser les possibilités qu'il croit avoir en lui. Sa détresse exprime également sa terreur instinctive de disparaître. Il exprime dans son "Journal" son désir de se prolonger par la création. Chez lui il y a plus que l'instinct de propriétaire qui se manifestait chez son père par l'activité sociale; il y a le besoin de lutter contre l'effacement, de laisser son empreinte. "Moi aussi, secret espoir d'attacher mon nom à une oeuvre qui me prolonge, à une découverte, etc." (26) Antoine réussit l'éternisation de son être par le "Journal" qu'il lègue à Jean-Paul, qui est souvent comparé au poème "Bouteille à la Mer". Loin d'être un simple passe-temps, sa fonction primaire est de "sauver un peu de cette vie, de cette personnalité qui va disparaître" (27) pour Jean-Paul. Sur le plan scientifique il laisse, par les observations médicales de son agenda, d'utiles renseignements sur un cas de gazé. Son suicide est donc considéré par les critiques, ainsi que par l'auteur, comme la suprême victoire de l'homme sur lui-même; il meurt triomphant parce que son anéantissement est purement physique. Le progrès individuel qu'il avait atteint, aussi minime qu'il fût, assure la durée de son nom et de sa personne. D'ailleurs, confiant d'avoir assuré son

(25) MARTIN DU GARD, EPILOGUE, p.316

(26) IBID., p.314

(27) IBID., p.329.

souvenir, il s'insurge contre la force du destin en déterminant lui-même le moment et la nature de sa mort. "C'est comme si j'étais devenu maître de mon destin", dit-il. "Par là, j'ai barre sur la mort, puisqu'il dépend de moi, puisqu'il dépend d'une note écrite..." (28)

Antoine Thibault, le représentant donc de la philosophie humaniste, établit l'équilibre entre le désespoir et l'espérance. Malgré son intégration dans la société, il ne s'illusionne pas sur la perfectibilité humaine; mais son goût pour la vie est si fort que sa lucidité négative n'entraîne pas le désespoir, et il ne met jamais en question la valeur de la vie. Jacques au contraire, en raison de l'irréalisme de sa vie et de sa mort, exprime le tragique de sa vie personnelle, plutôt qu'un pessimisme absolu de l'auteur - tragique tenant à ce qu'elle est dominée par les préoccupations de l'individu jusqu'à la fin. Il ne parvient jamais à équilibrer les composants complexes et parfois contradictoires de sa personnalité; ainsi, ses liaisons sociales représentent moins le désir de trouver un bonheur réciproque que de le trouver pour lui-même. La critique la plus sévère portée sur Jacques marque qu'il évite sa responsabilité devant la guerre; au lieu de lier sa mort au reste de l'humanité, il y échappe par la mort solitaire. La leçon des Thibault, énoncée par l'auteur lui-même dans son "Discours de Stockholm", est de "servir non seulement la cause des lettres, mais encore la cause de paix!" (29) Le fanatisme ultime de Jacques et son culte de l'individu est précisément ce qu'il faut éviter afin d'empêcher une deuxième guerre. C'est pour ces raisons là que l'étude de Jacques Thibault en son développement total, ne livre pas la philosophie ultime de Martin du Gard. Au lieu de tâtonner et d'hésiter, il se lance dans la vie, animé par la passion de découvrir son moi authentique.

(28) IBID., pp.424-425

(29) ROGER MARTIN DU GARD, "DISCOURS DE STOCKHOLM", NRF (Mai, 1959), p.960.

Au lieu de mesurer ses capacités pour construire avec soin son existence, il attend passivement les avantages que la vie doit lui apporter. Au lieu d'empêcher la guerre par l'appétit de vivre, l'horreur des sacrifices inutiles et de l'héroïsme, il immole tout à la recherche du salut personnel dans la mort. Jacques n'est pas donc le représentant de la philosophie de Martin du Gard, pour qui l'équilibre entre le pessimisme et l'espoir se résume dans la statue de "l'Esclave enchaîné" de Michelange: la faute de Jacques est d'avoir voulu rompre ses liens et d'avoir cultivé une indépendance à tout prix.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

A. L'OEUVRE DE ROGER MARTIN DU GARD

- Martin du Gard, Roger à André Gide. Correspondance. 2 vol. Paris: Gallimard, 1968.
- _____. "Discours de Stockholm", NRF, mai, 1959.
- _____. "Lettres à Marcel Lallemand", NNRF, décembre 1958.
- _____. "Lettres à Pierre Margaritis", NNRF, décembre 1958.
- _____. "Les Thibault". 5 vol. Paris: Gallimard, 1955. Edition "Livres de Poche".
- _____. "Textes". (Lettres à Pierre Margaritis et Marcel Lallemand) NNRF, décembre, 1958.

B. OUVRAGES CRITIQUES

- Borgal, Clément. Roger Martin du Gard. Paris: Ed. Universitaires, 1957.
- Boak, Denis. Roger Martin du Gard. Oxford: Clarendon Press, 1963.
- Brenner, Jacques. Martin du Gard. Paris: Gallimard, 1961.
- Castex et Surer. Vingt Ans de Littérature Française. Librairie de France, 1922.
- Daix, Pierre. Réflexions sur la méthode de Roger Martin du Gard. Paris: Editeurs français réunis, 1957.
- Descloux, Armand. Le Docteur Antoine Thibault. Paris: Ed. Universitaires, 1965.
- Gibson, Robert. Roger Martin du Gard. London: Bowes, 1961.
- Gide, André. Journal 1889-1939. 2 vol. Bibliothèque de la Pléiade, 1940.
- Lalou, René. Roger Martin du Gard. Paris: Gallimard, 1937.
- Luckacs, Gyorgy. La Signification Présente du Réalisme. Traduit par Maurice de Grandillac. Paris: Gallimard, 1960.
- Magny, Claude-Edmonde. Histoire du Roman Français depuis 1918. Editions du Seuil, 1950.
- Mornet, Daniel. Histoire de la Littérature et de la Pensée Française. Larousse, 1927.
- Rice, H. C. Martin du Gard and the World of the Thibaults. New York: 1943.
- Robidoux, Réjean. Roger Martin du Gard et la Religion. Paris: Aubier, Coll. les Grandes Ames.
- Schalk, David. Roger Martin du Gard. Cornell University Press, 1965.
- Schlobach, Jochen. Geschichte und Fiktion in "L'Eté 1914" von Roger Martin du Gard. Munchen: Fink, 1965.
- Thibaudet, Albert. Réflexions sur le Roman. Gallimard, 1938.

C. ARTICLES

- Borgal, Clément. "A la Recherche du Temps" NNRF, décembre 1958.
- Brenner, Jacques. "L'Eté, 1939". NNRF, dec., 1958.
- Cocteau, Jean. "Devenir ou l'Ame Exquise de Roger Martin du Gard." NNRF, dec., 1958.
- Delay, Jean. "Commencements d'une amitié." NNRF, décembre, 1958.
- Froment, Roger. "Roger Martin du Gard." NNRF, déc. 1958.
- Grosjean, Jean. "Un Grand Hagiographe". NNRF, déc. 1958.
- Guéhenno, Jean. "Le Sens d'un Certain Honneur". NNRF, déc., 1958.
- Hall, Thomas White. "Roger Martin du Gard's Philosophy of Life as Viewed Through his treatment of the theme of love".
Dissertation Abstracts, XIX, July, 1958.
- Lacretelle, Jacques de. "Roger Martin du Gard. NNRF, déc. 1958.
- Lalou, René. "Roger Martin du Gard". Revue de Paris, Oct., 1958.
- Mallet, Robert. "Un Archiviste Monumental". NNRF, déc., 1958.
- Maurais, André. "L'univers de Martin du Gard". NNRF, déc., 1958.
- Nizan, Paul. "L'Eté 1914". NRF, janvier, 1937.
- O'Nan, Martha. "The Influence of Tolstoy upon Roger Martin du Gard." Kentucky Foreign Language Quarterly, IV., 1957.
- Picon, Gaëtan. "Portrait et Situation de Roger Martin du Gard." Mercure de France. CCCXXXIV, 1958.
- Prévost, Jean. "Roger Martin du Gard et le Roman Objectif." Confluences, III, 1943.
- Romains, Jules. "Le camarade" NNRF, déc., 1958.
- Schlumberger, Jean. "Quelques Vues sur Les Thibault". Figaro Littéraire, I, 1960.
- Vaudal, Jean. "L'Epilogue des Thibault". NRF, juin, 1940.
- Villeneuve, A. "Le Prix Nobel de Littérature". Mercure de France, décembre, 1937.